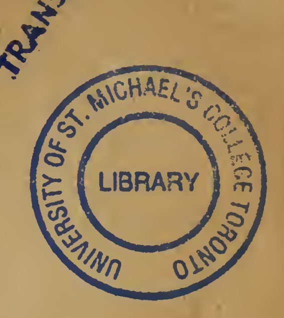
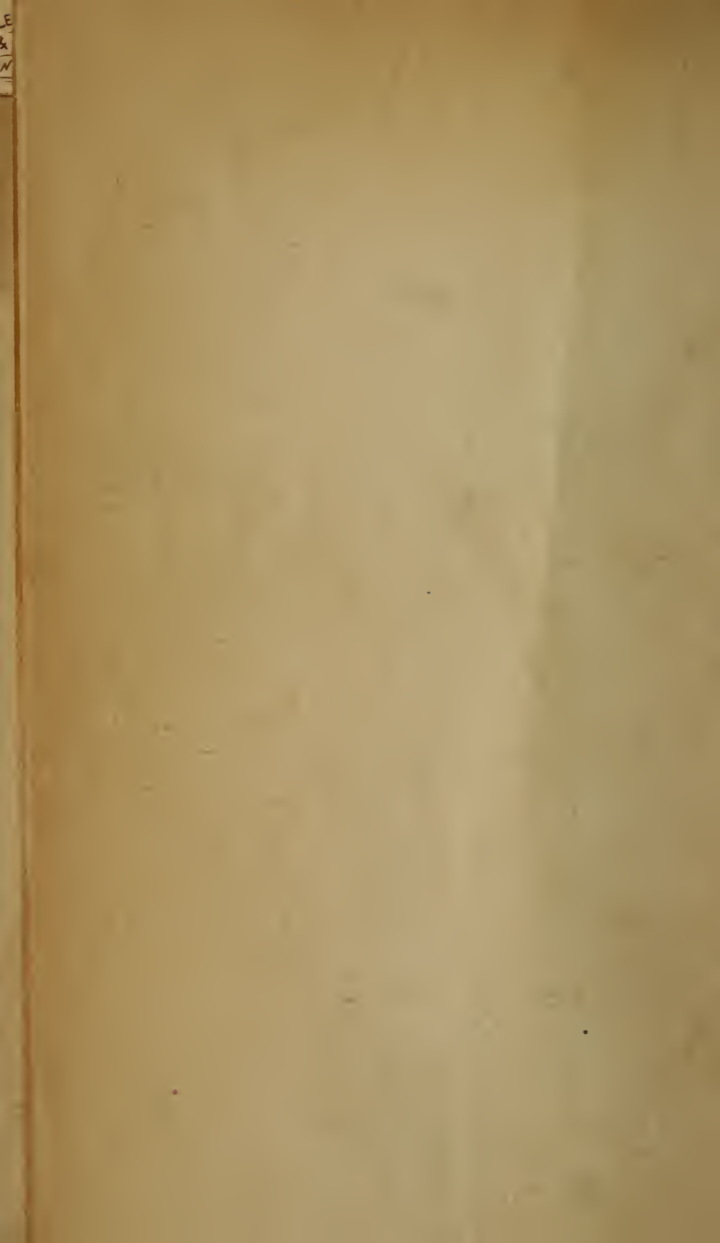
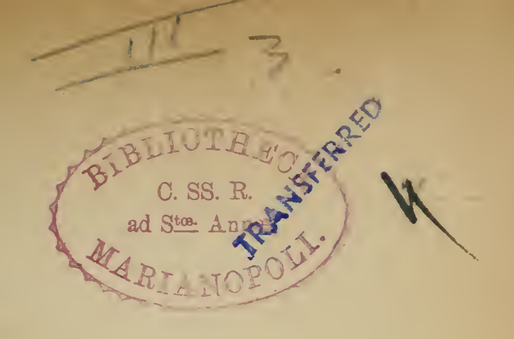

VEILLE
CIE.
TREAL
DOREURS


TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY



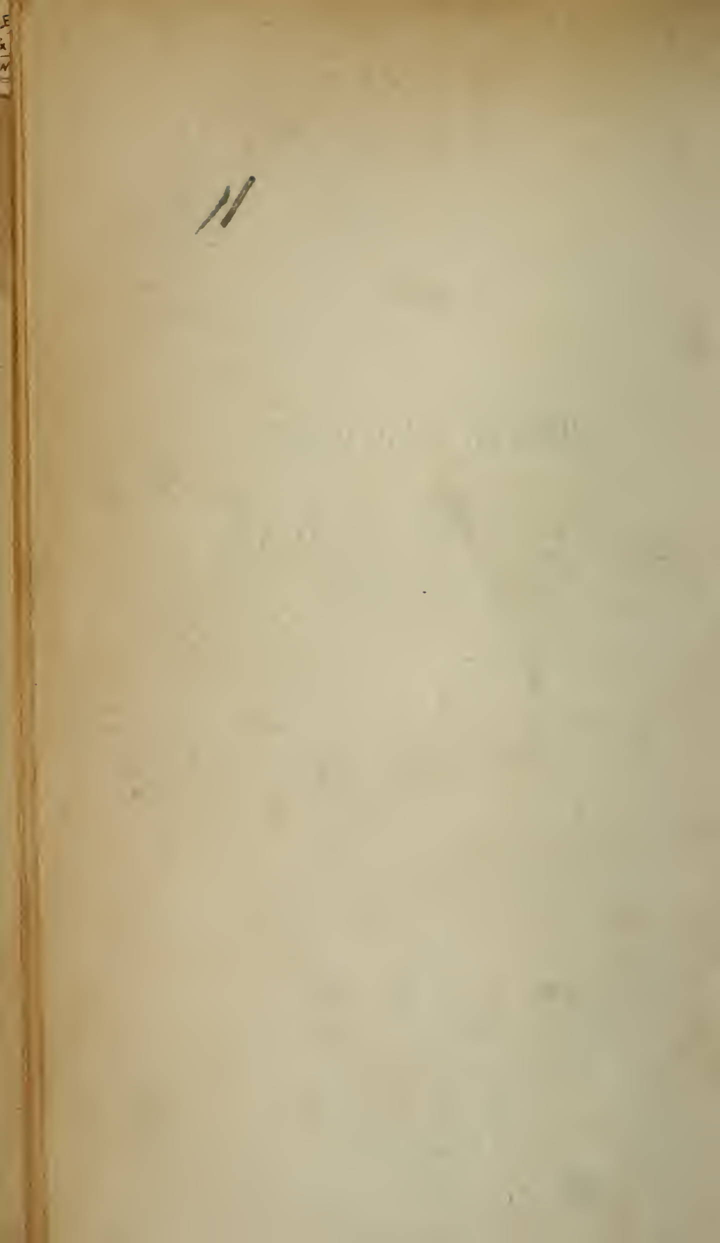


SOIRÉES D'AUTOMNE

OU

LA RELIGION PROUVÉE

AUX GENS DU MONDE



SOIRÉES D'AUTOMNE

OU

LA RELIGION PROUVÉE

AUX GENS DU MONDE

PAR

A.-F. MAUNOURY

PROFESSEUR AU PETIT SÉMINAIRE DE SÉEZ

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR

Ratione fidem nostram firmare contendimus.

ORIGÈNE



PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

CH. POUSSIELGUE, SUCCESSEUR

RUE CASSETTE, 15

—

1887


ST. MICHAEL'S COLLEGE

APPROBATION

DE M[GR] L'ÉVÊQUE DE SÉEZ

Après avoir pris nous-même connaissance de l'ouvrage intitulé *Soirées d'Automne* ou la *Religion prouvée aux gens du monde,* par M. l'abbé Maunoury, nous avons trouvé ce livre solide et exact pour la doctrine, autant qu'il est agréable et intéressant pour la forme. Les principales preuves de la Religion y sont exposées avec une force et une lucidité remarquables, enchaînées par un raisonnement facile à suivre. Avec cet ouvrage, tout lecteur de bonne foi peut résoudre en quelques heures la plus importante de toutes les questions : il se convainc que la Religion chrétienne vient de Dieu, et que l'Église catholique en est la gardienne infaillible. C'est donc un livre très propre à confirmer les fidèles dans la foi, et à dissiper les doutes de ceux qui auraient eu le malheur de se laisser ébranler par les sophismes de l'impiété.

✝ CH.-FRÉD., Évêque de Séez.

A Séez, le 22 juillet 1864.

APPROBATION

DE M[gr] L'ÉVÊQUE DU MANS

Le Mans, le 18 août 1864.

Monsieur l'Abbé,

Vous avez réussi à présenter, sous une forme attrayante et pleine d'intérêt, les preuves principales de la Religion. La science y tient une place assez large pour convaincre les esprits de bonne foi, sans rebuter ceux que l'érudition effraye. Vos *Soirées d'automne* seront lues et comprises. Puissent-elles diminuer le nombre de ceux que l'ignorance éloigne de notre sainte Religion!

Je joins volontiers mon approbation à celle de M[gr] l'Évêque de Séez, et je vous prie d'agréer, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

† CHARLES, Évêque du Mans.

LETTRE

DU SOUVERAIN PONTIFE PIE IX A L'AUTEUR

A Notre cher fils A.-F. Maunoury, chanoine honoraire et professeur au séminaire de Séez.

PIE IX PAPE

Cher fils, salut et Bénédiction apostolique. Le zèle que vous employez à expliquer les éléments de la langue grecque au jeune clergé, pour lui faciliter l'accès des livres évangéliques et lui permettre de goûter les saints Pères grecs à leur propre source, Nous ont rendu très agréables la *Grammaire* et l'*Anthologie* que vous avez publiées. Nous n'avons pas accueilli avec moins d'intérêt le volume intitulé : *Soirées d'automne,* que vous y avez joint. Les preuves que fournissent les théologiens et les apologistes en faveur de notre sainte religion, se trouvent réunies et exposées par vous dans ce livre, de telle manière qu'elles sont mises à la por-

Dilecto filio A.-F. Maunoury, canonico honorario et professori seminarii Sagiensis.

PIUS PP. IX

Dilecte fili, salutem et apostolicam Benedictionem. Studia quæ adhibes tradendis linguæ græcæ elementis juniori clero, sternendæque ei viæ ad adeundos evangelicos libros, sanctosque Patres græcos in ipso fonte degustandos, pergratam Nobis fecerunt Grammaticam *et* Anthologiam *a te editam. Nec minus acceptum habuimus additum iis volumen, cui titulus* Soirées d'automne, *quo argumenta a theologis et apologistis prolata in religionis nostræ sanctissimæ vendicium ita complexus es ac exposuisti, ut omnium captui accommodata fierent, et dubi-*

tée de tout le monde, et capables de chasser les doutes de tous les esprits droits. Nous vous en exprimons donc Notre reconnaissance, persuadé que votre ouvrage aura de nombreux lecteurs, et qu'il servira à répandre une abondante vertu de la grâce divine. Comme gage de la faveur céleste et comme témoignage de Notre paternelle bienveillance, Nous vous accordons affectueusement la Bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 18 août 1869, de Notre Pontificat l'an XXIV.

PIE IX PAPE

tationes omnes ab ingenuis animis possint abigere. Gratum itaque tibi profitemur animum, tuæque lucubrationi crebros ominamur lectores et uberem divinæ gratiæ virtutem. Superni vero favoris auspicem et paternæ Nostræ benevolentiæ pignus apostolicam Benedictionem tibi peramanter impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum die 18 *Augusti* 1869, *Pontificatus Nostri anno XXIV.*

PIUS PP. IX

A MES AMIS

JULES ET HENRI

Vous m'avez prié de mettre par écrit les conversations que nous avons eues ensemble au mois de septembre dernier. Je m'en suis volontiers occupé dans mes instants de loisir. En traçant ces lignes devant mon feu qui pétille, tandis que les vents et la neige tourbillonnent autour de ma fenêtre, je me reporte avec délices en ces lieux charmants où nous nous promenions tous trois; votre souvenir fait revivre en ma mémoire ces belles soirées pendant lesquelles nous raisonnions paisiblement sur les sujets les plus dignes d'occuper les hommes.

Je vous envoie aujourd'hui ces pages, mes chers amis. Elles vous rappelleront les raisons et les faits qui ont dissipé vos doutes. Plus vous méditerez ces choses, plus vous jugerez que votre foi est raisonnable.

Vous voulez communiquer nos entretiens à plusieurs de vos amis. Je suis loin de m'y opposer : puisse la parole de Dieu courir dans le monde entier, comme elle s'est répandue dans vos cœurs[1] ! Songez cependant que ces dialogues ne sont écrits que pour vous et pour ceux qui vous ressemblent, c'est-à-dire pour des gens de bonne foi, pour des hommes qui cherchent sincèrement la vérité. Les raisonnements que je développe et les faits que j'expose dans cet ouvrage préserveront, j'espère, les âmes droites, et les empêcheront de tomber dans les piéges des impies.

On trouve aussi des hommes qu'embarrassent les objections spécieuses des sophistes, et qui cependant respectent la religion sans y croire tout à fait. J'en ai entendu qui me disaient : « J'envie le bonheur de ceux qui ont la foi. » Ceux-là peut-être ont des préjugés, mais point de haine. Au fond, ils sont nos amis : faites-leur part de nos conversations.

Quant à ceux qui aiment le mensonge et qui combattent avec acharnement la vérité,

[1] *Ut sermo Dei currat et clarificetur, sicut et apud vos.* (II Thessal., III, 1.)

je les plains; mais je n'écris pas pour eux, je ne dispute pas avec eux, et je vous conseille de faire de même. Les raisons les plus sages et les livres les plus éloquents n'éclaireront point ces aveugles. Dieu seul, qu'ils blasphèment, peut faire tomber les écailles de leurs yeux.

Enfin, mes amis, souvenez-vous qu'en vain le docteur enseignerait avec éloquence, si l'Esprit-Saint ne parlait pas à celui qui écoute. C'est ce divin Esprit qui éclaire les intelligences et prépare doucement les volontés. Lors donc que votre main donnera ce volume à des personnes qui vous seront chères, que votre cœur élève en même temps une prière vers le Ciel. Comptez plus sur la grâce de Dieu que sur les raisonnements les plus solides et sur les preuves les plus évidentes.

SOIRÉES D'AUTOMNE

DIMANCHE

Les livres de Moïse.

I. La vallée d'Aunai. — II. Jules et Henri. — III. Plan des conférences. — IV. Authenticité des livres de Moïse. — V. Leur intégrité. — VI. Leur véracité. — VII. La Genèse. — VIII. Témoignage des écrivains profanes. — IX. Une leçon de géologie. — X. Conclusion du premier dialogue.

I. — Près de l'ancienne ville d'Essai, qui n'est plus aujourd'hui qu'un village, on voit une jolie vallée traversée par un ruisseau, qui roule sans bruit ses eaux inconnues dans la Sarthe. C'est la vallée d'Aunai. Au fond s'élève une modeste église, tout près de laquelle est bâti le presbytère. Au levant, la colline de Montmirel couverte de ses grands arbres, les plus beaux de la Normandie, domine l'église et ferme l'horizon. Vers le couchant, sur le coteau opposé, des berceaux de tilleuls et quelques marronniers environnent un vieux château. Là le prêtre est seul avec Dieu.

Le silence de ces lieux n'est interrompu que par le chant des oiseaux ou par le son de la cloche, qui invite à la prière les ouvriers de la forêt et les habitants des hameaux voisins.

Tous les ans, pendant les mois d'août et de septembre, quand les familles opulentes des villes émigrent vers la mer, je vais passer quelques semaines dans cette agréable solitude, et respirer le frais au milieu des bois et des prairies.

II. — J'y avais autrefois connu deux enfants, l'un réfléchi et plein de douceur, l'autre vif et agile comme un écureuil. Le premier se nommait Henri, et le second Jules. Quelquefois ils me servaient la messe, et de temps en temps je leur expliquais une leçon de catéchisme. Jamais ils n'étaient plus heureux que lorsqu'ils recevaient, comme prix de leur diligence, une image prise dans mon bréviaire.

Jules et Henri étaient un couple d'amis : et ils le sont encore. Mais ils ont embrassé une carrière différente. Henri a fait ses classes dans un collége et a porté son diplôme de bachelier chez un notaire : on l'appelle un savant. Jules a passé aussi plusieurs années au collége; et les cours qu'il y a suivis l'ont initié aux belles connaissances, autant que peut l'être un jeune homme intelligent qui n'a pas étudié les langues anciennes. Maintenant il élève de superbes chevaux, brille quelquefois aux courses, achète des bœufs dans le Poitou, et les engraisse dans ses pâturages.

Vers la fin de septembre dernier, les deux amis

vinrent me trouver au presbytère d'Aunai, un dimanche soir après les vêpres. J'étais seul; le curé, mon vénérable oncle, m'avait confié sa paroisse pour quelques jours. J'accueillis avec affection Jules et Henri; car je savais que ces deux jeunes hommes avaient conservé, sinon leur ancienne piété, du moins les honnêtes sentiments de leur enfance.

Je m'aperçus d'abord qu'à la politesse de leur visite se mêlait un motif plus important. En effet, au bout de quelques instants, Henri prit la parole.

— Monsieur l'abbé, me dit-il, souvent Jules et moi nous entendons parler contre la Religion, lui dans ses voyages, et moi dans le bourg où je demeure. Des oisifs qui font les savants, et qui m'offrent des livres que je ne veux pas lire, prétendent que toutes les religions se valent, parce que, disent-ils, toutes sont des inventions humaines. Ils mettent au même rang Jésus, Moïse, Mahomet et le chinois Confucius.

— Tous admettent un Dieu, reprit Jules : il leur en faut un quelconque. Mais ils prétendent que ce Dieu n'a jamais parlé aux hommes. Ils raisonnent sur les miracles et sur l'enfer; ils jasent sur la confession, sur le purgatoire, sur la messe, sur l'immaculée conception, sur le pape, enfin sur tout. Je vois bien qu'ils débitent souvent de pures sottises; mais je connais trop peu la Religion pour répondre aux objections de ceux qui l'attaquent.

— Et même, dit Henri, j'avouerai que tout cela finit par jeter dans l'esprit certains doutes qui

embarrassent. Je ne fais aucun cas de leurs plaisanteries; mais ils remuent parfois des questions qui me semblent aussi obscures qu'elles sont graves. Ainsi je me demande de temps en temps s'il est bien sûr que Dieu ait parlé aux hommes, et qu'il leur ait imposé des mystères à croire et des cérémonies à pratiquer.

— Vous seriez donc bien aises, dis-je alors, d'éclaircir ces difficultés?

— Précisément, répondit Jules, nous venons vous prier, Monsieur, de nous expliquer ce qu'il faut penser de la religion chrétienne. Est-on sûr qu'elle vienne de Dieu, comme je persiste à le croire? ou bien ne serait-elle que la plus admirable invention des hommes, comme d'honnêtes gens inclinent à le penser?

— Mes amis, leur dis-je, il est facile de vous apprendre ce que vous désirez. Car vous êtes des hommes de bonne foi, et la vérité luit à ceux qui la cherchent sincèrement. Je vous exposerai donc les preuves de la religion chrétienne, si vous avez le temps de m'écouter. Mais il nous faudra plusieurs entretiens pour discuter à fond une matière aussi importante.

— Je suis libre toute la semaine, dit Jules.

— Et moi je suis en vacances, dit Henri.

— Eh bien, Messieurs, commençons tout de suite, leur dis-je alors. Mais comme notre conversation sera un peu longue, allons nous asseoir sur ce banc rustique que vous voyez au milieu de ces coudriers.

Nous nous assîmes, et le dialogue suivant s'engagea.

III. — *Plan des conférences.*

L'ABBÉ

Définissons d'abord ce qu'il faut entendre par ce mot *Religion.* Une religion est un culte, un hommage que l'on rend à une divinité. Si la divinité que l'on adore est fausse, comme le serait une idole, l'hommage qu'on lui rend est une superstition. C'est de même une superstition que de prétendre honorer le vrai Dieu par un culte qu'il réprouve. Ainsi la vraie Religion, c'est le culte légitime que l'on rend au vrai Dieu.

JULES

Je me rappelle encore cette explication que vous nous donniez jadis, monsieur l'abbé, étant assis sur ce même banc, tous deux à vos côtés.

L'ABBÉ

Je m'en souviens aussi, mes amis, et j'ajoutais que la vraie religion consiste à croire ce que Dieu enseigne, et à faire ce qu'il ordonne.

Or il s'agit de prouver que la religion chrétienne, dans laquelle vous avez eu le bonheur d'être élevés par vos pieux parents, est la vraie religion.

C'est Dieu même qui nous l'a révélée. On le démontre de plusieurs manières, qui toutes sont

excellentes, parce qu'elles satisfont complètement un esprit raisonnable. Une seule preuve nous suffira. Je la prendrai dans l'histoire même de la Religion, et cette histoire, je la puiserai dans le livre le plus vénérable qui soit au monde, dans la Bible.

Vous savez tous deux que la Bible est composée de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'Ancien Testament renferme les livres sacrés dont les auteurs ont vécu avant Jésus-Christ, comme ceux de Moïse, de Samuel, de David, des Machabées. Le Nouveau Testament contient les quatre Évangiles et les autres écrits des Apôtres.

Quoique ces livres soient inspirés de Dieu, je ne veux les considérer d'abòrd que comme des documents historiques. Ainsi nous traiterons Moïse et saint Matthieu, saint Luc et saint Jean, comme de simples historiens. Mais aussi je vous prierai de croire les événements qu'ils racontent, si je vous prouve qu'ils sont des historiens fidèles et véridiques.

HENRI

C'est tout à fait raisonnable.

L'ABBÉ

Nous soumettrons d'abord ces livres à l'examen d'une critique judicieuse; nous verrons ensuite quelle conclusion devra naturellement sortir des faits qui seront établis. Et pour que vous saisissiez mieux le plan de nos entretiens (car il importe que vous ne le perdiez pas de vue), je vous ex-

pose tout de suite le fond et l'ordre de ma preuve. Elle est formée de trois propositions qui s'enchaînent.

Voici la première : *Les faits rapportés dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament sont certains.*

Voici la seconde : *Ces faits prouvent que la Religion fondée par Jésus-Christ est divine.*

Enfin voici la troisième : *La Religion fondée par Jésus-Christ se trouve dans l'Église romaine, et nulle part ailleurs.*

Messieurs, ce plan vous convient-il?

JULES

Il me semble parfaitement clair.

HENRI

Oui, si tout cela est une fois prouvé, la Religion catholique sera rigoureusement démontrée.

L'ABBÉ

J'espère, Messieurs, que vous trouverez la preuve irréfutable sur tous les points. Les événements rapportés dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament sont le principe de tout le reste : vous verrez manifestement que la divinité du christianisme en découle. Ainsi la recherche de la vraie Religion se réduit à une question d'histoire.

HENRI

Mais, si je ne me trompe, la discussion menace d'être longue. Ne faudra-t-il pas un temps infini

pour établir la certitude de tous les faits qui sont contenus dans un aussi gros livre que la Bible?

L'ABBÉ

Ne vous effrayez pas d'avance, monsieur Henri. Sans doute une question aussi importante mériterait bien les années qu'on passerait à l'étudier, puisqu'il s'agit de nos destinées éternelles. Mais rassurez-vous, tout va se réduire à un petit nombre de points faciles à constater. Pour procéder avec ordre, examinons d'abord quelle créance méritent les livres de l'Ancien Testament; plus tard, nous nous occuperons du Nouveau.

JULES

Vous avez raison. Montrez-nous que toutes ces charmantes histoires qu'on lit dans l'Ancien Testament sont véritables. Elles m'intéressent vivement, et je serais fâché qu'elles ne fussent que des fables.

L'ABBÉ

Je commencerai par les grands événements que Moïse a racontés; car vous savez qu'il a écrit l'histoire de la Religion depuis le commencement du monde jusqu'à l'entrée des Hébreux dans la Terre promise. Il dit comment Dieu a tiré l'univers du néant et créé l'homme à son image pour dominer sur toute la nature; comment l'homme, désobéissant à Dieu, mérita la mort et fut chassé du paradis, mais reçut la promesse d'un Rédempteur. Il raconte ensuite comment le genre humain s'étant corrompu, Dieu l'engloutit sous les eaux

du déluge, et ne réserva que le juste Noé et sa famille pour repeupler la terre. Il rapporte l'alliance que le Seigneur fit avec Abraham, pendant que le reste du monde s'enfonçait dans l'idolâtrie. Là on admire le courage de ce grand homme, prêt à immoler son fils pour obéir à Dieu. Après Abraham, on trouve Isaac son fils, et Jacob, son petit-fils, imitateurs de sa foi. Puis vient la touchante histoire du chaste Joseph, vendu par ses frères et jeté au fond d'une prison, d'où il sort pour gouverner l'Égypte. L'Égypte, ingrate, opprime la famille de son bienfaiteur, devenue un peuple. Enfin Moïse, sauvé des eaux, sauve lui-même sa nation. Il chante le passage de la mer Rouge et Pharaon englouti dans les flots avec son armée. Il dit et la manne céleste qui nourrit les Hébreux dans le désert, et l'eau qui jaillit du rocher, et Dieu lui-même proclamant sa loi sur le mont Sinaï, au milieu des foudres et des éclairs.

JULES

Nous avons lu tout cela jadis dans un bon vieux livre tout plein d'images, dans la Bible de Royaumont.

L'ABBÉ

J'en suis bien aise. Puisque tous ces faits vous sont connus, ma tâche en sera beaucoup plus facile.

Or donc, Messieurs, je dis que les livres de Moïse sont le fondement de l'ancienne Loi; et l'ancienne Loi sert elle-même de base à la nouvelle. Ainsi tout repose sur Moïse.

IV. — *Authenticité des livres de Moïse.*

HENRI

Mais est-il bien vrai que Moïse, qui vivait, dit-on, quinze cents ans avant Jésus-Christ, soit l'auteur des livres qu'on lui attribue ? Dans les temps reculés, vers l'époque de David ou de Salomon, est-ce qu'un homme adroit n'aurait pas pu composer ces livres et les publier sous le nom de Moïse ? S'il en était ainsi, nous aurions un poème intéressant, mais fabuleux, au lieu d'une histoire véritable ; et comme tout repose sur Moïse, si cette base est ruineuse, la preuve de la Religion croule.

L'ABBÉ

C'est justement la première question que je veux élucider avec vous, Messieurs. La Religion n'est point fondée sur un roman, car Moïse est l'auteur des cinq livres qui portent son nom[1]. Voici la preuve que j'en donne : premièrement, le peuple entier des Juifs l'affirme; secondement, tous les catholiques le reconnaissent; troisièmement, les hérétiques l'avouent; quatrièmement, les infidèles mêmes en conviennent. Que pensez-vous de tous ces témoignages ?

[1] Ces livres sont la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. On les appelle la Loi, parce que les quatre derniers (auxquels le premier sert d'introduction) contiennent la Loi donnée par le Seigneur à Moïse. On les appelle aussi le Pentateuque (ἡ πεντάτευχος βίβλος), mot grec qui signifie volume renfermant cinq livres.

JULES

Il faudrait être bien difficile pour ne pas s'en contenter.

HENRI

Mais ce que vous avancez est-il bien certain ?

L'ABBÉ

Moïse a toujours passé dans tout l'Orient, et ensuite dans tout l'univers, pour l'auteur des cinq livres qu'on lui attribue.

Que les chrétiens, soit hérétiques, soit catholiques, s'accordent sur ce point avec les Juifs, c'est un fait connu de tout le monde [1]. Quant aux païens, il me suffira de citer le témoignage de Longin et celui de Juvénal, deux célèbres écrivains, bien connus des bacheliers. Longin, un des esprits les plus judicieux de l'antiquité païenne, était ministre de Zénobie, reine de Palmyre, au IIIe siècle. Il parle ainsi de Moïse dans son beau traité du *Sublime* : « Le législateur des Juifs, qui « n'était pas un homme ordinaire, ayant fort bien « conçu la grandeur et la puissance de Dieu, l'a « noblement exprimée, au commencement de ses « Lois, par ces paroles : Dieu dit : Que la lumière « soit, et la lumière fut [2]. » Or vous savez que

[1] Les luthériens Rosenmuller, Eichorn, Michaëlis, G. Griesenger, quoique rationalistes, continuent de défendre l'authenticité du Pentateuque. Voyez Rosenmuller, *Prolegom. in Pentateuchum*, 5.

[2] Longin, ch. VII. *Dixitque Deus : Fiat lux. Et facta est lux.* (Gen., I, 3.)

cette admirable parole se trouve au début de la Genèse, qui est le premier livre de Moïse.

Le poète Juvénal, tout en se moquant des Juifs, selon la coutume des païens, ne doute pas non plus que Moïse ne soit l'auteur du volume de Lois qui porte son nom : « Certains hommes, dit-il, « issus d'un père qui vénérait en tremblant le « sabbat, n'adorent comme Dieu que les nues et « la voûte du ciel, et ne voient pas de différence « entre la chair de l'homme et celle du porc. Mé- « prisant les lois romaines, ils étudient le droit « judaïque, et observent avec effroi tout ce que « Moïse leur enseigne dans son mystérieux vo- « lume[1]. »

Ces deux témoignages nous prouvent qu'au siècle de Juvénal[2] et au temps de Longin, en Syrie comme en Italie, en Orient aussi bien qu'en Occident, non seulement les chrétiens et les

[1] Voici en latin ce curieux passage de Juvénal, poète du Ier siècle :

Quidam sortiti metuentem sabbata patrem,
Nil præter nubes et cœli numen adorant;
Nec distare putant humana carne suillam.
Romanas autem soliti contemnere leges,
Judaicum ediscunt, et servant, ac metuunt jus,
Tradidit arcano quodcumque volumine Moses.

(Sat. XIV, 85.)

Il serait facile de multiplier les citations puisées dans les auteurs païens. Non seulement Strabon (l. XVI), Tacite (H., l. V), Justin (l. XXXVI), Diodore de Sicile (l. Ier), mais encore les philosophes Porphyre et Celse, ennemis des chrétiens, et Julien l'Apostat lui-même, avouent l'authenticité des livres de Moïse. C'est donc un fait notoire et absolument incontestable.

[2] Juvénal, poète latin, né vers l'an 42, composa ses Satires sous Domitien, Trajan et Adrien. Il mourut vers l'an 128.

Juifs, mais encore les plus instruits des païens, reconnaissaient l'authenticité des livres de Moïse[1]. Cette preuve vous paraît-elle convaincante ?

JULES

Pour moi, je me contente volontiers du témoignage de l'univers.

L'ABBÉ

Cependant j'irai plus loin. A ces témoignages positifs, unanimes (et d'autant plus unanimes qu'ils sont plus anciens), ajoutons une seconde preuve, qui n'est pas moins forte : c'est qu'il n'est pas possible de trouver une époque où ces livres auraient été supposés par un faussaire. Vous vous souvenez, Messieurs, que les dix tribus d'Israël se séparèrent des Juifs après la mort de Salomon[2]. Tout en formant un royaume à part

[1] On appelle livre authentique celui qui a été certainement composé par l'auteur dont il porte le nom, et auquel on l'attribue communément.

[2] Salomon mourut l'an 975 avant Jésus-Christ. Dans sa vieillesse, il avait écrasé le peuple d'impôts. Son fils Roboam, jeune prince orgueilleux, écouta la voix de ses flatteurs, qui le perdirent, et il refusa de faire de légitimes concessions à ses peuples, qui se révoltèrent (an 974). Il continua cependant de régner à Jérusalem sur les deux tribus de Juda et de Benjamin. Mais les dix autres tribus élurent pour roi Jéroboam, et formèrent le royaume d'Israël, dont la capitale fut d'abord Sichem, et plus tard Samarie. L'an 721 avant Jésus-Christ, Salmanasar détruisit le royaume d'Israël et transporta les dix tribus schismatiques à Ninive. Sous le règne d'Asaraddon (677 ans avant Jésus-Christ), les Cuthéens, peuple d'Assyrie, depuis appelés Samaritains, furent envoyés pour habiter Samarie. Voulant joindre le culte du vrai Dieu avec celui de leurs idoles, ils ne s'adressèrent point aux Juifs leurs voisins,

et en altérant la religion, elles gardèrent les livres de Moïse, qui continuèrent d'être la loi civile de la nation. Et même au temps du schisme, il y eut toujours dans Israël des familles qui gardèrent fidèlement la loi de Moïse, comme le prouve l'histoire de Tobie[1]. Les dix tribus transmirent les livres de Moïse aux Samaritains. Ceux-ci les ont conservés et les conservent encore aussi religieusement que les Juifs. Deux peuples si opposés, si ennemis, n'ont pas pris l'un de l'autre ces livres sacrés; mais tous les deux les ont reçus de leur origine commune, dès le temps de Salomon et de David[2]. Voilà donc au temps de David, mille ans avant Jésus-Christ, toute la nation des Israélites qui lit, transcrit et vénère le Pentateuque comme l'ouvrage de Moïse. Mais David est contemporain de Samuel, qui nous ramène aux Juges, dont nous connaissons l'histoire. Ceux-ci touchent à Josué; et Josué, successeur de Moïse, cite continuellement Moïse, sa loi, ses livres, et il les fait même graver sur des tables de pierre[3].

mais ils obtinrent d'Asaraddon un prêtre israélite qui leur apprit à servir le Dieu du pays, et leur apporta la Loi de Moïse. (IV Reg., xvii, 24; I Esdras, iv, 2.)

[1] Joignez-y les sept mille Israélites qui, sous l'impie Achab, ne fléchirent pas le genou devant Baal. (III Reg., xix, 18.)

[2] Outre l'antipathie mutuelle des deux peuples, un fait curieux prouve que les Samaritains n'ont pas reçu des Juifs le Pentateuque : c'est qu'ils n'ont jamais voulu changer leur écriture. Tandis que les Juifs ont adopté les caractères chaldéens après la captivité de Babylone, les Samaritains ont continué d'écrire le Pentateuque en lettres phéniciennes.

[3] Le livre de Josué débute ainsi : « Aussitôt après la mort de « Moïse, le Seigneur dit à Josué : Je serai avec toi comme j'ai

Ainsi une tradition constante et universelle, qui remonte du schisme des dix tribus jusqu'à Moïse, reçoit de ses mains les livres qu'il a composés, et nous les présente comme son œuvre certaine et authentique. Messieurs, que pensez-vous de cette nouvelle démonstration ?

JULES

Je la trouve sans réplique, comme la première.

L'ABBÉ

N'attendez donc pas que je m'amuse à réfuter les chicanes de quelques misérables sophistes[1], vaines arguties dont les savants ont depuis longtemps fait justice[2].

« été avec Moïse. Arme-toi de courage et de fermeté pour ac-
« complir toute la Loi que mon serviteur Moïse t'a prescrite.
« Ne t'en écarte ni à droite ni à gauche. LE VOLUME DE CETTE
« LOI sera toujours devant tes yeux. Tu le méditeras jour et
« nuit, afin d'observer toutes les choses qui y sont écrites. » — La Loi de Moïse n'a donc pas été fabriquée par un faussaire dans les siècles postérieurs, puisque nous voyons le *volume de cette Loi* entre les mains de Josué, aussitôt après la mort de Moïse, et le Deutéronome gravé sur la pierre. (Josué, VIII, 32.)

[1] Spinosa, ténébreux sophiste du XVII[e] siècle, tour à tour juif, calviniste et athée, est le premier qui ait élevé des doutes sur l'authenticité des livres de Moïse. En même temps qu'il doute, malgré l'opinion du genre humain, que Moïse ait fait ses livres, il nie « que les yeux de l'homme et des bêtes soient faits pour « voir, les oreilles pour entendre, les dents pour mâcher, et « l'estomac pour digérer ». Voilà ce fameux génie, digne père de nos incrédules modernes.

[2] Lisez dans Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle,* les chapitres XXVII et XXVIII de la II[e] partie. C'est ce que l'on a écrit de plus beau sur l'authenticité des divines Écritures.

V. — *Intégrité des livres de Moïse.*

HENRI

C'est inutile d'insister davantage sur une chose évidente. J'avoue que Moïse est l'auteur du Pentateuque. Il a composé la Genèse et l'Exode, il a écrit le Lévitique et les Nombres, enfin le Deutéronome, puisque tous les anciens le reconnaissent avec les modernes. Mais est-il bien sûr que ces livres n'aient pas été altérés dans la suite des âges? Des mains étrangères n'y ont-elles rien ajouté? Sommes-nous certains de posséder l'œuvre pure de Moïse?

L'ABBÉ

Deux raisons nous en répondent. C'est d'abord le respect que les Juifs ont eu de tout temps pour ces livres sacrés. Songez qu'ils contiennent à la fois l'origine de leur nation, leur loi civile, et toute leur religion. Les cérémonies du culte étaient réglées par ces livres, et les prêtres étaient obligés de les avoir toujours entre les mains. Les successions, les héritages, souvent les mariages même étaient décidés par un texte de Moïse. La répression des crimes, et, pour ainsi dire, tous les intérêts des familles et tous les détails de la vie en dépendaient. Il fallait sans cesse les consulter. Le roi même devait copier le Deutéronome sur un exemplaire qu'il recevait des prêtres [1]. L'original

[1] Deutér., XVII, 18.

écrit de la main de Moïse était placé auprès de l'arche, dans le sanctuaire, et on l'y conservait comme un sacré trésor [1]. Les prêtres, dit Bossuet, corrigeaient sur cet exemplaire authentique les copies qui en étaient faites avec le plus grand soin. L'erreur devenait donc impossible.

S'imagine-t-on qu'aujourd'hui, en France, un juge ou un avocat, si habile qu'il soit, puisse ajouter ou changer un article dans le code de nos lois?

HENRI

La fraude serait bientôt découverte.

L'ABBÉ

Elle l'eût été de même, si quelqu'un avait essayé de corrompre les livres de Moïse. Remarquez qu'on ne pouvait pas plus altérer les événements que les préceptes : car, dans Moïse, l'histoire et les lois se tiennent; tout est enlacé et comme tissu l'un dans l'autre.

Les Juifs sont d'ailleurs si jaloux de conserver ces livres dans leur intégrité, qu'ils en ont depuis longtemps compté tous les mots et toutes les lettres, afin de rendre toute falsification impossible.

HENRI

Le respect des Juifs pour leurs livres sacrés, et la nature même de ces livres, ont dû les préser-

[1] *Tollite librum istum, et ponite eum in latere arcæ fœderis Domini.* (Deutér., XXXI, 26.)

ver de toute altération sérieuse. Cette raison est assurément très forte, mais vous nous avez promis une seconde preuve de leur intégrité.

L'ABBÉ

La voici. Ne disions-nous pas tout à l'heure que le Pentateuque des Samaritains remontait au temps de David? A cette époque, l'autographe de Moïse existait encore et rendait impossible l'altération de ses livres. Eh bien! Messieurs, nous avons le Pentateuque des Samaritains : il est en tout semblable à celui des Juifs. Cette conformité est un fait matériel que l'on a sous les yeux, que l'on touche de ses mains, dont peuvent s'assurer tous les savants qui voyagent en Palestine. Les Samaritains leur montrent ce Pentateuque manuscrit, qu'ils ont reçu de leurs aïeux bien des siècles avant Jésus-Christ.

JULES

Quoi! est-ce que les Samaritains subsistent encore?

L'ABBÉ

Oui, Monsieur. On en trouve encore plusieurs familles à Naplouse, l'ancienne Sichem. Une secte si faible, séparée des Juifs par une haine vivace, semble ne subsister si longtemps que pour conserver son livre précieux à travers les âges.

Le rôle providentiel des Samaritains est de rendre témoignage à l'intégrité, comme à l'antiquité du Pentateuque. N'est-ce pas là une preuve sans réplique?

HENRI

Ainsi nous avons les livres de Moïse tels à peu près qu'il les a composés...

L'ABBÉ

Ce n'est pas assez, Monsieur. Je vous ai prouvé qu'ils n'ont pas été altérés le moins du monde. C'est une chose démontrée que nous les avons aussi purs qu'ils l'étaient il y a deux mille huit cents ans, à l'époque du schisme d'Israël, et quand l'exemplaire écrit de la main de Moïse était encore dans le sanctuaire, auprès de l'arche [1].

HENRI

Oui, je conviens qu'ils n'ont pas été altérés, ou, si la longue suite des âges y avait glissé quelques variantes, j'avoue qu'elles ne sauraient toucher à la substance.

L'ABBÉ

C'est tout ce que je demande.

[1] Au temps des rois impies Achaz et Manassès, les prêtres cachèrent l'autographe de Moïse, afin de le sauver. Plus tard, sous Josias, le grand prêtre Helcias le retrouva dans le temple. *Reperit Helcias sacerdos Librum Legis Domini per manum Moysi.* (IV Reg., XXII, 8; et II Paral., XXXIV, 14.) Il est très probable que ce précieux manuscrit de Moïse s'est conservé jusqu'à la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, l'an 598 avant Jésus-Christ.

VI. — *Véracité des livres de Moïse.*

HENRI

Nous avons donc entre nos mains l'œuvre authentique de Moïse. On doit éprouver un grand charme en lisant ce livre, le plus ancien du monde, surtout quand on sait l'hébreu, comme vous, monsieur l'abbé. Il y a du plaisir à se dire : Voilà des pages qui sont écrites depuis trois mille trois cents ans ! L'historien qui me parle a vu tailler l'obélisque de Luxor et bâtir les pyramides. Il a même vu sans doute quelques-uns des vieux chênes, des cèdres et des palmiers sous lesquels les hommes contemporains d'Adam s'étaient reposés avant le déluge ! Mais ici renaît une difficulté. Moïse dépasse de mille ans tous les historiens profanes : c'est un titre à nos respects ; mais aussi plus il est ancien, plus il est seul. Comment contrôler ses récits ? Comment prouver qu'il ne s'est jamais trompé ? Qui nous assurera que Moïse ait toujours dit la vérité ? Moïse est un beau génie et même un noble caractère ; c'est un grand homme. Mais, Monsieur, tout homme est faillible ; l'Écriture elle-même ne dit-elle pas : *Omnis homo mendax*[1] ? Il est fâcheux que toute la religion ne repose que sur le témoignage d'un seul homme, quelque vénérable qu'il soit.

[1] Tout homme est menteur. (Ps. cxv, 11.)

L'ABBÉ

Vous demandez que la Religion ait un fondement inébranlable : vous avez raison. Pour y croire moi-même, je veux aussi qu'elle soit appuyée sur une autorité infaillible. Eh bien! Messieurs, tel sera le témoignage de Moïse, s'il n'a pu ni être trompé ni nous tromper.

JULES

C'est juste; mais comment le prouver?

HENRI

Que Moïse n'ait jamais pu être trompé sur les faits qu'il raconte, et qu'il n'ait point de temps en temps succombé à la tentation d'embellir son histoire, ce seraient là, je pense, deux choses difficiles à établir.

L'ABBÉ

J'espère néanmoins que nous en viendrons à bout. Écoutez-moi tous deux avec attention : vous jugerez si ma démonstration est bonne.

JULES

Montrez-nous que Moïse n'a été ni trompé ni trompeur.

L'ABBÉ

Je vais prouver ces deux points l'un après l'autre. D'abord Moïse raconte les faits dont il a été le témoin et souvent l'auteur : il les connaissait donc parfaitement; il n'a donc pas été trompé. En second lieu, ces faits ont été accomplis aux yeux de

tout le peuple, et souvent par le peuple même auquel il les raconte. Il n'a donc pas pu tromper.

Répondez-moi, Messieurs : est-il possible de dire à deux millions d'hommes[1] : « Vous avez passé la mer Rouge à pied sec, s'ils ne l'ont pas passée[2] ? Vous avez mangé la manne dans le désert pendant quarante ans, s'ils ne l'ont pas mangée[3] ? Vous avez entendu proclamer la loi sur le mont Sinaï, au milieu des tonnerres et des éclairs, s'ils n'ont rien entendu[4] ? » Peut-on leur dire : « Vous avez adoré un veau d'or, s'ils ne l'ont pas adoré[5] ? » Je vous le demande, peut-on dire à une armée de six cent mille hommes : « Vous avez vu, au milieu de votre camp, la terre s'entr'ouvrir, et trois rebelles, nommés Coré, Dathan et Abiron, engloutis dans le gouffre qui s'est refermé sur eux, s'ils n'ont rien vu de semblable[6] ? » Si Moïse invente un roman pour amuser les Israélites dans le désert, concevez-vous, Messieurs, qu'il écrive ces paroles dans son livre : « J'ai conduit les fils d'Israël jusqu'aux confins de la terre la plus fertile du monde. Mais, à la seule vue des habitants, qui étaient de haute taille, ils ont eu peur; ils ont voulu se choisir un autre chef, et retourner lâchement en Égypte, où ils étaient esclaves[7] ? » Mais il n'y a que l'impérieuse vérité qui puisse faire accepter un aussi sanglant reproche.

[1] Quand les Hébreux sortirent de l'Égypte, ils étaient six cent mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. (Exod., XII, 37.) — [2] Exod., XIV. — [3] *Ibid.*, XVI. — [4] *Ibid.*, XX. — [5] *Ibid.*, XXXII. — [6] Num., XVI. — [7] *Ibid.*, XIV.

Non, ce n'est pas ainsi que l'on ment, quand on veut amuser ou tromper les hommes. On s'y prend d'une manière plus habile. On les flatte, au lieu de les blesser par d'injurieux mensonges. Non, les Hébreux n'auraient pas accepté les livres de Moïse, s'il n'avait pas dit l'exacte vérité; ils ne l'auraient pas regardé comme un homme divin. Au lieu de se soumettre à ses lois et de le vénérer comme un prophète, ils l'auraient lapidé comme un imposteur ou méprisé comme un insensé.

Lors donc que vous lisez le Pentateuque, ce n'est pas Moïse seul qui vous parle. Vous entendez la voix de deux millions d'hommes qui vous crient : « Ces choses sont vraies : nous en sommes témoins; nous les avons vues, nous les avons faites. »

VII. — *La Genèse.*

HENRI

On ne peut révoquer en doute la bonne foi de Moïse, lorsqu'il nous raconte les événements qui sont arrivés de son temps, comme le passage de la mer Rouge, l'eau qui jaillit du rocher, et la manne dont les Hébreux se nourrissaient dans le désert. Quelque étonnantes que soient ces choses, on est obligé de les croire. Mais dans le premier de ses livres, dans la Genèse, il nous fait l'histoire de plus de deux mille ans qui se sont écoulés

avant lui. Pour cette partie de son ouvrage, vous conviendrez que, s'il est aussi sincère, il est moins sûrement renseigné.

L'ABBÉ

Je n'en conviens pas du tout.

HENRI

Quoi! vous regardez Moïse comme aussi certain des faits qu'il n'a pas vus que de ceux qu'il a vus de ses yeux?

L'ABBÉ

Sans doute. Cela vous surprend? Votre ami va tout à l'heure vous guérir de votre étonnement. Monsieur Jules, dites-moi, avez-vous été à Paris?

JULES

Oui, Monsieur, bien des fois.

L'ABBÉ

Avez-vous été à Rome?

JULES

Non, Monsieur, jamais.

L'ABBÉ

Vous savez que Paris existe, puisque vous y avez été; mais comme vous n'avez pas été à Rome, vous doutez peut-être qu'il y ait au monde une ville de ce nom.

JULES

Est-ce qu'on a besoin d'aller dans une ville pour savoir qu'elle existe?

L'ABBÉ

Vous le voyez, monsieur Henri, on peut savoir ce qu'on n'a pas vu aussi bien que ce qu'on a vu, et l'on peut en être aussi certain. Vous n'avez pas vu Napoléon Ier, ni Turenne, ni Henri IV, ni Charlemagne : pour cela, doutez-vous de leur existence ou des victoires qu'ont remportées ces grands hommes? Vous n'étiez pas à Austerlitz, ni à Marengo, ni à Waterloo : regardez-vous ces batailles comme fabuleuses?

HENRI

Personne, à moins d'être fou, ne saurait douter des faits que vous citez, puisque des milliers d'hommes les attestent. Mais en est-il de même des faits contenus dans la Genèse? Où Moïse avait-il appris ce qu'il raconte en ce livre? Quels sont les témoins nombreux et fidèles qui lui rapportent ce qu'il n'a pas vu? Où sont les monuments authentiques qui lui attestent l'histoire d'Abraham, celle de Noé, celle d'Adam, morts tant de siècles avant lui?

L'ABBÉ

Je suis content, Monsieur, que vous ayez présenté l'objection dans toute sa force. Il vous faut des témoins nombreux et fidèles pour croire à la Genèse : nous allons vous en fournir.

HENRI

Mais où les prendrez-vous, puisque Moïse est le seul historien de ces temps reculés?

L'ABBÉ

Écoutez ma réponse : Moïse avait appris de ses contemporains les événements qu'il raconte, et ceux-ci les tenaient de leurs pères.

HENRI

Ah! vous vous en rapportez à une tradition populaire?

L'ABBÉ

Hé! pourquoi pas? Est-ce que le peuple est plus incapable que vous et moi de connaître ou de raconter un fait certain? Si cette raison paraît faible au premier coup d'œil, au fond elle est solide : vous le comprendrez dans un instant.

HENRI

Je vous écoute.

L'ABBÉ

Moïse ne raconte dans la Genèse que ce que tous les Hébreux ses contemporains savaient : c'est-à-dire qu'il leur rapporte l'origine et l'histoire de leur famille. Il ne leur apprend rien d'inconnu : seulement il leur met entre les mains un volume où il a consigné les faits que, dans chaque maison, les pères récitaient à leurs enfants. Ici je répéterai ce que j'ai affirmé des quatre derniers livres du Pentateuque : ce n'est pas Moïse seul qui raconte les faits contenus dans la Genèse; ce sont deux millions d'hommes qui les racontent avec lui.

L'écriture fut inventée de bonne heure, et Moïse avait sans doute des mémoires sous les yeux quand il composa la Genèse[1]. Mais laissons les conjectures, même les mieux fondées, pour nous attacher à ce qui est certain et incontestable.

Les principaux événements étaient consignés dans des cantiques mis en vers, que l'on chantait de génération en génération[2]. Moïse composa lui-même sur le passage de la mer Rouge un magnifique cantique, que tous les fils d'Israël chantèrent avec lui et que toutes les femmes répétèrent en dansant au son du tambour. Plusieurs psaumes de David, notamment le CIV^e^ et le CV^e^, ne sont que l'histoire des Hébreux mise en vers. Moïse trouva donc en ces chants, gravés dans toutes les mémoires, des documents aussi précieux qu'authentiques.

D'ailleurs, la longue vie des patriarches faisait qu'il touchait presque à l'origine des choses. Moïse était, pour ainsi dire, aussi proche d'Abraham que nous le sommes de Louis XIV.

HENRI

Mais cela n'est pas possible!

[1] Au temps de Moïse, les Égyptiens gravaient leur histoire sur le granit de leurs pyramides et de leurs obélisques, où nos savants la peuvent lire aujourd'hui, grâce aux travaux de Champollion. — Nous possédons en outre bon nombre de papyrus égyptiens qui remontent au delà de Moïse. (V. *Correspondant*, 25 février 1858, p. 285.)

[2] On trouve dans la Genèse (IV, 23) un fragment de cantique qui remonte au delà du déluge. Lamech y raconte à ses deux femmes un homicide qu'il a commis. Ce fragment est composé de trois vers, et ce ne sont pas les seuls qu'on trouve dans la Genèse.

L'ABBÉ

Très possible, Monsieur, comme vous allez le voir. Il n'y avait que deux vies d'hommes entre Moïse et Abraham; et, selon la chronologie vulgaire, il n'y en aurait pas davantage entre Abraham et Adam.

HENRI

Est-ce bien certain?

L'ABBÉ

Comptez vous-même. Les contemporains de Moïse ont vu Jacob, et Jacob a vu Abraham. Cela fait bien deux vies d'hommes.

HENRI

Mais entre Abraham et Adam?

L'ABBÉ

Entre Abraham et Adam vous avez encore deux hommes : Sem et Mathusalem. D'après le texte hébreu de la Genèse, Mathusalem vécut avec Adam deux cent quarante-trois ans, et quatre-vingt-dix-huit avec Sem. Sem, de son côté, put raconter à Abraham, pendant soixante-quinze ans, ce qu'il avait vu de ses yeux avant le déluge, et ce qu'il avait appris de Noé son père, de Lamech son aïeul, et de Mathusalem son bisaïeul. Mais je n'insiste pas sur ce dernier point; car l'hébreu et les Septante présentent de grandes divergences entre les années des patriarches qui ont vécu avant Abraham. Quoi qu'il en soit, lorsque Moïse écrivait la Genèse, le

déluge et les grands événements qui le suivirent étaient èncore dans toutes les mémoires [1].

D'ailleurs, une foule de monuments les rappelaient. Alors on voyait de ses yeux les puits qu'Abraham, Isaac et Jacob avaient creusés, les autels qu'ils avaient érigés sur les montagnes, la caverne et les tombeaux où ils étaient ensevelis. On montrait la statue de la femme de Loth près des ruines de Sodome, la tour de Babel au pays de Sennaar, et les débris même de l'arche sur les montagnes d'Arménie. Ces faits étaient connus de toute la postérité d'Abraham.

Il est donc impossible que Moïse ait ignoré la verité, ou qu'il ne l'ait pas écrite dans la Genèse, aussi bien que dans ses autres livres.

JULES

Toutes ces raisons me paraissent convaincantes. Et toi, Henri, qu'en penses-tu?

HENRI

J'avoue que je ne m'attendais pas à des preuves

[1] Voici la date que donne l'ère vulgaire d'après l'hébreu, et celle du Martyrologe romain calculée sur les Septante :

	ÈRE VULGAIRE	MARTYR. ROM.
Création	4004	5199 av. J.-C.
Déluge	2348	2957
Vocation d'Abraham. . . .	1921	1940
Passage de la mer Rouge . .	1491	1510

La création de l'homme peut remonter à sept mille ans, ou même plus haut; car il est possible qu'il y ait des lacunes dans les listes patriarcales, sur lesquelles repose la chronologie biblique. Toutefois l'on n'a jusqu'ici aucune preuve positive et rigoureuse que les chiffres des Septante ne suffisent pas.

aussi fortes. Néanmoins les grands événements que raconte Moïse auraient dû laisser quelque trace dans le souvenir des autres peuples. Il est surprenant que Moïse soit le seul écrivain de l'antiquité qui en parle.

VIII. — *Témoignage des écrivains profanes.*

L'ABBÉ

Aussi n'est-il pas le seul. Plusieurs auteurs profanes, historiens et poètes, attestent les principaux faits rapportés en détail par Moïse. Tel est, par exemple, l'état de félicité et d'innocence où l'homme a été créé, cet heureux état que tous les poètes ont chanté sous le nom d'âge d'or[1]. Telle la corruption du genre humain, la longue vie des premiers hommes[2], la violence des géants. Tel le déluge, Noé, son arche et la colombe. Telle encore la tour de Babel, la destruction de Sodome et de Gomorrhe[3], la puissance d'Abraham et le passage de la mer Rouge. Vous n'avez sans doute pas oublié votre Ovide? Quand ce poète charmant raconte la création du monde et surtout celle de l'homme[4], on dirait qu'il traduit en beaux vers les premières pages de la Genèse.

[1] Ovide, *Métam.*, I.
[2] Bérose, Manéthon, Hestiée, Hécathée, Hellanicus, Hésiode.
[3] Diodore de Sicile, Strabon, Tacite, Pline.
[4] Tout le monde sait par cœur ces vers sublimes :

> Natus homo est, et eum divino semine fecit
> Ille opifex rerum, mundi melioris origo.

Le protestant Grotius cite, au premier livre de son *Traité de la religion,* une longue liste d'auteurs païens qui confirment les écrits de Moïse, et il ne les nomme pas tous. Pour ne parler que d'un seul, Bérose, historien chaldéen, contemporain d'Alexandre le Grand, raconte le déluge de la même manière que Moïse, en s'appuyant sur les plus anciennes annales de son pays. Puis il ajoute que l'arche de Noé s'arrêta sur les montagnes d'Arménie, que « l'on en montrait encore les débris de « son temps, et que plusieurs emportaient des « morceaux du bitume dont elle fut enduite, « pour s'en servir comme de préservatif[1] ».

Nicolas de Damas, Abydène, Lucien, Plutarque, parlent aussi du déluge comme la Genèse[2]. On trouverait dans Moïse peu de faits importants qui ne soient confirmés ou par des monuments qui subsistent encore, ou par le témoignage de plusieurs écrivains païens. Et à mesure qu'on fouille l'antiquité, chaque découverte qui enrichit la

Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum :
Pronaque quum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit et erectos ad sidera tollere vultus.

Qui donc a révélé à ce poète que l'homme était fait à l'image de Dieu? Quelle étonnante conformité avec Moïse! *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* (Gen., I, 26.)

[1] Joseph, *Antiq. J.,* I, 3, et *Contre App.,* I, 19.

[2] Voyez à la fin du volume, note A, un curieux fragment de Lucien, avec un passage d'Abidène et un autre de Plutarque. Nicolas de Damas, historien du Ier siècle avant Jésus-Christ, florissait sous Hérode. Abidène, disciple d'Aristote, est auteur d'une histoire des Chaldéens et des Assyriens. Lucien, né vers l'an 90 de notre ère, mort l'an 180. Plutarque, né l'an 50, mort l'an 140.

science moderne vient expliquer, compléter, confirmer, jamais contredire le récit de l'historien sacré[1].

IX. — *Une leçon de géologie.*

HENRI

C'est, j'en conviens, ce qui est arrivé pour le déluge. Car le savant Cuvier, dont l'autorité est si grave, a écrit cette parole dans un de ses plus beaux ouvrages : « S'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter au delà de cinq à six mille ans[2]. » Et il ajoute que « c'est un des résultats à la fois les mieux prouvés et les moins attendus de la saine géologie[3] ». Ainsi le déluge est prouvé.

Mais il est un autre point, je le dis avec regret, sur lequel Moïse se trouve en contradiction manifeste avec les savants.

L'ABBÉ

Nommez ce point.

HENRI

C'est la création. Moïse raconte que Dieu fit le

[1] Voyez le savant ouvrage de M. l'abbé Vigouroux : *La Bible et les découvertes modernes en Palestine, en Égypte et en Assyrie.*

[2] D'après la chronologie des Septante, le déluge aurait eu lieu, comme nous l'avons dit, environ trois mille ans avant Jésus-Christ.

[3] Cuvier, *Discours sur les révolutions du globe,* p. 280 et 145.

monde en six jours. Voilà ce que les géologues déclarent impossible.

L'ABBÉ

Pourriez-vous m'exposer leurs raisons?

HENRI

Volontiers; car la géologie est une science charmante, toute nouvelle, et qui m'a singulièrement intéressé lorsque j'étais au collége. Nous avions un jeune professeur qui nous l'expliquait admirablement. Il louait Moïse comme un beau génie; mais des faits nombreux et évidents l'obligeaient à abandonner ce qu'il appelait le système hébraïque.

L'ABBÉ

Veuillez donc m'apprendre en quoi cette nouvelle science se trouve en opposition avec Moïse.

HENRI

Cela demanderait de longs développements; mais je vais résumer tout en quelques mots.

L'enveloppe du globe terrestre est composée de plusieurs couches de différente nature : leur nombre varie suivant les lieux; mais voici dans quel ordre elles se sont formées. La plus profonde, qui est comme la base de tout le reste, est cette roche dure qu'on appelle granit. Au-dessus s'étend une couche d'un terrain qu'on nomme terrain de transition. Il y eut un temps où cette couche formait la superficie de la terre : alors aucun être

vivant ne l'habitait, aucune plante n'y croissait encore; jusque-là c'était la nature morte et inerte.

Mais au-dessus du terrain de transition repose le grès, cette pierre solide qui forme le pavé de nos rues. Or dans cette couche de grès on trouve, en plusieurs lieux, d'immenses amas de houille ou de charbon, reste des premiers végétaux qui ont orné la surface du globe. Ce sont d'énormes fougères de cinquante à soixante pieds de haut, des prêles de vingt pieds, des plantes grasses dont les longs rameaux flottaient sur de vastes marais, de grands palmiers avec leurs magnifiques éventails. Une végétation pleine de vigueur couvrait alors la terre de hautes forêts qui ne ressemblent point aux nôtres. On voit les troncs de ces arbres conservés dans les roches, et leurs feuilles, empreintes entre les lamelles de la pierre, y sont admirablement dessinées.

Élevons-nous au-dessus de ces antiques forêts, dont quelques-unes gisent à quinze cents pieds sous terre. Ce sont leurs précieux débris qui alimentent aujourd'hui nos usines, qui emportent les vagons sur les rails de fer et font voler les puissants navires sur l'Océan.

Un lit de pierre calcaire les recouvre : dans les flancs de cette couche épaisse on découvre avec surprise une multitude de lézards monstrueux, tels qu'il n'en existe plus aujourd'hui, animaux pétrifiés, d'une taille gigantesque et d'une forme étrange. On en connaît un (c'est une espèce de

crocodile) qui atteint soixante pieds de long[1]. Un autre lézard, muni de quatre nageoires au lieu de pattes, mesure près de vingt et un pieds[2]. Un lézard marin avait un cou de six pieds très effilé, et terminé par une petite tête, ce qui le faisait ressembler à un serpent[3]. Mais l'animal le plus bizarre de l'ancien monde est un lézard volant, dont les ailes membraneuses rappellent celles des chauves-souris : il avait un long bec armé de dents aiguës, et son corps était couvert d'écailles[4]. A tous ces animaux singuliers joignez d'énormes crocodiles, des tortues, des coquillages sans nombre et de toutes formes, et (chose remarquable) des ossements d'oiseaux et leurs grandes pattes nettement et, pour ainsi dire, fraîchement empreintes sur la pierre. Sortons de ce monde fantastique, chimères réelles que l'imagination des poètes n'avait pas rêvées, et que les heureux travaux des géologues ont découvertes dans ces derniers temps. Tout cela est enfoui sous un lit de sable.

De là, traversant une muraille de craie, on arrive à un calcaire marin grossier, pierre à bâtir si estimée pour sa beauté et sa solidité. Ici d'autres merveilles nous attendent. Au fond des carrières d'où l'on extrait ces blocs, on rencontre avec surprise de grands poissons. Tel est le terrain où Paris élève aujourd'hui ses superbes monuments.

[1] Le mégalosaurus. — [2] L'ichthyosaurus. — [3] Le plésiosaurus. — [4] Le ptérodactyle.

Il y a quelques mille ans, cette plaine était un vaste golfe où la mer et plusieurs rivières venaient mêler leurs eaux. Les dauphins, les lamantins, les baleines se jouaient aux lieux où sont maintenant les tours de Notre-Dame et le dôme des Invalides; tandis que sur les hauteurs voisines paissaient tranquillement des quadrupèdes qui ressemblaient à nos tapirs et à quelques autres pachydermes. La mer s'est retirée, laissant comme preuve de son séjour des bancs de coquillages et des poissons emprisonnés dans les rochers.

Enfin nous perçons une nouvelle couche de plâtre, et nous arrivons au sol foulé par les premiers hommes qui aient paru sur la terre, et au dernier terrain formé par le déluge.

L'ABBÉ

J'ai entendu avec le plus grand intérêt cette histoire de notre globe : elle est écrite dans ses entrailles par l'ouvrier qui l'a faite, et j'applaudis aux savants qui commencent à en déchiffrer les caractères. Mais dans tout ce que vous venez de raconter, monsieur Henri, je vois plusieurs faits qui confirment le récit de Moïse, et je n'aperçois rien qui lui soit contraire.

HENRI

Quoi! est-ce que toutes ces révolutions ne prouvent pas que la terre existait plusieurs milliers d'années avant la création de l'homme? Combien n'a-t-il pas fallu de siècles pour élever les unes

sur les autres toutes ces profondes assises de roches diverses! Creusons le sol qui est sous nos pieds; perçons l'argile et le plâtre, le calcaire et la craie, l'ardoise et le grès : nous trouvons, à divers étages, la surface de la terre peuplée, dépeuplée, repeuplée, bouleversée encore, et nous contemplons toutes ces générations enfouies sous des roches qui les recouvrent comme des dalles tumulaires. Et Moïse prétend que tout cela fut fait dans six jours!

L'ABBÉ

En effet, c'est bien peu, si ces jours sont des jours.

HENRI

Est-ce que les jours de Moïse seraient différents des nôtres?

L'ABBÉ

Quelques-uns l'ont pensé. Longtemps avant qu'il y eût des géologues au monde, de savants docteurs ont prétendu que ces jours étaient des époques[1]; et ils ont appuyé leur opinion sur les divers sens que le mot *jour* (en hébreu IOM) présente dans les livres saints, et dans la page même où la création du monde est racontée.

HENRI

Si chaque jour était une durée de mille ans, je

[1] *Qui dies cujusmodi sunt, aut perdifficile nobis, aut etiam impossibile est cogitare, quanto magis dicere?* (S. August., *de Civ.*, l. XI, c. VI.)

n'aurais rien à dire; car, après tout, Moïse rapporte les faits dans l'ordre où ils se sont accomplis.

L'ABBÉ

C'est un hommage que lui rendent aujourd'hui tous les vrais géologues. La Genèse à la main, ils retrouvent couchées dans le même ordre toutes les créations nommées par Moïse, depuis l'herbe jusqu'à l'homme. Pas une n'y manque, et chacune est à sa place, dans les feuillets de la terre comme dans les versets de la Bible. Toutefois je ne tiens pas à traduire le mot *iom* par époque : j'admets, si vous le voulez, que les six jours de la création mosaïque sont des jours à peu près comme les nôtres.

HENRI

Comment donc alors expliquez-vous les révolutions constatées par les géologues?

L'ABBÉ

Hé! Monsieur, la chose est bien simple : rangez-moi toutes ces révolutions dans l'espace que vous laisse Moïse entre la création primitive et les six jours dont il fait l'histoire. Avant d'accuser Moïse d'erreur, il est bon de commencer par le lire avec attention. Ouvrons donc la Genèse : « Au « commencement Dieu créa le ciel et la terre. Or « la terre était informe et nue; et les ténèbres « étaient sur la face de l'abîme, et l'Esprit de « Dieu était porté sur les eaux. Et Dieu dit :

« Que la lumière soit ; et la lumière fut. Et Dieu « vit que la lumière était bonne, et il sépara la « lumière d'avec les ténèbres. Et il donna à la « lumière le nom de Jour, et aux ténèbres le nom « de Nuit. Et il y eut un soir, et il y eut un ma- « tin ; et cela fit un jour. » Est-ce que Moïse nous dit que Dieu a créé le ciel et la terre au premier des six jours? Non; mais « au commencement; » ce qui n'est pas la même chose. Le premier des six jours commence à l'apparition de la lumière, quand Dieu dit : « Que la lumière soit, » et que la lumière fut. Le premier des six jours commence quand Dieu nomma la lumière Jour et les ténèbres Nuit. Le premier des six jours commence quand il y eut pour la première fois un soir et un matin, qui firent un jour. Cette explication n'est pas nouvelle : Bossuet, après plusieurs saints Pères, dit formellement que « la création du ciel et de la terre et de toute cette masse informe », connue des païens mêmes sous le nom de chaos, « a précédé les six jours, qui ne commencent qu'à la création de la lumière[1]. »

Mais combien d'années ou de siècles, ou de mille ans, se sont écoulés depuis le *commencement* jusqu'au premier des six jours? Moïse n'en parle pas. Liberté entière aux savants de placer dans cet intervalle toutes leurs révolutions et tous leurs systèmes. Ils peuvent à leur aise explorer les diverses couches de ce globe, que la Sagesse

[1] Bossuet, *Élévations*, V.

divine a formées en se jouant, et dont elle a ensuite livré les mystères aux disputes des hommes[1]. Quant à Moïse, il pose d'abord en principe que Dieu a tiré du néant la matière primitive des cieux et de la terre, et que rien n'avait l'être avant qu'il l'eût donné. Puis montrant la terre nue, confuse, inondée par l'abîme et enveloppée de ténèbres, il raconte la dernière création, c'est-à-dire l'ordre qui a succédé au désordre, les mers enfermées dans leurs bassins, les nouveaux êtres dont Dieu a peuplé les eaux, les airs et la terre; enfin il dépeint l'organisation actuelle du monde et les ornements dont Dieu l'a paré pour en faire, en dernier lieu, un palais dont l'homme serait le roi, un temple dont l'homme serait le prêtre.

Pour les géologues, ils ont vu crouler tant de beaux systèmes, qu'ils sont devenus modestes. Aujourd'hui les plus sages constatent et rassemblent des faits. Ils laissent aux savants futurs le soin de débrouiller les éléments qu'ils réunissent et de les ordonner en système. D'autres, ennuyés de cette lenteur, s'empressent de bâtir la science

[1] *Cum eo eram cuncta componens, ludens in orbe terrarum.* (Prov., VIII, 30.) *Mundum tradidit disputationi eorum, ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus ab initio usque ad finem.* « Dieu a livré le monde aux disputes des hommes, sans que les savants puissent comprendre ses œuvres, et deviner comment il les a faites depuis le commencement jusqu'à la fin. » (Eccl., III, 11.) — Tout dernièrement j'interterrogeais un de nos plus habiles géologues, et je lui demandais : « Où en êtes-vous, Messieurs ? — Nous disputons, » me répondit-il. La dispute durera longtemps.

avec des conjectures que le temps renverse l'une après l'autre. En attendant que la Géologie soit faite, la page de Moïse reste.

X. — *Conclusion.*

JULES

Voilà déjà longtemps, Monsieur, que vous nous parlez de Moïse et de ses livres. Vous nous avez parfaitement prouvé que Moïse est un historien exact, fidèle, et que les ouvrages qu'il a écrits sont parvenus jusqu'à nous sans altération. Je comprends que cela puisse beaucoup intéresser des savants comme vous et mon ami le bachelier, vous qui aimez tant les beaux livres; mais je ne vois pas bien comment cela prouve la vérité de la Religion. Que résulte-t-il de là pour un simple chrétien comme moi, qui ne sais ni latin, ni grec, ni hébreu?

L'ABBÉ

Nous n'avons pas perdu notre temps, monsieur Jules. En prouvant que Moïse est un historien fidèle, nous avons établi par là même trois vérités d'une haute importance, qui sont contenues dans ses livres, ou plutôt qui en forment la substance.

La première résout déjà la principale de vos difficultés. Vous m'avez demandé « si Dieu a parlé aux hommes ». Eh bien, je réponds maintenant :

Oui, Dieu a vraiment apparu aux hommes, et il leur a parlé; car il a parlé à Adam; Adam a répété pendant plus de huit siècles à ses fils et à ses petits-fils, ceci : « J'ai vu Dieu, mon créateur; et il m'a parlé dans le jardin délicieux où il m'avait placé. » Dieu a parlé à Noé, à Abraham, à Isaac, à Jacob; il a parlé à Moïse et à tout le peuple des Hébreux assemblé au pied du mont Sinaï, et il leur a dit comment il voulait être honoré. Ainsi donc toute religion n'est pas une institution humaine, comme des ignorants le répètent; mais quelque chose vient certainement du Ciel.

Voici la seconde vérité. Après avoir créé Adam, le premier homme, Dieu lui a donné un commandement qu'Adam a violé. Par sa désobéissance, Adam a mérité la colère de Dieu et entraîné toute sa postérité dans sa disgrâce : l'homme a ainsi perdu l'immortalité et le ciel qui lui étaient destinés.

Enfin voici la troisième vérité : Dieu a promis un Rédempteur au genre humain. Cette promesse a été faite à Adam et renouvelée à Abraham, à Isaac, à Jacob, à Moïse.

D'un côté, ces trois faits (savoir : la manifestation de Dieu à l'homme, la chute de l'homme, et la rédemption de l'homme) sont le fondement de toute la Religion; et d'un autre côté, ces trois faits sont clairement consignés dans les livres de Moïse, dont vous reconnaissez maintenant l'authenticité, l'intégrité et la véracité. La Religion est

donc appuyée sur un fondement solide. Nos incrédules modernes l'ont bien compris. Que d'efforts n'ont-ils pas faits pour ébranler l'autorité de Moïse? Mais leurs patientes recherches, leurs heureuses découvertes, leurs immenses travaux, sont venus tour à tour justifier nos livres sacrés. Tout ce que l'on a entrepris contre Moïse a tourné à sa gloire [1]; et depuis trente siècles on n'a pas trouvé dans ses livres une syllabe qu'il faille en retrancher.

Jules était convaincu. Il voyait avec satisfaction que les belles histoires qui l'avaient charmé dans son enfance étaient incontestables; et il comprenait comme toute la Bible convergeait vers ces trois points : la manifestation de Dieu à l'homme, la chute de l'homme, la rédemption de l'homme.

Henri, de son côté, réfléchissait en silence sur ces trois autres mots : Authenticité, Intégrité, Véracité des livres de Moïse. Il pesait les raisons que l'abbé venait d'exposer, et il ne trouvait rien à répondre. Ces trois faits si importants lui semblaient invinciblement démontrés.

Il se leva, serra la main du prêtre, et lui dit :

[1] Je ne citerai qu'un exemple : « Selon Moïse, Dieu créa la lumière au premier jour, et le soleil seulement au quatrième. » Là-dessus combien de plaisanteries n'ont pas faites les incrédules? Mais voilà qu'au XIXe siècle on reconnaît que la lumière n'émane pas du soleil! C'est un fluide subtil qui remplit l'espace, fluide obscur quand il est en repos, lumineux quand il est mis en vibration. Et plusieurs savants s'immortalisent pour avoir enfin découvert ce que Moïse avait dit trois mille ans avant eux!

« Monsieur l'abbé, je vous remercie. Grâce à vous, je crois à Moïse. Je sais maintenant que nous avons son œuvre authentique; et je vois clairement que tout ce qu'il raconte est vrai. »

L'abbé répondit : « Eh bien, mon ami, si je vous ai ce soir rendu bon israélite, revenez demain, et j'espère que demain, grâce à Dieu, vous serez à peu près chrétien. »

Jules et Henri promirent de revenir le lendemain soir à la même heure.

Le soleil disparaissait à l'horizon. Les oiseaux se taisaient, cachés sous la feuillée; le grillon seul faisait entendre son chant monotone. Les deux amis s'en allaient repassant dans leur esprit ce qu'ils avaient entendu, et regagnaient lentement l'un son hameau, et l'autre la bourgade voisine.

Pour le prêtre, il entra dans l'église, adora le saint Sacrement, remercia Dieu de ce qu'il avait daigné se servir de sa parole pour éclairer ces deux honnêtes jeunes hommes, et il pria Notre-Seigneur Jésus-Christ d'achever l'œuvre qu'il avait si heureusement commencée.

LUNDI

Les Prophéties.

I. Authenticité des prophéties. — II. Elles sont une marque certaine de l'inspiration divine. — III. On montre, en passant, que la religion naturelle est insuffisante. — IV. Les prophéties prouvent que le Messie est venu.

Les deux amis furent fidèles à leur promesse. Six heures sonnaient à ma pendule quand j'entendis rouler un tilbury qui s'arrêta devant la barrière du presbytère. Jules et Henri en descendirent. Invités à un festin de famille, ils s'étaient empressés de quitter la table, pour ne pas manquer notre conférence. Quand ils eurent dételé leur cheval, qui s'en alla brouter en liberté le gazon de la cour, je les conduisis au fond du jardin, sous un vaste coignassier dont les branches recourbées et chargées de fruits tombaient presque à terre. Des siéges nous y attendaient, et sur une petite table était posée la sainte Bible.

I. — *Authenticité des prophéties.*

Mes amis, leur dis-je, il s'en faut bien que la première de nos trois grandes questions soit épui-

sée; car, vous vous le rappelez, nous devons d'abord établir que *les faits contenus dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament sont certains*. C'est là notre première proposition. Or nous n'avons parlé hier que des livres de Moïse. Aujourd'hui nous allons examiner les prophéties contenues dans les autres livres de l'Ancien Testament, comme les Psaumes de David, les écrits d'Isaïe et de Jérémie, de Daniel et de Joël [1].

HENRI

J'ai entendu dire, et même j'ai lu quelque part, que ces prophéties avaient été sans doute composées, après la venue de Jésus-Christ, par des chrétiens.

L'ABBÉ

Comment les chétiens auraient-ils fabriqué ces prophéties? Ce sont les Juifs, nos ennemis, qui les gardent et qui nous les donnent. Elles condamnent les Juifs, et c'est des Juifs que nous les recevons. Écoutez une supposition, monsieur Henri. Je prends dans ma cassette un testament que j'y gardais sous clef. Je vous l'apporte moi-même, et je vous dis : « Voici le testament de mon oncle; il

[1] Tout l'Ancien Testament est plein de prophéties. Néanmoins on ne compte que seize prophètes proprement dits : quatre grands (c'est-à-dire, dont les ouvrages sont considérables); ce sont : Isaïe, Jérémie avec Baruch son secrétaire, Ezéchiel et Daniel. Il y a douze petits prophètes (dont les ouvrages sont peu étendus), savoir : Osée et Joël, Amos et Abdias, Jonas et Michée, Nahum et Habacuc, Sophonias et Aggée, Zacharie et Malachie.

l'a écrit de sa main; il l'a signé et cacheté sous mes yeux. » Vous l'acceptez, et vous l'ouvrez devant témoins. Or il se trouve que ce testament me déshérite et vous lègue tous les biens de mon oncle. Y a-t-il sur la terre un homme de bon sens qui puisse vous accuser, monsieur Henri, d'avoir fabriqué ou falsifié ce testament, quand c'est moi qui vous l'apporte, quand je vous le mets entre les mains, quand je soutiens moi-même qu'il est authentique?

JULES

Ce serait absurde.

HENRI

Il faudrait avoir perdu la raison pour émettre une pareille idée.

L'ABBÉ

Jugez donc, Messieurs, si les incrédules ont le sens commun, quand ils nous accusent, nous chrétiens, d'avoir fabriqué les prophéties que nous tenons des Juifs. Car les Juifs les vénèrent comme des livres sacrés, composés par des hommes de leur nation, qui étaient inspirés de Dieu, et qui tous ont vécu plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Sont-ce, par hasard, des chrétiens qui ont fait les Psaumes? Tous les Juifs, qui les répètent encore aujourd'hui dans leurs synagogues, vous répondront que les Psaumes de David étaient chantés depuis mille ans dans le temple de Jérusalem et sur tous les sommets de la Judée, quand Jésus vint au monde.

HENRI

Je ne conteste pas l'antiquité des Psaumes. Mais les autres prophéties, qui nous assure de leur date? Les Juifs mêmes connaissent-ils aujourd'hui d'une manière bien certaine l'époque où elles ont été composées?

L'ABBÉ

Les seize prophètes dont nous avons les ouvrages ont fleuri durant une période de plus de quatre cents ans. Jonas, qui paraît le plus ancien, prophétisait à Ninive et dans Israël plus de huit cents ans avant Notre-Seigneur[1]; et le dernier de tous, Malachie, est mort quatre cents ans avant Jésus-Christ. Voilà, je le répète, ce qu'affirment tous les Juifs, non seulement les modernes, mais les plus anciens.

Écoutez comment s'exprime l'historien juif Flavius Josèphe, qui naquit peu de temps après Jésus-Christ[2] : « Un fait prouve, dit-il, combien « nous sommes attachés à nos livres » (et parmi ces livres il comprend nommément ceux des pro-

[1] Voyez IV Reg., XIV, 25. Jonas prophétisait sous Jéroboam II, qui fut associé au trône d'Israël par son père Joas, l'an 836 avant Jésus-Christ.

[2] Flavius Josèphe, né à Jérusalem d'une famille illustre, l'an 37 de Jésus-Christ, s'attacha à la secte des pharisiens. Après la prise de Jérusalem, il emporta des ruines de sa patrie les livres sacrés des Juifs, qu'il obtint de Titus. C'est un homme d'un grand savoir et un excellent historien. Ses principaux ouvrages sont : *La Guerre des Juifs*, *les Antiquités judaïques* et deux livres contre Appion. Il mourut l'an 93 de Jésus-Christ.

phètes), « c'est que pendant tant de siècles qui « se sont écoulés depuis que nous les avons, per- « sonne n'a osé y rien retrancher, y rien ajouter, « y rien changer. Car tout Juif apporte en nais- « sant la persuasion que ces livres sont divins; il « naît avec la résolution de les garder fidèlement, « et, s'il le faut, de mourir pour les défendre [1]. »

Le même auteur raconte, dans ses *Antiquités judaïques,* l'histoire de Jérémie et celle de Daniel, et il rapporte en détail plusieurs de leurs prophéties [2].

Ainsi à l'époque de Josèphe, où la plupart des contemporains de Jésus vivaient encore, où la Synagogue était pleine des prêtres et des docteurs qui l'avaient condamné, la nation juive, répandue dans toutes les provinces de l'univers, lisait avec religion les mêmes prophéties que nous avons; elle en montrait les anciens exemplaires conservés pendant plusieurs siècles; elle affirmait qu'elle les tenait de ses pères comme un précieux héritage, et elle soutenait que Dieu avait jadis inspiré ces prophéties aux hommes saints dont elles portent les noms.

Voulez-vous un témoignage antérieur à Josèphe et plus précis encore? Le docte Philon [3], d'une famille riche et illustre, né trente ans avant Jé-

[1] Josèphe, *Contre Appion*, l. I, c. VIII.
[2] *Antiq. jud.*, l. X, c. V, VI, VII, XI.
[3] Philon fut le chef de l'ambassade que les Juifs d'Alexandrie envoyèrent à l'empereur Caïus Caligula, vers l'an 40 de l'ère chrétienne, six ans après la mort de Notre-Seigneur.

sus, et qui écrivait dans Alexandrie au temps même où Jésus prêchait en Palestine, cet homme si versé dans les lettres sacrées et profanes, cite en ses beaux ouvrages (qui lui ont mérité le titre de Platon juif) les textes mêmes d'Isaïe, de Jérémie, d'Osée, de Jonas et de Zacharie.

JULES

L'autorité de Philon et de Josèphe me paraît ici d'une grande force. Ces prophéties devaient exister de leur temps, puisqu'ils les citaient.

L'ABBÉ

Mais il est inutile de compulser les gros volumes de Philon et de Josèphe, tandis que nous avons une preuve aussi simple qu'elle est invincible. C'est un fait notoire et avoué de tout le monde, que les livres des prophètes, aussi bien que ceux de Moïse, ont été traduits en grec au IIIe siècle avant Jésus-Christ, et déposés dans la fameuse bibliothèque d'Alexandrie [1]. Cette traduction, qu'on appelle la *Version des Septante*, se répandit bientôt dans toute l'Égypte, et de là en Europe et en Asie, parce que les Juifs qui habitaient parmi les nations étrangères s'en servaient au lieu de l'original hébreu, qu'ils n'entendaient plus. Aussi les apôtres, les évangélistes et les

[1] L'auteur du livre de l'Ecclésiastique, qui vivait sous Ptolémée Évergète (au IIIe siècle avant Jésus-Christ), suppose comme une chose connue du vulgaire que la Loi, les prophètes et les autres livres sacrés des Juifs, étaient de son temps traduits en grec. (Eccli. Prol.)

saints Pères des premiers siècles citaient aux Juifs ces prophéties, soit en hébreu, soit en grec, pour leur prouver que Jésus était le Messie. Pressés par ces textes qui les accablent, les Juifs ne les ont jamais niés. Aujourd'hui encore ils ne contestent aucun des passages qu'on leur oppose.

Il est donc absurde de dire que ces prophéties ont été composées ou altérées par les chrétiens, puisqu'elles étaient lues dans tout l'univers plusieurs siècles avant qu'il y eût des chrétiens au monde.

HENRI

Je n'en disconviens pas; seulement il est fâcheux qu'en ce qui concerne les prophètes, nous soyons réduits au témoignage des Juifs, peuple si crédule.

L'ABBÉ

Peuple crédule! et pourquoi, je vous prie? Sans doute parce que deux millions d'hommes racontent qu'ils ont passé la mer Rouge à pied sec, en voyant de leurs yeux à droite et à gauche les flots suspendus comme des murailles! Peuple crédule! parce qu'il raconte sincèrement ce qu'il croit, et qu'il croit simplement ce qu'il a vu!

Et comment les Juifs n'auraient-ils pas cru les prophètes, lorsqu'ils voyaient tous les jours s'accomplir sous leurs yeux les choses que ces hommes divins leur prédisaient? Si on ne leur avait jamais fait que des prédictions éloignées, ils auraient pu les révoquer en doute. Mais ils voyaient chaque

année les événements confirmer ce qui avait été prédit ou par des prophètes de leur temps ou par ceux qui les avaient précédés. L'accomplissement de ces premières prophéties leur faisait légitimement espérer celui des suivantes. Comment, par exemple, ne pas croire aux prophéties lointaines de Daniel, quand les choses étranges qu'il avait prédites à Nabuchodonosor étaient toutes arrivées? Comment ne pas croire Élisée à la vue des lépreux qu'il guérissait et des morts qu'il ressuscitait ?

Reportons-nous au temps où Joram régnait en Israël.

Une famine horrible dépeuplait Samarie, assiégée par le roi de Syrie. Élisée était là dans sa maison environné de vieillards et de fidèles Israélites. Le roi lui-même, suivi de ses officiers, vient le trouver. Le saint vieillard prend la parole, et dit en présence de ceux qui l'entourent : « Écoutez la voix du Seigneur. Demain le boisseau de pure farine se vendra un statère à la porte de Samarie[1]. » Un capitaine de l'armée, un esprit fort d'Israël, un courtisan sur le bras duquel le prince se tenait appuyé, répond en plaisantant : « Quand Dieu ferait pleuvoir le froment des greniers célestes, ce que tu nous annonces serait-il possible? » Élisée dit au courtisan : « Tu le verras de tes yeux, et tu n'en mangeras pas. » La nuit suivante, les Syriens, épouvantés d'un bruit formidable qu'ils

[1] Le statère valait 2 francs.

croient entendre, s'enfuient, laissant leur camp plein de richesses et de vivres. Au lever de l'aurore, on apprend cette heureuse nouvelle. Le peuple délivré court piller le camp des ennemis. L'officier railleur est préposé à la porte pour y maintenir l'ordre. Le boisseau de pure farine se vend un statère en sa présence. Il le voit de ses yeux, mais il n'en mange pas; car il est écrasé par la foule et meurt. Ainsi la parole de l'homme de Dieu se vérifie à la lettre. Dites-moi, Messieurs, après une telle prophétie et son accomplissement, quel esprit sage n'eût pas ajouté foi aux prédic-dictions d'Élisée[1]? Laissons donc ce reproche de crédulité. Les Juifs croyaient l'avenir, parce qu'ils voyaient le présent.

Après tout, que nous importe que les Juifs croient ou ne croient pas à leurs prophètes? Ce n'est pas leur croyance qui fait la nôtre. Une seule chose nous intéresse; nous faisons aux Juifs contemporains de Jésus une question unique : Ces livres de Jérémie, d'Isaïe, de Zacharie, de Michée, d'Osée, que je vois entre vos mains, de qui les tenez-vous? Sont-ce des Écritures récentes ou anciennes? Les Juifs contemporains de Jésus nous répondent : Ces parchemins sont vieux de plusieurs siècles; nous les tenons de nos aïeux. Voilà tout ce que nous demandons aux Juifs; il nous suffit de savoir que ces exemplaires étaient lus en Palestine et dans toutes les synagogues

[1] IV Reg., VII.

du monde longtemps avant la naissance de Jésus.

Or ces livres antiques ont annoncé d'avance tous les grands événements qui se sont accomplis en Jésus de Nazareth. Donc ils sont divins.

HENRI

Tout cela me paraît fort raisonnable. Cependant il me reste une objection sérieuse qui remet tout en question.

L'ABBÉ

Veuillez la proposer : nous tâcherons de la résoudre.

HENRI

C'est que la prophétie est impossible.

JULES

La prophétie est impossible!

L'ABBÉ

Et pourquoi, s'il vous plaît?

HENRI

Un jeune homme de mes amis, qui a fait de brillantes études, prétendait l'autre jour que toute prophétie est certainement fausse; et il en donnait cette raison : « Il est évident, disait-il, qu'on ne peut prévoir l'avenir; car on ne peut savoir ce qui n'est pas. »

L'ABBÉ

Et cette difficulté vous paraît sérieuse?

HENRI

Je ne vois pas comment on la peut réfuter.

L'ABBÉ

L'objection est connue depuis longtemps : c'est Voltaire qui l'a inventée[1], et il n'a pas eu lieu de s'en glorifier. Voyez avec quelle facilité on lui renvoie son fameux argument. Vous dites, ô grand philosophe, vous qui êtes la lumière du siècle des lumières et l'oracle de la raison, vous dites : « Il « est évident qu'on ne peut prévoir l'avenir, car « on ne peut savoir ce qui n'est pas. » C'est évident, puisque vous l'avez prononcé. Eh bien, j'admets pour un instant votre principe, et je dis à mon tour : « Il est évident qu'on ne peut se souvenir du passé; car on ne peut savoir ce qui n'est pas, et le passé n'est pas. » En raisonnant comme Voltaire, j'arrive à l'absurde.

HENRI

Mais vous avancez que le passé n'est pas?

L'ABBÉ

Sans doute. Est-ce que vous croyez que le passé est? L'avenir n'est pas, et le passé n'est pas; ou, si vous l'aimez mieux, l'avenir n'est pas encore, et le passé n'est plus. Allez-vous, par hasard, prétendre que ce qui n'est plus est encore?

[1] Voltaire, *Philosophie de l'hist.*, c. III.

JULES

Ce qui est ici très évident, c'est que Voltaire a dit une sottise. En vérité, quand je vois des faiseurs de livres écrire de pareilles balivernes, je me console de n'être qu'un paysan, un simple éleveur de poulains.

L'ABBÉ

Vous avez raison, monsieur Jules. Le bon sens vaut mille fois mieux que tout l'esprit de ces faux savants. Ils s'évertuent pour paraître sages, et ils deviennent insensés. Ah! si Voltaire me disait ceci: « Lorsqu'un taureau couché dans un pré rumine, il ne prévoit point l'avenir; il ne voit que les objets qui viennent se peindre dans ses deux grands yeux ouverts; » je ne disputerais pas avec Voltaire sur la science du taureau. Mais l'homme, doué de la raison, voit plus loin que l'animal qui rumine, et Dieu en sait plus que l'homme.

HENRI

Monsieur l'abbé, laissons là Voltaire, et n'en parlons plus.

L'ABBÉ

Je reviens donc à nos prophéties, et je continue mon raisonnement.

JULES

Il est inutile de le pousser plus loin; n'insistez pas davantage. Il est impossible de ne pas avouer qu'il a existé de vrais prophètes avant Jésus-Christ;

et vous avez fort bien prouvé, Monsieur, que les Juifs nous ont fidèlement conservé leurs ouvrages. Ainsi les Psaumes de David, ainsi les prophéties d'Isaïe et de Jérémie, celles de Daniel, de Joël et autres, sont authentiques. Vous dites qu'il y a seize prophètes : n'en retranchons pas un seul.. Vous avez même multiplié les preuves sans nécessité : car, à mes yeux, une bonne en vaut mille. Mais dites-moi, je vous prie : où nous menez-vous donc? A quoi servent les prophéties des Juifs pour nous prouver que la religion chrétienne est vraie? C'est là ce que j'attends, et nous n'y arrivons pas. Mon Dieu! que vous nous laissez juifs longtemps!

II. — *Inspiration divine des prophéties.*

L'ABBÉ

Nous marchons lentement, il est vrai, mais nous avançons plus que vous ne pensez, monsieur Jules. Tout à l'heure vous allez voir les conséquences des principes que nous venons de poser. N'est-il pas vrai que Dieu seul peut être l'auteur d'une prophétie?

JULES

Cela dépend de la manière dont on l'entend; car il y a (n'en déplaise à Voltaire) bien des choses futures que l'on peut connaître d'avance. Pour moi, par exemple, je sais bien que si je sème de l'avoine, je ne récolterai pas du froment. Et si un père élève mal son fils, je lui prophétiserai qu'il en fera un vaurien.

L'ABBÉ

Vous avez raison. Depuis le commencement de cet entretien, nous parlons de prophéties, sans avoir défini ce que c'est. Or il importe d'en avoir une idée précise : il faut toujours bien savoir de quoi l'on parle. Une prophétie n'est pas une simple conjecture; ce n'est pas non plus la prévision d'un effet naturel sortant d'une cause connue. Un astronome prédit les éclipses, un pilote prévoit une tempête prochaine, un médecin annonce les crises d'une maladie, Matthieu (de la Drôme) prédit la pluie ou le beau temps, sans être prophète. Mais « une vraie prophétie est la prédiction certaine d'une chose future, qui ne peut pas être aperçue ni devinée dans ses causes naturelles », parce que ces causes ne sont pas connues des hommes.

Par exemple, cinq cents ans avant la naissance du Messie, personne ne pouvait prévoir que le Messie serait vendu trente pièces d'argent, ni plus ni moins, et que ces trente pièces d'argent serviraient à acheter le champ d'un potier [1].

Maintenant, monsieur Jules, je reprends la question que je vous adressais. N'est-il pas vrai que Dieu seul connaît l'avenir ainsi entendu?

[1] *Et appenderunt mercedem meam triginta argenteos; et dixit Dominus* (Jehova) *ad me : Projice illud ad statuarium, decorum pretium quo appretiatus sum ab eis. Et tuli triginta argenteos et projeci illos in domum Domini ad statuarium.* (Zachar., XI, 12.)

JULES

Sans doute.

L'ABBÉ

Si donc un homme prédit une chose future qui ne puisse être prévue par l'intelligence humaine, et si l'événement justifie cette prédiction, ne faut-il pas nécessairement que Dieu ait inspiré cet homme? N'est-il pas certain que Dieu lui a parlé, et qu'il lui a révélé les secrets qu'il annonce?

JULES

J'en conviens.

L'ABBÉ

Ainsi la vraie prophétie est une marque infaillible de l'inspiration divine?

HENRI

Qui pourrait le nier?

L'ABBÉ

Eh bien, Messieurs, voici la conclusion que j'en tire. Les prophètes de l'ancienne loi étaient inspirés de Dieu; car ils ont prédit des événements que nul homme ne pouvait prévoir. Ainsi, au temps où Ninive était au faîte de sa puissance et de sa gloire, quand ses rois conquérants transportaient des peuples entiers en captivité, Nahum chante sa ruine. « Ville de sang, s'écrie-t-il, qui te repais « de rapines et de brigandages, celui qui doit « renverser tes murailles approche. Le Seigneur « va venger l'injure faite à Israël. J'entends déjà

« les fouets qui retentissent au loin, le bruit des « roues qui se précipitent, les chevaux qui hen« nissent, et les chariots qui courent comme la « tempête. Je vois les épées qui brillent et les « lances qui étincellent. Je viens à toi, dit le Sei« gneur des armées : je te dépouillerai de tous tes « ornements. Pillez l'argent, pillez l'or. Ses ri« chesses sont infinies, ses vases et ses meubles « précieux sont inépuisables. C'en est fait : Ninive « est détruite ; elle est renversée, déchirée, dis« sipée. Tous ses gens de guerre sont pris ; ses « femmes, emmenées captives, gémissent comme « des colombes. Je vois une multitude d'hommes « percés de coups, un carnage qui n'a point de « fin, et partout des monceaux de cadavres. Où « est maintenant cette caverne de lions, ce re« paire où le lion se retirait avec ses petits, sans « que personne les y vînt troubler ? Qu'est devenu « cet antre où le lion apportait les bêtes toutes « sanglantes, qu'il avait égorgées pour en nourrir « ses lionnes et ses lionceaux ? »

HENRI

Quelle magnificence de style et d'idées ! Les poètes profanes ont-ils rien de plus sublime ? Il faut avouer que parmi ces Juifs il y avait de brillants génies.

L'ABBÉ

Ainsi prophétisait Nahum pendant que Salmanasar emmenait les dix tribus d'Israël captives sur les bords du Tigre, dans Ninive triomphante.

Cent ans après (l'an 626 avant J.-C.), Nabopolassar et Cyaxare assiégeaient Ninive et la ruinaient de fond en comble, pour accomplir la prophétie de Nahum.

Le prophète Sophonias déclare qu'elle ne sera pas seulement ruinée, mais effacée. « Dieu perdra « Assur. Il fera de cette ville si belle une soli« tude; il la changera en une terre où personne « ne passe et en un désert[1]. » Voyez comme la prédiction s'est accomplie. La place de cette ville autrefois si puissante était depuis longtemps ignorée, lorsqu'en 1843 un consul de France, faisant fouiller un monticule dans les environs de Mossoul, découvrit des débris de monuments antiques. C'étaient les restes de la superbe Ninive!

Et Babylone! Isaïe prédit de même sa chute. « Babylone si magnifique et si glorieuse, cette « reine fameuse entre les royaumes du monde, « qui avait porté dans un si haut éclat l'orgueil « des Chaldéens, sera détruite, comme le Sei« gneur renversa jadis Sodome et Gomorrhe. Elle « ne sera plus habitée; on ne la rebâtira jamais. « Les Arabes n'y dresseront pas même leurs « tentes, et les pasteurs n'y feront point reposer « leurs troupeaux; mais les bêtes sauvages s'y « retireront, et les animaux velus danseront sur « ses ruines. Les hiboux se répondront dans ses « maisons fastueuses, et les lézards siffleront dans « ses palais de délices[2]. »

[1] Sophon., II, 13. — [2] Isaïe, XIII, 19-21.

Puis il marque l'époque du châtiment, et il nomme les peuples qui prendront la ville coupable : « Une épouvantable prophétie m'a été ré-« vélée. L'impie se livre à l'impiété, et le rava-« geur ravage. Prince d'Élam, marche ! Et toi, « prince des Mèdes, assiége Babylone. Je vais faire « cesser tous les gémissements dont elle était la « cause[1]. »

Un peu plus loin, il ajoute : « Je perdrai le « nom de Babylone. Je couvrirai d'un marais le « lieu qu'elle occupe, et je balayerai avec soin la « place où elle est[2]. »

Vous savez que Cyrus, roi de Perse ou d'Élam, et Darius, roi des Mèdes, pénétrèrent dans Babylone au moment où Balthasar profanait les vases sacrés du temple de Jérusalem, « pendant que l'impie se livrait à l'impiété. »

Le reste de la prophétie s'est vérifié d'âge en âge. Au second siècle, Pausanias écrivait : « Cette « fameuse Babylone, la plus grande ville que le « soleil ait vue, il n'en reste plus aujourd'hui « que les murailles. » Deux cents ans plus tard, saint Jérôme nous apprend que les rois de Perse avaient fait de Babylone un parc où ils avaient rassemblé des bêtes fauves de toute espèce pour les plaisirs de la chasse[3]. Plus tard les murs tombè-

[1] *Ascende, Ælam; obside, Mede. Omnem gemitum ejus cessare feci.* (Is., xxi.)

[2] Is., xiv, 22.

[3] *Venationes regias esse in Babylone, et omnis generis bestias murorum ejus ambitu tantum contineri.* (S. Hier. in Isaiam, xiii.)

rent, les bêtes sauvages sortirent; les serpents et les scorpions restèrent. Enfin l'Euphrate, qui la traversait, se trouvant embarrassé dans son cours par les décombres, y forma un marais, et les vestiges de la grande Babylone ont été si bien balayés, que les géographes ont aujourd'hui de la peine à en déterminer la place.

Dieu prend son temps, Messieurs; mais il accomplit à la lettre tout ce que ses prophètes ont une fois annoncé.

Croyez-vous, Messieurs, que des prédictions si détaillées et si précises aient été faites par caprice et accomplies par hasard?

JULES

Il faudrait être insensé pour le prétendre.

L'ABBÉ

Jean-Jacques Rousseau l'a cependant prétendu: admirez son génie.

Mais voici des prophéties à plus courte échéance, et qui n'en sont pas moins frappantes. Isaïe prédit que les Juifs seraient emmenés captifs à Babylone[1]: et ils furent emmenés captifs soixante-deux ans après sa mort[2]. Isaïe prédit que les Juifs seraient délivrés de cette captivité par un prince qui

[1] Is., v et xxxix.

[2] Isaïe commença à prophétiser sous le roi Ozias, l'an 785 avant Jésus-Christ. Il continua de prophétiser pendant un siècle sous les rois Joathan, Achaz et Ezéchias. (Is., i.) Ce saint vieillard, qui était du sang royal, fut scié par l'impie Manassès, vers l'an 668 avant Jésus-Christ.

s'appellerait Cyrus (car il le nomme par son nom) : et cent trente-deux ans après la mort d'Isaïe, Cyrus, ayant pris Babylone, rendit la liberté aux Juifs [1].

Vous parlerai-je de Daniel ? Il fait passer devant nos yeux les quatre grandes monarchies qui doivent régner sur le monde avant l'établissement de l'Église : les Assyriens, les Mèdes, les Grecs et les Romains; et il les désigne par leurs caractères. En outre, il prédit que le roi des Mèdes et des Perses sera vaincu et foulé aux pieds par le roi des Grecs [2]. Il montre ensuite l'empire du roi des Grecs divisé en quatre royaumes, et il annonce qu'après eux s'élèvera un roi impudent qui égorgera le peuple des saints. Vous, Messieurs, qui avez étudié l'histoire ancienne, ne reconnaissez-vous pas ici manifestement Alexandre, vainqueur de Darius ? le partage de son vaste empire en quatre royaumes, qui furent la Macédoine, la Thrace, la Syrie et l'Égypte ? enfin la persécution d'Antiochus Épiphane ? Cette prophétie est si claire, que, si l'on n'était pas sûr de son ancienneté, on croirait qu'elle a été faite après coup. Or Daniel eut cette révélation la troisième année de Baltha-

[1] Voici ce que dit le Seigneur à CYRUS mon christ (il l'appelle son christ, parce qu'il l'a choisi pour délivrer son peuple): « Je t'ai pris par la main ; j'assujettirai les nations devant ta « face. Je marcherai devant toi dans les combats ; à ton appro- « che, je mettrai les rois en fuite ; je briserai les portes d'ai- « rain et je romprai les barres de fer, afin que tu saches que « c'est moi le Seigneur qui t'appelle par ton nom. » (Is., XLV, 1.)

[2] Daniel, VIII.

sar, quatorze ans avant la prise de Babylone par Cyrus, deux cents ans avant la naissance d'Alexandre, et cinq cent cinquante-deux avant Jésus-Christ. Quel homme pouvait alors prévoir de si étranges événements ?

HENRI

Il faut bien reconnaître en ces prédictions une véritable inspiration divine.

L'ABBÉ

Eh bien, Messieurs, ces mêmes prophètes ont annoncé le Messie; ils ont prédit que Dieu enverrait au monde un Sauveur; et ils ont marqué les signes auxquels on le reconnaîtrait. Tous parlent du Messie, tous le prophétisent : ils en sont tous les hérauts et les précurseurs. C'est lui qui est le principal objet de leurs prédictions : on dirait même qu'ils ne prédisent les autres événements que pour garantir ce qu'ils annoncent du Messie. Lors donc qu'ils parlent du Messie, n'est-ce pas Dieu qui les inspire ? N'est-ce pas Dieu qui le promet et qui le dépeint par leur bouche ?

JULES

Évidemment.

L'ABBÉ

Celui donc qui réunira dans sa personne les signes et les caractères marqués par les prophètes sera certainement le Messie; il sera l'envoyé de Dieu; il sera le Rédempteur des hommes; il sera

le fondateur de la vraie religion; il faudra l'écouter pour être sauvé.

HENRI

On ne peut pas raisonner plus juste.

L'ABBÉ

Vous voyez, Messieurs, où déjà nous sommes arrivés. Nous touchons presque au but. En effet, nous possédons Moïse et les prophètes, qui sont tout pleins du Messie. Qu'avons-nous à faire, sinon de les écouter, sinon de recueillir dans leurs ouvrages les principaux traits qui désignent le Messie, et d'examiner s'ils se trouvent réunis dans Jésus de Nazareth? Mais auparavant il faut nous assurer que l'histoire de Jésus et les choses qu'on raconte de lui sont certaines; c'est-à-dire, je dois vous prouver que les Évangiles et le Nouveau Testament, où se trouve rapportée l'histoire de Jésus, sont vrais et authentiques. Je réserve cette grande question pour demain soir.

Mais dès aujourd'hui, Messieurs, en nous appuyant sur les principes que nous venons d'établir, nous pouvons encore avancer d'un pas. Moïse et le prophète Daniel vont tout à l'heure nous apprendre si le Messie est venu, comme le croient les chrétiens, ou si nous devons encore l'attendre, comme pensent les Juifs.

HENRI

Je comprends l'importance de cette question. Car enfin s'il y a une religion véritable, qui émane

du Ciel et que Dieu ait enseignée aux hommes, il faut, je pense, la chercher dans le christianisme ou dans le judaïsme.

L'ABBÉ

Vous avez raison de penser ainsi. Les autres religions ne soutiennent pas l'examen. Irai-je adorer une idole de pierre ou de bois, comme faisaient les païens? Me prosternerai-je devant un crocodile ou un bœuf? Appellerai-je le soleil mon Dieu, parce qu'il échauffe et qu'il éclaire? ou bien croirai-je, avec les Bédouins, que la lune est tombée dans la poche de Mahomet, et qu'il l'a renvoyée au ciel d'un coup de poing, pour ne pas priver le monde de sa lumière[1]? Non, toutes les religions sont absurdes, hormis celle des chrétiens et celle des Juifs. Si donc le Messie n'est pas venu, il faut être juif, pour être raisonnable; mais, s'il est venu, soyons chrétiens.

III. — *La religion naturelle.*

JULES

Pour moi, j'en suis d'avis. Cependant j'ai vu

[1] Koran, LIV. — L'Alcoran (ou le Koran) est un composé bizarre de judaïsme et de christianisme, mêlé de fables ridicules, de légendes arabes et de bévues historiques, qui prouvent la profonde ignorance de l'auteur. Il confond Marie, sœur de Moïse, avec Marie, mère de Jésus! (Koran, LXVI, 12.) Un seul mot d'ailleurs réfute Mahomet : il enseigne que Moïse et Jésus étaient de vrais prophètes envoyés de Dieu; il est donc lui-même un imposteur. (Voyez le Koran, II, 81; IV, 153 et 156, et *passim*.)

quelquefois Henri pencher vers une certaine religion que son maître de philosophie lui avait apprise.

HENRI

C'est la religion naturelle, qui consiste à adorer dans son esprit l'Être suprême, à le remercier de ses bienfaits, à aimer ceux qui nous aiment, et à pratiquer la justice et la probité envers tout le monde. N'est-ce pas là une bonne religion?

L'ABBÉ

Je la connais cette religion. Elle est, en effet, très simple : c'est la religion du déiste, c'est la religion de l'honnête homme et celle du philanthrope : religion très commode, chacun l'entend et la pratique comme il veut; religion très prudente, qui conseille de se mettre en règle avec la police et les gendarmes; religion de ceux qui n'en ont point; religion de Maximilien Robespierre.

HENRI

Quoi! c'est la religion de ce monstre!

L'ABBÉ

Oui, Monsieur; et même il était un peu plus religieux que votre maître de philosophie; Robespierre avait décrété non seulement l'existence de l'Être suprême, mais encore l'immortalité de l'âme.

Gardons-nous toutefois de blâmer cette religion. Elle est vraie, elle est bonne; mais elle ne suffit

pas; c'est une faible lueur qui peut conduire à la pleine lumière. Dieu a gravé dans l'âme de tout homme ces premières notions du bien et du mal, qui se sont conservées jusque chez les peuples infidèles, sans les sauver de la dégradation et du vice. Ces notions forment le fond même de la raison humaine. C'est une loi que notre Créateur nous a imposée en nous donnant l'être; c'est un flambeau qui luit dans les ténèbres, non pas afin que nous demeurions dans la nuit, mais afin de guider nos pas pour en sortir. Sans doute il faudrait bien s'en contenter, si Dieu n'avait pas révélé aux hommes quelque chose de meilleur que ces infirmes éléments. Mais nous avons montré hier que Dieu a parlé, non pour abolir cette loi de la raison et cette religion de la conscience, mais pour la compléter et pour lui donner une sanction qui la rende efficace.

IV. — *Les prophéties prouvent que le Messie est venu.*

HENRI

Puisqu'il en est ainsi, revenons donc à la grande question du Messie. Monsieur l'abbé, que rencontrez-vous dans Moïse qui nous aide à reconnaître s'il est venu ou si nous devons l'attendre encore?

L'ABBÉ

Nous trouvons dans la Genèse la célèbre pro-

phétie de Jacob. Le saint patriarche, étant près de mourir, donna sa bénédiction à tous ses enfants, et leur prédit ce qui devait arriver à chacun. Quand il vint à Juda, il l'éleva, par ses magnifiques promesses, au-dessus de ses frères, et il lui fit entendre que le Sauveur du monde sortirait de sa race. Voici en quels termes il l'annonce :

« Le sceptre ne sera point ôté de Juda, et le prince ne sortira point de sa postérité, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé; c'est lui qui sera l'attente des nations[1]. »

HENRI

Comment cette prophétie prouve-t-elle que le Messie est venu?

L'ABBÉ

Depuis longtemps, vous le savez, il n'y a plus ni prince ni sceptre en Juda. Le dernier prince de Juda, c'est Hyrcan II, qu'Hérode le Grand, Iduméen de nation, fit mourir l'an 30 avant Jésus-Christ[2].

Quant au *sceptre*, les Juifs le perdirent à la même époque. Ils en firent l'aveu public au temps

[1] *Non auferetur sceptrum de Juda et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est, et ipse erit exspectatio gentium.* (Gen. XLIX, 10.)

[2] Les princes Asmonéens étaient issus de Lévi. Néanmoins ils sont censés appartenir à Juda, parce que la tribu de Juda revint seule de Babylone, avec quelques familles des autres tribus qui lui furent incorporées, et dès lors tous s'appelèrent *Judæi,* Juifs, comme le pays qu'ils habitèrent fut appelé *Judæa,* Judée. (Voyez Corn. Lapid. in Gen. XLIX.)

de la Passion de Jésus-Christ, lorsqu'ils répondirent à Pilate : *Nous n'avons pas d'autre roi que César*[1]. *Nous n'avons pas le pouvoir de faire mourir personne*[2]*;* pouvoir qu'ils avaient conservé jusque-là, même en la terre étrangère et pendant la captivité de Babylone. Ainsi, d'après la prophétie de Jacob, le Messie a dû venir quand Hérode, Iduméen de nation, est monté sur le trône de Juda; le Messie a dû paraître quand les Romains ont brisé le sceptre de David; au moins était-il venu quand Jérusalem a été ruinée et la nation juive dispersée dans tout l'univers.

JULES

Une prophétie de Daniel, dites-vous, prouve aussi la même chose?

L'ABBÉ

Daniel est plus précis encore : il détermine jusqu'à l'année où le Messie doit apparaître au monde, et il fixe l'époque de sa mort.

Pendant la captivité de Babylone, Daniel, affligé des souffrances des Juifs, fit à Dieu une ardente prière pour obtenir de lui ses miséricordes sur son peuple, et l'effet de ses anciennes promesses. Dieu, touché des prières de son serviteur, lui envoya l'ange Gabriel pour le consoler et pour lui apprendre l'avenir. Il lui révéla une délivrance

[1] *Non habemus regem nisi Cæsarem.* (S. Jean, XIX, 15.)
[2] *Nobis non licet interficere quemquam.* (S. Jean, XVIII, 31.)

bien autrement importante que celle de la nation juive. Le discours de l'ange à Daniel est ce qu'on appelle la prophétie des soixante-dix semaines. Je vais vous la lire dans le texte même, à cause de son étendue et de son importance.

L'abbé prit la Bible qui était sur la table, l'ouvrit au chapitre IX de Daniel, et il lut en traduisant le texte en français, à cause de Jules, qui n'entendait pas le latin.

« Lorsque je parlais encore et que je priais, dit « le saint prophète, lorsque je confessais mes pé- « chés et les péchés d'Israël mon peuple; pen- « dant que, prosterné devant Dieu, j'offrais mes « prières en sa présence pour Sion, sa montagne « sainte; avant que j'eusse achevé les paroles de « ma prière, Gabriel, semblable à un homme, « vola tout à coup vers moi, et me toucha, au « temps du sacrifice du soir. Il me parla et me « dit : Daniel, je suis venu pour vous instruire. « Dès le commencement de votre prière, j'ai reçu « l'ordre de vous donner l'intelligence, et je viens « vous découvrir les conseils du Seigneur, parce « que vous êtes un homme de désirs. Soyez donc « attentif à ce que je vais vous dire, et comprenez « cette vision.

« Le Seigneur a abrégé les temps à soixante-dix « semaines, en faveur de votre peuple et de votre « ville sainte : afin que la prévarication soit abolie, « que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit « effacée, que la JUSTICE ÉTERNELLE soit amenée « sur la terre, que les visions et les prophéties

« soient accomplies, et que le Saint des saints re-
« çoive l'onction sacrée.

« Sachez donc ceci, et faites-y bien attention : « Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au Christ, chef du peuple de « Dieu, il y aura sept semaines et soixante-deux « semaines. La place de Jérusalem et ses murailles seront bâties de nouveau parmi des « temps fâcheux et difficiles. Et après les soixante-deux autres semaines, le Christ sera mis à mort. « Et le peuple qui doit le renoncer ne sera plus « son peuple. Un autre peuple viendra avec son « capitaine, et détruira la ville et le sanctuaire. « La fin de Jérusalem sera une ruine entière; et, « après la fin de la guerre, régnera la désolation « à laquelle Jérusalem est condamnée. Cependant « le Christ confirmera son alliance avec plusieurs « dans une semaine (qui sera la soixante-dixième); « et à la moitié de la même semaine, les hosties « et les sacrifices seront abolis; l'abomination de « la désolation sera dans le temple; et la désolation durera jusqu'à la consommation et jusqu'à « la fin. »

Voilà une prophétie aussi précise qu'elle est authentique.

HENRI

Mais elle renferme certaines expressions qui me paraissent obscures. Qu'est-ce qu'on entend par ces soixante-dix semaines?

L'ABBÉ

Ce sont des semaines d'années.

HENRI

Est-ce qu'il y a des semaines d'années?

L'ABBÉ

Il n'y en a pas chez nous, pas plus que nous n'avons des ides ni des calendes. Mais les Hébreux avaient des semaines d'années. C'était une manière de compter familière aux Israélites, qui observaient non seulement le repos du septième jour, mais encore celui de la septième année. Car la septième année était chez eux consacrée au repos de la terre; et les sept semaines de sept années, qui faisaient quarante-neuf ans, précédaient le jubilé, qu'on célébrait la cinquantième[1]. Les soixante-dix semaines font donc quatre cent quatre-vingt-dix ans. Tous les rabbins en conviennent.

HENRI

Pourquoi l'Ange dit-il : « Sept semaines et soixante-deux semaines ? » Un simple mortel aurait dit : « Soixante-neuf » tout court.

L'ABBÉ

L'Ange, parlant à un Hébreu, parle comme les

[1] *Numerabis quoque tibi septem hebdomadas annorum, id est septies septem, quæ simul faciunt annos quadraginta novem, sanctificabisque annum quinquagesimum.* (Levit., xxv, 4, 8 et 10.)

Hébreux, qui aimaient à compter par sept. Mais que vous importe? Cette expression a-t-elle rien d'obscur? Sept et soixante-deux font toujours soixante-neuf. Il n'y a pas de bachelier en France que cette addition puisse arrêter[1].

HENRI

Pardonnez-moi cette vétille, monsieur l'abbé. Mais voici quelque chose de plus important que je vous prie de m'expliquer. L'Ange dit bien que les soixante-dix semaines commenceront à partir du moment où l'ordre sera donné de rebâtir Jérusalem. Sait-on qui a donné cet ordre, et quand il a été donné?

L'ABBÉ

Vous touchez ici le point décisif. Oui, Messieurs, nous savons qui a donné l'ordre de rebâtir Jérusalem : c'est Artaxercès Longue-Main, roi de Perse; et nous savons quand il l'a donné : c'est la vingtième année de son règne, comme nous l'apprend Néhémias, son échanson, le même qui obtint cet ordre fameux et qui rebâtit les murailles de la ville sainte[2].

Or la vingtième année du règne d'Artaxercès tombe l'an 300 de Rome. Bossuet, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, établit cette date d'une manière solide, d'après l'autorité d'Eusèbe,

[1] Voyez la note B à la fin du volume.
[2] Esdras, l. II, c. II.

de Thucydide, de Cornélius Nepos et de Charon de Lampsaque.

La soixante-neuvième semaine finit donc l'an de Rome 783, qui est la quinzième année du règne de l'empereur Tibère. C'est l'époque attendue depuis quatre mille ans, la grande époque où le Messie doit paraître. Car dans la soixante-dixième semaine il doit confirmer son alliance avec plusieurs, fonder sa religion, et, au milieu de cette même semaine, il doit être mis à mort[1]. Après la mort du Messie, un peuple étranger doit venir avec son capitaine, qui détruira la ville coupable et le sanctuaire désormais réprouvé[2]. Il est donc certain que le Christ est venu, et qu'il a été mis à mort il y a dix-huit siècles révolus.

Ne voyez-vous pas, Messieurs, comme tout s'accorde en Jésus avec cette prophétie? A la fin de la soixante-neuvième semaine, l'an de Rome 783, la quinzième année du règne de l'empereur Tibère, Jésus sort de Nazareth, où il vivait caché; il reçoit

[1] *Et post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus.* (Dan., IX, 26.)

[2] Si l'on veut savoir d'où viendra le peuple qui renversera Jérusalem, nous l'apprendrons au livre des Nombres. L'an 1450 avant Jésus-Christ, Balaam, considérant le peuple d'Israël campé dans les plaines de Moab, s'écriait du haut du mont Phogor : « Hélas! qui vivra quand Dieu accomplira ces choses! Des hommes de Cettim viendront sur des galères. Ils vaincront Assur, ils ruineront les Hébreux, et à la fin ils périront eux-mêmes! » Quels sont les hommes de Cettim? S. Jérôme, d'accord avec les rabbins, nous les indique : *Venient in trieribus de Italia.* La paraphrase chaldaïque traduit elle-même : *Venient naves a Romanis.* Sept cents ans avant la fondation de Rome, Balaam voyait les victoires des Romains en Orient, et prédisait la chute de leur empire!

le baptême des mains de saint Jean, qui lui rend témoignage. Il se manifeste au monde, fait son premier miracle aux noces de Cana, se choisit des apôtres et prêche publiquement son Évangile pendant la moitié d'une semaine, ou trois ans et demi. Juste au milieu de la semaine il est mis à mort. Quelque trente ans après sa mort, les légions romaines entrent dans la Judée; Jérusalem est assiégée par Titus; elle est prise et ruinée de fond en comble; son temple est abattu, et la désolation prédite par l'ange à Daniel dure encore.

HENRI

Vous nous promîtes hier, monsieur l'abbé, de nous rendre aujourd'hui presque chrétiens. Vous avez tenu parole.

JULES

Monsieur l'abbé a fait davantage. La prophétie de Daniel est authentique, et elle est accomplie : voilà deux choses qui sont démontrées d'une manière invincible. Il en résulte que Jésus est le Messie; car en vain chercherait-on, depuis Daniel jusqu'à la ruine de Jérusalem, un autre homme à qui les signes marqués par l'ange Gabriel puissent convenir.

L'ABBÉ

Votre conclusion est juste, mon ami. C'est en vain que les Juifs attendent encore le Messie, après la ruine entière de leur ville et de leur temple. Écoutez un dernier trait qui va caractériser l'é-

poque de sa venue et confirmer la prophétie de Daniel.

Au retour de la captivité, les Juifs s'empressèrent de rebâtir le temple de Jérusalem; mais, malgré tous leurs efforts, ce temple restait bien inférieur en magnificence à celui de Salomon. Les anciens d'Israël, qui avaient vu le premier, s'en affligeaient et versaient des larmes[1]. Aussitôt Dieu envoie deux prophètes pour les consoler. Aggée vient trouver Zorobabel, et le grand prêtre, et les vieillards, et tout le peuple rassemblé autour du nouveau temple, dont les murailles commençaient à s'élever. « Pourquoi pleurez-vous? leur dit-il. « Prenez confiance. Car voici ce que dit le Seigneur : « Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel, « et la terre, et la mer; je mettrai en mouvement « tous les peuples du monde, et le Désiré de toutes « les nations viendra, et je remplirai de gloire « cette maison. Oui, la gloire de cette maison « sera plus grande que celle de la première, et je « donnerai la paix en ce lieu[2]. »

Le prophète Malachie parle à son tour et ajoute : « Je vais envoyer mon Ange, dit le Seigneur, pour « préparer la voie devant ma face, et aussitôt « viendra dans *son* temple le Dominateur que vous « cherchez et l'Ange de l'alliance que vous désirez. « Le voici qui vient, dit le Seigneur[3]. »

Quel est le Désiré de toutes les nations, l'Ange de l'alliance conclue entre Dieu et l'homme, le Do-

[1] I Esdras, III, 12. — [2] Aggée, II, 7. — [3] Malach., III, 1.

minateur par excellence? Quel est celui que les Juifs cherchent et espèrent? Quel est enfin celui qui doit entrer dans le temple du Seigneur, comme dans *sa* propre maison? Évidemment ces titres magnifiques désignent le Messie. Le Messie est donc venu. Il est venu pendant que son temple était debout. Il est venu, car ce temple a été brûlé, ruiné, démoli; il n'en reste rien depuis dix-huit cents ans. Les pierres mêmes de ses fondements ont été arrachées; et une mosquée bâtie par Omar le remplace.

HENRI

Oui, je le reconnais, le Messie est venu, et les Juifs l'ont mis à mort au temps marqué par les prophètes.

L'ABBÉ

Admirez ici le rôle étonnant que Dieu assigne aux Juifs. Après la destruction du temple et la ruine de Jérusalem, toutes deux annoncées par Daniel et par Jésus-Christ, le peuple juif commence sa vie errante à travers les siècles, voyageant malgré lui à côté de l'Église et lui servant de témoin. Témoin qui proclame la vérité de la Religion chrétienne; car ses livres attestent que Jésus est le Messie, qu'il est le Docteur et le Rédempteur des hommes, qu'il est Dieu. Témoin non suspect, car il hait Jésus et maudit sa religion. Témoin universel, car il est présent partout, répandu sur toute la terre. Témoin immortel, car les tempêtes

qui emportent les autres nations au milieu desquelles il traîne son exil ne le font pas périr. Le peuple juif porte en ses mains un flambeau qui éclaire le monde, et lui-même est dans les ténèbres. Il attend ce qui est venu. Il lit les prophètes qu'il ne comprend pas. Sa sentence est écrite à chaque page des livres qu'il garde comme son cher et sacré trésor. Le peuple juif est un témoin unique dans l'univers, un témoin mystérieux, irréfutable, que Dieu seul a pu faire et que Dieu seul conserve.

JULES

Ainsi l'incrédulité même des Juifs devient une preuve du christianisme.

L'ABBÉ

Vous le voyez : leur témoignage tire une nouvelle force de leur acharnement contre Jésus-Christ. S'ils l'avaient accepté comme l'envoyé de Dieu, et si les prophéties antiques nous étaient présentées par des Juifs devenus chrétiens, leur authenticité ne devrait pas nous sembler douteuse. Comment donc les pourrions-nous rejeter, quand nous les voyons gardées, affirmées, prouvées par les ennemis mêmes de Jésus-Christ?

HENRI

Chose étrange! plus les Juifs haïssent et renient Jésus, mieux ils prouvent qu'il est le Messie.

L'ABBÉ

Messieurs, à peine avons-nous encore prononcé le nom sacré de Notre-Seigneur Jésus : une pâle lueur de cet astre divin a brillé à vos yeux, et elle vous réjouit déjà. Revenez demain, et le Soleil lui-même vous apparaîtra dans sa splendeur. L'examen détaillé des prophéties vous montrera qu'elles se trouvent toutes accomplies dans le fils de la Vierge, jusque dans leurs moindres circonstances. Oui, demain vous verrez clairement que Jésus est le Christ, la lumière du monde et le Sauveur des hommes.

Ici je m'arrêtai. Les deux amis gardaient le silence, absorbés dans les choses qu'ils venaient d'apprendre. Ces paroles tombaient comme une douce rosée sur leur esprit, et, au lieu de lutter contre la vérité, ils en jouissaient.

En ce moment la cloche de l'église se fit entendre. Elle sonnait l'Angélus. Le prêtre se mit à genoux; les deux jeunes hommes l'imitèrent, et tous trois saluèrent ensemble Marie pleine de grâces et mère de Jésus, en lui adressant les paroles de l'ange Gabriel, le céleste messager de l'Incarnation.

Après avoir promis de revenir le lendemain, les deux amis remontèrent dans leur voiture et partirent.

Le prêtre, demeuré seul, marcha quelque temps le long des allées du jardin, roulant entre ses

doigts les grains de son rosaire. Ensuite, après un léger repas, il entra dans sa chambre, et, se penchant sur la Bible, il lut et médita longtemps les saints Évangiles, qu'il devait le lendemain expliquer à ses deux chers disciples.

Enfin, après une dernière prière, il confia tous les habitants de sa paroisse à l'ange de son église, ferma les yeux et s'endormit en paix.

MARDI

Jésus - Christ.

IL EST LE MESSIE PRÉDIT PAR LES PROPHÈTES

I. Certitude de la tradition. — II. Authenticité des Évangiles. — III. Véracité des Évangiles. — IV. Témoignage des auteurs juifs et païens. — V. Intégrité des Évangiles. — VI. Un dilemme. — VII. Accomplissement des prophéties. — VIII. Le jour et la nuit.

Je venais de poser mon bréviaire sur mon prie-Dieu, quand Jules et Henri sonnèrent à la porte. Comme ils prévoyaient que l'entretien de cette journée pourrait être un peu long, vu son importance, ils avaient devancé l'heure de la veille.

Nous traversons le jardin et nous entrons dans le verger, entouré de haies touffues. Là, tantôt nous promenant sur l'herbe, et tantôt assis à l'ombre d'un grand chêne, sur un banc de mousse, nous continuons nos graves entretiens.

Monsieur l'abbé, dit Henri, j'ai voulu ce matin lire la Genèse; j'y ai trouvé un charme incomparable. A mesure que j'avançais dans cette lecture,

je m'y attachais de plus en plus; et tout ce que je lisais, je le croyais, parce que je sentais que c'était vrai. Moïse n'est point un historien comme les autres : ses récits portent un caractère de bonne foi si évident, qu'ils s'imposent à l'esprit. La pensée ne vient même pas que cela puisse être imaginé. On croit Moïse quand on le lit, comme on croit au soleil quand on le voit.

Pour les prophéties dont vous nous parlâtes hier, vous nous avez démontré si solidement leur authenticité, qu'il faut bien les admettre. Ainsi la question de l'Ancien Testament est résolue. Mais le Nouveau mérite-t-il la même créance? Peut-on ajouter une foi entière aux récits de l'Évangile?

I. — *Certitude de la tradition.*

L'ABBÉ

Oui, Monsieur. Les faits rapportés dans les quatre Évangiles sont parfaitement établis.

HENRI

Sur quelle raison en fondez-vous la certitude?

L'ABBÉ

Sur le témoignage même de ceux qui ont composé les Évangiles.

HENRI

Cette preuve vous semble donc suffisante?

L'ABBÉ

Elle est irrécusable. Pour qu'un fait soit prouvé, que faut-il?

HENRI

On exige qu'il soit attesté par des témoins dignes de foi. Mais ceux qui ont écrit les Évangiles ont-ils été les témoins de ce qu'ils rapportent?

L'ABBÉ

Saint Matthieu et saint Jean écrivent ce qu'ils ont vu de leurs yeux. Saint Marc et saint Luc rapportent ce que des témoins aussi vénérables que nombreux leur affirment.

HENRI

Connaît-on bien les vrais auteurs des Évangiles? Un docteur allemand prétend qu'ils n'ont été rédigés qu'au milieu du second siècle, vers l'an 150 après Jésus-Christ.

L'ABBÉ

Je connais cet Allemand : il s'appelle Strauss[1].

HENRI

Précisément : c'est ainsi que je l'ai entendu nommer; car je ne l'ai pas lu moi-même.

[1] Strauss a eu chez nous un disciple, l'impie Renan, qui a traduit en un français élégant et poli les absurdités et les blasphèmes du docteur allemand.

L'ABBÉ

Son livre est depuis longtemps réfuté, et les savants n'en parlent plus. Mais puisque vous soulevez cette question, nous l'examinerons dans un instant. Je vais vous prouver d'abord, sans l'Évangile, les faits qui y sont rapportés. Car ne croyez pas que les actions éclatantes de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous soient connues seulement par saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean. Elles nous ont encore été fidèlement transmises par une tradition certaine, dont il nous est facile de suivre la chaîne[1].

JULES

Je ne comprends pas bien ce que vous entendez par ce mot tradition.

L'ABBÉ

Les Apôtres et leurs disciples ont raconté de vive voix à leurs contemporains les actions de Jesus, et leurs contemporains les ont à leur tour racontées à leurs enfants, et ceux-ci à leurs des-

[1] La tradition est un témoignage ou plutôt une série de témoignages qui nous attestent un fait, un usage, un enseignement, un dogme. On appelle tradition *orale* ces témoignages rendus de vive voix, et qui se transmettent des maîtres aux disciples, des pères aux enfants, et de ceux-ci à leurs descendants. On nomme tradition *écrite* ces mêmes témoignages consignés dans l'histoire ou fixés dans d'autres livres. Indépendamment des quatre Évangiles et des autres écrits apostoliques qui composent le Nouveau Testament, les actions de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous sont attestées par la tradition orale et par la tradition écrite.

cendants. Voilà ce qu'on appelle tradition. C'est un témoignage qui se transmet d'une génération à l'autre. Pour sentir la force de ce témoignage, il suffit, Messieurs, de songer que les hommes âgés de quatre-vingt et quelques années étaient alors, comme aujourd'hui, très nombreux dans tous les pays. L'histoire nous montre même, pendant les quatre premiers siècles, des hommes âgés de cent et de cent vingt ans[1]. Mais je ne veux appuyer mon raisonnement que sur les octogénaires, qui sont nombreux dans tous les pays.

L'an 100, les octogénaires avaient vécu durant quatorze ans avec Jésus-Christ. Ils l'avaient vu ressusciter Lazare à Béthanie; ils avaient chanté l'*hosanna* à son triomphe; ils l'avaient vu mourir attaché à la croix, et ils se souvenaient de cette fameuse éclipse qui avait changé le jour en ténèbres. Si, à la fin du premier siècle, un imposteur avait attribué à Jésus un faux miracle, une foule de vieillards auraient réclamé, en disant : « Nous étions là, à Capharnaüm, à Jéricho, à Naïm, à Jérusalem, et nous n'avons rien vu de semblable. »

[1] Encore aujourd'hui les centenaires ne sont pas introuvables. Il en est mort en France dix-neuf pendant l'année 1863. Plusieurs étaient âgés de cent quatre ans, et quelques-uns de cent six. Il est mort, la même année, deux hommes âgés de cent vingt ans, l'un au Canada, l'autre à Oran. Un Français nommé Joseph Crété, né à Détroit en 1725, est mort au Portage (Wisconsin) le 27 janvier 1866. Il était âgé de plus cent quarante ans. Une femme appelée Nemonia (vieille femme), qui vit actuellement dans le Wisconsin, est âgée de cent quatre-vingts à cent quatre-vingt-dix ans. (*Monde,* 26 mars 1866.)

HENRI

Sans doute il était impossible de falsifier l'histoire de Jésus pendant le premier siècle, sous les yeux de ses contemporains. Mais plus tard?

L'ABBÉ

Croyez-vous que la chose eût été plus facile l'an 125?

HENRI

Peut-être; car tous ceux qui l'avaient vu étaient morts.

L'ABBÉ

Oui, mais les octogénaires avaient longtemps vu ses contemporains. Ils avaient vu saint Pierre et saint Paul pendant vingt-deux ans, saint Jean pendant cinquante-cinq ans; saint Siméon, le cousin de Notre-Seigneur, pendant soixante-deux ans. D'ailleurs, l'an 125, le monde était encore plein de vieillards qui répétaient : « J'ai connu des aveugles à qui Jésus-Christ a rendu la vue; j'ai conversé avec des muets qu'il a fait parler; j'ai vécu avec des morts qu'il a ressuscités. »

JULES

Mais cela est-il bien vrai?

L'ABBÉ

Ce n'est point une supposition, Messieurs. Voici le témoignage authentique de l'un de ces nobles vieillards.

L'empereur Adrien vint à Athènes et visita Éleusis, l'an 126. Saint Quadratus, disciple des Apôtres et alors évêque d'Athènes, lui présenta, en faveur des chrétiens, une apologie dont voici un fragment :

« Les œuvres de Notre-Seigneur étaient perma-
« nentes; car elles étaient réelles et non fantas-
« tiques. C'étaient des malades guéris, des morts
« ressuscités. On ne les vit pas seulement à l'instant
« où Jésus les guérit et les ressuscita; mais ils
« continuèrent de rester présents sous les yeux de
« leurs contemporains, et cela non seulement
« pendant que le Sauveur était sur la terre, mais
« ils vécurent encore bien longtemps après qu'il
« eut quitté le monde. En sorte que plusieurs
« d'entre eux ont prolongé leur vie jusqu'à notre
« temps[1]. »

Qu'y a-t-il en cela, Messieurs, qui puisse vous surprendre? L'adolescent de Naïm et la fille de Jaïre ont pu facilement vivre jusqu'à la fin du premier siècle et même au delà.

JULES

En effet, ils n'auraient pas eu alors beaucoup plus de quatre-vingts ans.

L'ABBÉ

Si donc, l'an 125, un faussaire eût tenté de

[1] Voyez, à la fin du volume, le texte grec de saint Quadratus, note C.

falsifier l'histoire de Jésus-Christ, toute la génération se fût levée pour le confondre.

HENRI

Aussi le docteur allemand recule-t-il la composition des Évangiles jusqu'à l'an 150.

L'ABBÉ

Il s'est imaginé qu'un imposteur eût alors mieux réussi. Le pauvre homme ne calcule pas que l'an 150, les octogénaires d'Éphèse, de Smyrne, de Sardes, de Laodicée, de Philadelphie, de Milet, de Patmos, de Rome et de Jérusalem, avaient vu et entendu saint Jean pendant trente ans. Ceux de Dalmatie et de Crète avaient vu saint Tite pendant trente-trois ans. Plusieurs avaient vu quelque temps saint Philippe; beaucoup d'autres avaient ouï raconter la vie de Jésus dans ses détails intimes pendant trente-sept ans, par son cousin germain saint Siméon, évêque de Jérusalem, que Trajan fit crucifier l'an 107.

Mais en l'année 150, il y avait dans l'Église un grand nombre d'hommes illustres par leur sainteté, leur éloquence, leur science. Qu'il suffise de citer le philosophe saint Justin, né l'an 103, devenu chrétien l'an 133, et qui fut martyr l'an 163; et saint Denys, évêque de Corinthe; et saint Méliton, évêque de Sardes; et Papias, évêque d'Hiérapolis; et saint Hégésippe, historien plein d'érudition, qui visitait les Églises d'Orient et d'Occident, et retrouvait partout les enseignements du Seigneur

fidèlement conservés. Tous ces hommes vivaient, écrivaient, voyageaient au milieu du second siècle et longtemps encore après.

Mais un nom efface tous les autres : c'est le grand saint Polycarpe, converti à la religion chrétienne par saint Jean, l'an 80, établi évêque de Smyrne par le même Apôtre six ans plus tard. Polycarpe répéta les enseignements de son maître à Rome et en Asie, par ses écrits ou de vive voix, jusqu'à l'an 167, époque où il termina sa prédication par un glorieux martyre. Vous voyez, Messieurs, jusqu'où se prolonge la voix des hommes apostoliques (on appelle ainsi les disciples des Apôtres), elle arrive jusqu'au déclin du second siècle.

Mais à cette époque le christianisme était depuis longtemps établi dans tout l'univers; et il était partout le même, en Europe, en Asie, en Afrique. Alors aussi les plus beaux génies, les écrivains les plus polis, les plus éloquents, les plus savants étaient chrétiens. Ce sont les Athénagore et les Irénée, les Pantène et les Clément d'Alexandrie, les Tertullien, les Origène et plusieurs autres, dont les précieux et solides ouvrages supposent, contiennent, développent, défendent et prouvent les dogmes qu'enseigne la Religion de Jésus-Christ, et les faits éclatants sur lesquels elle repose. A Lyon, l'an 202, saint Irénée, avec une foule innombrable de chrétiens, versait son sang pour confesser la doctrine qu'il avait recueillie des lèvres mêmes de saint Polycarpe, disciple de saint Jean l'Évangéliste.

HENRI

Je n'avais pas soupçonné cette preuve. Ainsi donc il ne suffirait pas de saper les quatre Évangiles pour ébranler la Religion chrétienne?

L'ABBÉ

Non, Monsieur, puisqu'on la retrouve tout entière dans les écrivains du premier et du second siècle, qui l'ont reçue de la bouche des Apôtres et de leurs contemporains. Quand tous les exemplaires des quatre Évangiles seraient brûlés, la tradition et les saints Pères suffiraient aux chrétiens pour confondre tous les hérétiques et tous les philosophes. La Religion chrétienne subsisterait encore tout entière : elle ne perdrait pas un seul de ses dogmes.

II. — *Authenticité des Évangiles.*

Mais il s'en faut bien que la lourde érudition de votre Allemand ait porté même une légère blessure à nos saints Évangiles. Revenons-y maintenant, et prouvons leur authenticité.

Dites-moi, comment savons-nous, Monsieur, que Virgile est l'auteur de l'*Énéide,* et que Fénelon a composé le *Télémaque?*

HENRI

C'est parce qu'une tradition universelle et constante nous l'apprend.

L'ABBÉ

Vous avez raison : cette tradition constante et universelle, écrite dans beaucoup de livres contemporains, est une preuve tellement forte, que, si quelqu'un s'avisait de contester à Fénelon son *Télémaque,* à la Fontaine ses *Fables,* à César ses *Commentaires,* et à Virgile son poème immortel, au lieu de prendre la peine de le réfuter, on lui rirait au nez.

Or une tradition bien autrement imposante nous apporte les Évangiles avec le nom de leurs auteurs. Cette tradition, qui prend sa source à l'origine même du christianisme, et qui se compose du témoignage de tous les peuples répandus en Europe, en Asie, en Afrique, nous atteste que les quatre Évangiles ont eu pour auteurs les deux apôtres saint Matthieu et saint Jean, et les deux disciples des apôtres, saint Marc et saint Luc. Les païens en conviennent. Julien l'Apostat reconnaît Matthieu, Luc, Marc et Jean, comme auteurs des Évangiles; et Celse[1] ne le conteste jamais. Qu'est-il besoin après cela de fouiller dans les premiers siècles pour y trouver écrit ce qui était alors proclamé par toutes les voix? Faisons-le néanmoins : les autorités ne nous manqueront pas.

[1] Celse, philosophe épicurien du IIe siècle, publia, sous Adrien, un libelle contre le christianisme. Origène l'a réfuté dans une Apologie qui est un des plus beaux ouvrages de l'antiquité. — Origène, né l'an 185, mourut l'an 254.

Au commencement du troisième siècle Origène écrivait : « Il y a quatre Évangiles que nous « apporte la tradition, et qu'admet sans contro- « verse l'Église universelle qui est sous le ciel. » Et il nomme leurs auteurs : saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean[1].

Au second siècle, Tertullien écrivait : « Nous « établissons que le Livre évangélique a pour « auteurs d'abord les Apôtres, auxquels le Seigneur « lui-même a enjoint de promulguer l'Évangile ; « ce livre a pour auteurs, en second lieu, des « hommes apostoliques, non pas seuls, mais avec « les Apôtres et après les Apôtres. » Il nomme ensuite saint Jean et saint Matthieu, saint Luc et saint Marc[2].

Avant Tertullien, saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, qui l'avait été lui-même de saint Jean, écrivait : « Il y a quatre Évangiles, ni plus ni moins. » Puis il nomme saint Matthieu et saint Marc, saint Luc et saint Jean[3], et il en cite de nombreux passages, conformes aux Évangiles que nous avons maintenant.

Avant saint Irénée, l'illustre philosophe et martyr saint Justin[4] présenta une apologie à l'em-

[1] Eusèbe, *Hist. ecclésiastique*, l. VI, c. xxv.

[2] Tertull., *contra Marcion.*, l. IV, c. II et v. Tertullien mourut vers l'an 216.

[3] Iren., *adv. Hær.*, l. III, c. I et XI, p. 117. S. Irénée naquit vers l'an 120 et mourut martyr à Lyon l'an 202.

[4] S. Justin, philosophe platonicien, né vers l'an 103, à Naplouse (ou Sichem), en Palestine, se convertit au christianisme l'an 133, et souffrit le martyre à Rome, sous Marc-Aurèle, l'an

pereur Marc-Aurèle, où il dit : « Les Apôtres, « dans les mémoires qu'ils nous ont laissés, et « qu'on appelle Évangiles, nous ont appris que « Jésus... » Puis il rapporte l'institution de l'Eucharistie, comme on la voit dans les Évangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc[1].

Les témoignages de saint Justin et de saint Irénée, qui avaient longtemps vécu avec les disciples des Apôtres, sont péremptoires.

JULES

Eh bien, mon cher Henri, que devient ton savant d'Allemagne?

L'ABBÉ

Nous pouvons cependant remonter plus haut. Papias, évêque de Hiérapolis, en Phrygie, avait vu les compagnons de sept des Apôtres, et quelques-uns même des disciples du Seigneur. Il avait été très soigneux de recueillir leurs traditions.

« Toutes les fois, dit-il, que je rencontrais « quelqu'un qui avait suivi les anciens, je l'interrogeais sur leurs discours. Qu'avait dit Pierre, « ou André, ou Philippe, ou Thomas, ou Jacques, « ou Jean, ou Matthieu? Je demandais ce que « disaient encore Aristion et le vieillard Jean,

163. S. Justin touche aux Apôtres : il naquit quatre ans avant la mort de S. Siméon, cousin germain de Notre-Seigneur Jésus-Christ et évêque de Jérusalem, lequel souffrit le martyre sous Trajan, l'an 107, à l'âge de cent vingt ans.

[1] S. *Justini Opera*, p. 98, édit. 1615. Paris.

« tous deux disciples du Seigneur. Car je ne « croyais pas que ce que je voyais dans les livres « pût me profiter autant que la voix de ces grands « hommes, qui vivait et résonnait encore. » Eh bien, Messieurs, cet évêque qui touche de si près aux Apôtres[1], et même à Notre-Seigneur, Papias a dit cette parole : « Matthieu a écrit en langue « hébraïque les oracles du Seigneur. » Le même Papias a dit encore : « Marc, qui était l'interprète « de Pierre, a écrit avec beaucoup d'exactitude « tout ce que Pierre avait raconté. Marc, ajoute-« t-il, n'avait qu'un souci, celui de n'omettre « aucune des choses qu'il avait entendues, et de « n'y rien mêler de faux. » C'est Eusèbe qui nous a conservé ces précieux fragments de Papias.

JULES

Les autorités que vous venez de citer ne laissent aucun doute sur les véritables auteurs des Évangiles.

L'ABBÉ

Si après cela, Messieurs, vous désiriez encore des témoignages plus anciens que Papias, je ne vous en refuserais pas. Je vous nommerai saint Hermas, contemporain des Apôtres; je vous nommerai saint Polycarpe, évêque de Smyrne, disciple de l'apôtre saint Jean; je vous nommerai saint

[1] Plusieurs savants pensent que Papias a été le disciple de saint Jean l'Évangéliste, et que le vieillard Jean dont il parle est le même que l'Apôtre. — Voyez note D.

Ignace, disciple de saint Pierre et son successeur dans la chaire d'Antioche; saint Ignace, cet illustre martyr qui avait vu Notre-Seigneur dans sa chair après sa résurrection[1]. Enfin je vous nommerai le pape saint Clément, disciple de saint Pierre et de saint Paul. Ils citent dans leurs écrits de nombreux passages de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc[2]. Il est vrai qu'ils ne nomment pas les auteurs; mais les paroles qu'ils citent, ils les rapportent comme paroles de Jésus-Christ, prises dans l'*Évangile,* et connues de tous les fidèles[3].

En présence de pareilles autorités, est-il un homme de bonne foi ou de bon sens qui puisse douter si les quatre Évangiles ont pour auteurs saint Matthieu et saint Marc, saint Luc et saint Jean, lorsque tant d'hommes vénérables par leur sainteté, philosophes et docteurs contemporains, nous l'affirment?

HENRI

Il est inutile, Monsieur, d'insister davantage :

[1] On lit dans la lettre de saint Ignace aux Philadelphiens cette parole remarquable : *Confugiens ad Evangelium tanquam ad carnem Jesu, et ad Apostolos tanquam ad Ecclesiæ presbyterium.* Par *Evangelium,* il faut entendre le livre des Évangiles, et par *Apostolos,* les écrits des Apôtres.

[2] Si l'on demande pourquoi saint Clément ne cite pas dans ses écrits l'Évangile de saint Jean, la réponse est facile. Cet Évangile n'existait pas encore ; il ne fut composé que vers la fin du premier siècle, trois ou quatre ans avant la mort de l'Apôtre, qui arriva l'an 101.

[3] Voyez *Cursus compl. Theologiæ.* (Migne, t. III, p. 11.)

reculer la composition des Évangiles après la mort des Apôtres est un système impossible [1].

III. — *Véracité des Évangiles.*

L'ABBÉ

Après vous avoir démontré l'authenticité des Évangiles, certainement rédigés par saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, le disciple bien-aimé de Notre-Seigneur, je continue mon raisonnement, et je vous pose cette question : Des témoins qui n'ont pas été trompés et qui n'ont pas voulu tromper, sont-ils à vos yeux des témoins dignes de foi?

HENRI.

Assurément on ne peut refuser de croire des témoins qui réunissent ces deux conditions. En bonne logique, un fait ainsi attesté est un fait certain.

JULES

En effet, quand des témoins ne sont ni trompés ni trompeurs, ce qu'ils racontent est nécessairement vrai. Cela est clair comme deux et deux font quatre.

[1] Strauss, l'auteur de ce système, a rempli le monde de son nom, parce qu'il est absurde, dit le P. Gratry. Son école, dit Ewald, est la honte et l'opprobre de la science allemande. — Que penser de Renan, qui n'est que le disciple de Strauss?

L'ABBÉ

Or, Messieurs, tels sont les témoins qui nous attestent les faits contenus dans les Évangiles. Je prouverai d'abord que les auteurs sacrés n'ont pas été trompés. Je montrerai ensuite qu'ils n'ont pas voulu tromper. Vous avouez que ces deux conditions suffisent pour rendre leur témoignage irrécusable : je pourrais donc m'en contenter. Mais j'en ajoute une troisième, et je dis que les écrivains sacrés n'auraient pas pu tromper quand même ils l'auraient voulu.

JULES

Si tout cela est prouvé, l'Évangile est démontré.

L'ABBÉ

Suivez-moi donc avec attention, Messieurs; nous n'avons rien dit jusqu'ici qui soit aussi important. Si la conclusion se fait un peu attendre, elle n'en sortira que plus lumineuse.

HENRI

Nous vous écoutons.

L'ABBÉ

Un témoin oculaire ne peut pas être trompé sur les faits qu'il voit, quand ce sont des choses visibles, sensibles, palpables, et qui se passent au grand jour. Il n'est pas nécessaire d'être un docteur pour s'assurer qu'un homme est couvert de lèpre, ou aveugle, ou estropié. Un paysan qui a

de bons yeux en sait tout autant là-dessus qu'un académicien. Eh bien, les écrivains sacrés sont les témoins oculaires des choses dont ils parlent. Saint Matthieu et saint Jean rapportent ce qu'ils ont vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles, touché de leurs mains[1]. Quant à saint Marc et à saint Luc, s'ils n'ont pas eux-mêmes vu les faits qu'ils rapportent, ils les ont soigneusement appris de ceux qui les ont vus. Les Évangiles de saint Marc et de saint Luc, ayant été rédigés sous les yeux des Apôtres, doivent être considérés comme les Évangiles des Apôtres eux-mêmes[2].

Rien n'était d'ailleurs plus facile à constater que les faits qu'ils racontent, faits opérés en public, en plein jour, aux portes des villes, sur les montagnes, au milieu de foules nombreuses. C'est une grande tempête apaisée soudain; cinq mille hommes nourris dans le désert avec cinq pains d'orge et deux poissons, que portait un enfant; dix lépreux guéris d'une seule parole; un aveugle-né qui voit; des sourds qui entendent; des muets qui parlent; des paralytiques qui marchent; des morts qui ressuscitent. Pour constater le plus étonnant des faits évangéliques, la résurrection

[1] *Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ..., annuntiamus vobis.* (I Epist. Joan., I, 1.)

[2] C'est ce que saint Jérôme affirme positivement de l'Évangile de saint Marc : *Marcus discipulus et interpres Petri, juxta quod Petrum referentem audierat, breve scripsit Evangelium. Quod quum Petrus audisset, et* PROBAVIT *et Ecclesiæ legendum sua auctoritate dedit.* (Script. Eccl.)

d'un mort, que faut-il? Deux choses fort simples : premièrement, s'assurer qu'un homme est mort; deuxièmement, s'assurer que le même homme qui était mort, est maintenant vivant. Est-ce que la mort d'un homme est une chose si difficile à connaître d'une manière certaine? Est-ce qu'elle n'annonce pas bientôt sa fatale présence par des signes manifestes? Une mère désolée, qui embrasse le cadavre glacé de son fils, songe-t-elle à appeler une commission de médecins pour décider si le corps qu'elle arrose de ses larmes est vivant ou mort[1]?

JULES

Oh! quand une mère se résigne à ensevelir son fils, la mort n'est douteuse pour personne.

L'ABBÉ

Et quand, après l'avoir pleuré mort, elle voit ses yeux éteints qui s'ouvrent radieux, ce corps qui frémit et se lève; quand elle sent ces bras la serrer avec tendresse contre un cœur qui palpite; quand elle entend cette voix chérie qui lui parle de nouveau et l'appelle « ma mère », ah! demande-t-elle aux étrangers si son fils est vivant?

HENRI

Les historiens de Jésus n'ont pas été trompés :

[1] Voyez la résurrection de la fille de Jaïre (S. Luc, VIII); celle du fils de la veuve de Naïm (S. Luc, VII); celle de Lazare, mort depuis quatre jours, et dont le corps s'en allait en pourriture (S. Jean, XI).

c'est un point éclairci. Mais j'ai hâte de savoir comment vous prouverez qu'ils n'ont pas voulu embellir l'histoire de leur héros, pour faire un livre intéressant; c'est une tentation à laquelle cèdent tant d'écrivains.

L'ABBÉ

Vous reconnaissez pourtant que Moïse n'y a pas cédé.

HENRI

Pour Moïse, c'est vrai. Tout homme qui le lira sans prévention en conviendra.

L'ABBÉ

Lisez l'Évangile, Messieurs, et lisez-le sans prévention : vous sentirez que saint Matthieu et saint Marc, saint Luc et saint Jean sont aussi vrais, aussi sincères que Moïse. Leur candeur et leur simplicité ont un accent inimitable, qui porte la persuasion au fond du cœur. Toutefois, laissons les preuves de sentiments. Ce n'est pas qu'elles soient sans force, ou que la vraie philosophie les repousse; mais chacun a seul conscience du sentiment qu'il éprouve en lui-même. Parlons donc à l'esprit, donnons des raisons claires et des arguments sans réplique.

Dites-moi : « Qui a conduit l'intelligence de ces ignorants, dont l'œuvre est inimitable? Ils écrivent sans art et sans précaution; ils ne se défient pas de ce qu'ils disent, et ne paraissent pas croire que personne veuille jamais s'en défier. Ils ne songent

ni à fournir des preuves, ni à charmer l'imagination. Ils disent ce qu'ils ont vu, sans y joindre ni raisonnement ni réflexion d'aucune sorte. On voit que c'est la vérité qu'ils exposent, et non leur style qu'ils apprêtent. Jamais ils n'admirent, n'approuvent, ne blâment, ne s'indignent. Ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est leur impartialité. Vous les croiriez étrangers au personnage dont ils retracent l'émouvante histoire, si vous ne saviez d'ailleurs qu'ils ont affronté les tourments et la mort pour la gloire de son nom et le triomphe de sa doctrine[1]. » Et de tels hommes voudraient abuser l'univers! Non, cela est impossible.

Une preuve manifeste de leur sincérité, c'est qu'ils ne pensent pas même à voiler leurs propres faiblesses. Ils racontent leur basse origine, et disent au monde qu'ils ne sont que de pauvres pêcheurs. Ils avouent leurs jalousies mutuelles, leurs disputes fréquentes sur la primauté[2]. Ils ne dissimulent point que Jésus leur reprochait leur ignorance et leur peu d'intelligence : défauts que l'amour-propre a tant de soin de cacher. Ils parlent de leur fuite lâche et honteuse, comme si la chose ne les regardait pas : *Tunc discipuli omnes, relicto eo, fugerunt*[3]. Saint Matthieu se nomme Matthieu le publicain[4]. Saint Marc, qui

[1] Mandement de Mgr Darboy, archevêque de Paris, 1861. — [2] S. Matth., XVIII, 1; S. Marc, IX, 33; S. Luc, IX, 46. Et encore S. Matth., XX, 20; S. Marc, X, 35. — [3] S. Matth., XXVI, 56 : « Alors tous ses disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent. » — [4] S. Matth., X, 3.

écrit sous les yeux de saint Pierre et, pour ainsi dire, sous sa dictée, est celui de tous les Évangélistes qui raconte la chute de cet Apôtre avec les détails les plus humiliants. Évidemment les historiens qui parlent avec tant d'indifférence de ce qui les touche de si près ne veulent pas tromper les hommes.

JULES

C'est clair : on ne peut pas douter de leur bonne foi.

L'ABBÉ

S'il pouvait rester encore quelque hésitation dans vos esprits, songez que les auteurs sacrés ont arrosé de leur sang les pages qu'ils ont écrites. Tous les Apôtres ont adopté ces livres; ils ont publié dans l'univers l'histoire qu'ils contiennent; ils ont attesté au milieu des supplices les faits qui y sont racontés. Peut-on, après cela, récuser leur témoignage? Méditez un mot célèbre qui va clore cette démonstration : « Je crois volontiers des histoires dont les témoins se font égorger. » C'est là un argument d'acier, sur lequel tous les serpents de l'incrédulité viendront user leurs dents.

HENRI

Aussi je n'essayerai pas de l'entamer. Mais, Monsieur, vous avez ajouté que les auteurs sacrés n'auraient pas pu nous tromper, quand ils l'auraient voulu.

L'ABBÉ

Écoutez une supposition. Si un écrivain racontait, dans un livre sérieux, qu'un homme extraordinaire vient de parcourir la France en opérant une foule de prodiges; qu'il a guéri d'un mot des aveugles, des boiteux, des paralytiques; si, nommant les lieux et les personnes, il disait qu'à Rouen il a ressuscité la fille du maire; qu'aux portes de Beauvais, rencontrant un convoi funèbre, il a fait ouvrir la bière, et que, prenant le mort par la main, il a rendu vivant à sa mère éplorée un jeune homme que l'on portait en terre; qu'à Paris, sur la place Vendôme, il a mis de la boue sur les yeux d'un aveugle-né, et que depuis ce moment l'aveugle voit; qu'à Neuilly, près Paris, au milieu d'une foule nombreuse, il a fait ouvrir une fosse où était enterré un homme mort depuis quatre jours, qu'il l'a appelé par son nom, et que le mort, déjà en putréfaction, s'est aussitôt levé debout dans son cercueil; que cet homme ressuscité vit encore, et que tout le monde peut le voir : dites-moi, Monsieur, si un écrivain s'avisait de publier un pareil livre, pensez-vous qu'on le croirait sans examen? Et si toutes ces merveilles n'étaient qu'autant de mensonges, croyez-vous que personne ne démasquerait l'imposture, que personne ne réclamerait?

JULES

Cela est impossible.

L'ABBÉ

Eh bien, ma supposition est une réalité. Les quatre Évangélistes ont publié leurs livres pleins de merveilles à Jérusalem, à Antioche, à Athènes, à Alexandrie, à Rome; les Apôtres sont allés répéter les mêmes miracles dans tout l'univers, alors rempli de savants et de philosophes : personne n'a réclamé. Dans leurs livres et leurs discours, ils ont déclaré qu'ils voulaient réformer le monde : alors on a tué les auteurs, mais on n'a pas réfuté les livres; on n'a pas nié un seul des faits qu'ils racontent, tant ils sont manifestes! Que pensez-vous d'un pareil silence de la part des Juifs et des païens?

HENRI

Un pareil silence est un aveu.

L'ABBÉ

Aussi cés fameux rabbins, ces philosophes renommés, se disaient dans leurs synagogues et dans leurs académies : « Que ferons-nous? Les faits sont notoires, et nous ne pouvons les nier. Cet homme fait beaucoup de miracles. » *Manifestum est, et non possumus negare. Hic homo multa signa facit*[1].

[1] Act. Apost., IV, 16; S. Joann., XI, 47.

IV. — *Témoignage des Juifs et des païens.*

Mais nous avons mieux encore que le silence de nos ennemis : c'est le témoignage formel de plusieurs d'entre eux. Un savant du siècle dernier, le docte Bullet, a recueilli dans les seuls auteurs juifs et païens un grand nombre de passages qui, rassemblés et mis en ordre, composent l'*Histoire de l'établissement du christianisme*, et il a mis en tête de son livre cette épigraphe tirée de Lactance : « Le témoignage que les ennemis mêmes rendent à la vérité est une preuve qui suffit pour l'établir. » *Satis firmum est testimonium ad probandam veritatem, quod ab ipsis perhibetur inimicis*[1].

HENRI

Quoique cette nouvelle preuve ne soit pas nécessaire, après les solides raisons que vous venez d'exposer, je serais cependant curieux de connaître quelques-uns de ces passages. Il semble que la vérité a plus de force dans la bouche d'un adversaire.

L'ABBÉ

Votre curiosité est légitime. Nous sommes ainsi faits : tel serait peu touché d'un texte de saint Jean, qui se rendra devant un mot de Pline ou de

[1] Lactance, *Div. Instit.*, l. IV, c. XII.

Suétone. Je vais donc choisir quelques-uns des témoignages les plus remarquables.

Chalcidius, philosophe platonicien au IIIe siècle, raconte l'apparition de l'étoile qui conduisit les Mages au berceau d'un Dieu nouvellement né[1].

Macrobe, auteur du IIe siècle, rapporte le massacre des saints Innocents par Hérode[2].

Phlégon, affranchi de l'empereur Adrien, décrit l'éclipse miraculeuse qui eut lieu à la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la même façon et avec les mêmes circonstances que les Évangélistes[3].

L'historien Flavius Josèphe raconte le meurtre de saint Jean-Baptiste par Hérode Antipas. Il ajoute même que l'armée d'Hérode ayant été taillée en pièces par Arétas, roi de l'Arabie Pétrée, les Juifs regardèrent ce désastre comme un châtiment du Ciel, qui vengeait ainsi la mort du saint prophète.

Mais l'endroit le plus remarquable de Josèphe est ce qu'il dit de Jésus lui-même : il avoue ses miracles et sa résurrection; il va même jusqu'à l'appeler le Christ.

En ce moment je tirai de ma poche un petit carnet où j'ai coutume de porter les notes que je

[1] Chalcidius, *Comment. in Timæum.*

[2] *Quum audisset Augustus inter pueros quos in Syria Herodes, rex Judæorum, infra bimatum jussit interfici, filium quoque ejus occisum, ait : Melius est Herodis porcum esse quam filium.* (Macrobe, *Saturnal.*, l. II, c. IV.)

[3] Phlégon, *Olympiade* 202.

cueille çà et là dans mes lectures. Voici, leur dis-je, le texte même de Josèphe, pris dans ses *Antiquités judaïques :*

« En ce temps-là (lorsque Pilate était gouver-
« neur de Judée) paraît Jésus, homme sage, si
« pourtant il ne faut l'appeler qu'un homme; car
« il faisait des choses miraculeuses, et il était le
« docteur de ceux qui aiment à recevoir la vérité.
« Il eut beaucoup de sectateurs parmi les Juifs et
« parmi les gentils. Il était le Christ. Ayant été ac-
« cusé par les principaux de notre nation, Pilate
« le fit crucifier. Mais ceux qui s'étaient attachés
« à sa personne ne cessèrent pas de lui rester
« fidèles; car trois jours après sa mort il leur
« apparut vivant, comme l'avaient annoncé les
« prophètes inspirés de Dieu, qui avaient prédit
« de lui une foule d'autres merveilles. Ses secta-
« teurs, appelés chrétiens, de son nom, ont
« subsisté depuis et subsistent encore aujour-
« d'hui[1]. »

JULES

Voilà, sous la plume d'un Juif, un témoignage extrêmement remarquable.

HENRI

Ce texte est-il bien authentique? J'ai ouï dire qu'il était contesté.

L'ABBÉ

Contesté sans raison, par un ou deux critiques

[1] Josèphe, *Antiq. Jud.*, l. XVIII, c. III.

obscurs; mais il y a longtemps que les savants ont fait justice de leurs objections puériles. Qu'il vous suffise de savoir qu'il n'y a pas un seul ancien manuscrit où ce passage ne se trouve tel que vous le voyez sur cet album, et que le savant Eusèbe de Césarée l'a transcrit dans deux de ses ouvrages [1].

Au reste, l'historien Josèphe n'est pas le seul homme de sa nation qui ait avoué les miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les Juifs ont en hébreu des *Vies de Jésus* qui semblent écrites par la rage plutôt que par la haine [2]. Cependant les infâmes auteurs de ces libelles ne nient pas les miracles de Jésus. Au contraire, ils rapportent qu'il opéra de grands prodiges, qu'il guérit des lépreux, ressuscita des morts, et marcha sur les eaux.

JULES

Puisqu'ils avouent ces prodiges, comment donc ne croient-ils pas en lui?

L'ABBÉ

Deux raisons curieuses les en dispensent. Les uns prétendent que Jésus faisait tous ces miracles par l'art de la magie et au nom de Belzébuth; les autres, que c'était en prononçant le nom de JHVH (c'est-à-dire JeHoVaH), dont il avait trouvé

[1] Eusèbe, *Hist. ecclésiast.*, l. I, c. XI; et *Démonstration évangél.*, l. III, p. 124. Voyez note E, à la fin du volume.

[2] Elles portent le nom de *Sepher tholdoth Jesu*. Voyez *Histoire de l'établissement du christianisme*, par Bullet; in-4°, p. 75, ou édition in-8°, p. 121.

la vraie prononciation gravée sur une pierre dans le Saint des saints. Vous avez en cela un échantillon des puérilités rabbiniques. C'est la juste punition des impies de croire l'absurde, parce qu'ils refusent de croire la vérité.

Mais venons à d'autres témoignages qui ne sont pas moins précieux. Parmi les ennemis de la religion chrétienne, il est certain que Celse et Julien l'Apostat figurent au premier rang, pour l'esprit aussi bien que pour la haine. C'est pourquoi je les choisis tous deux. Celse et Julien, si voisins des temps où vécut Jésus, n'ont jamais eu l'audace de nier ses miracles. Celse a tâché de les rabaisser et de les expliquer comme des opérations magiques; mais par là même il en reconnaît l'existence.

L'empereur Julien, apostat et philosophe, qui attaquait la Religion avec la plume et la combattait avec l'épée, raille Jésus et ses miracles en ces termes : « Jésus, dit-il, n'a rien fait de remarquable en sa vie, à moins qu'on ne regarde comme une grande chose de guérir des boiteux et des aveugles, et d'exorciser des démoniaques dans les misérables bourgades de Bethsaïde et de Béthanie [1]. » Comme si le lieu y faisait quelque chose ! Pauvre sophiste ! qui s'imagine rabaisser les miracles de Jésus en les traitant de miracles provinciaux.

Il me serait facile de multiplier les citations; mais en voilà assez pour montrer que les faits

[1] Voyez saint Cyrille, *Contre Julien,* l. VI.

évangéliques sont incontestables, étant appuyés sur le triple témoignage des chrétiens, des Juifs et des païens. Ainsi nos ennemis sont nos témoins. Singulier privilége de la Religion ! ses adversaires ne peuvent ouvrir la bouche pour la maudire, sans confesser de quelque manière sa vérité. Ainsi Balaam, appelé jadis pour maudire le peuple de Dieu, bénissait malgré lui les pavillons d'Israël[1]. Tous ceux qui ont jusqu'ici combattu la Religion chrétienne ont fourni, malgré eux, des armes pour la défendre.

V. — *Intégrité des Évangiles.*

JULES

Il me semble, monsieur l'abbé, que la première de nos trois propositions est enfin établie. Car vous nous avez démontré clairement que *les faits racontés dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament sont certains.* Ne pourrions-nous pas maintenant passer à la seconde proposition ?

L'ABBÉ

Je le veux bien, si M. Henri n'a plus d'objections à présenter sur la première.

HENRI

Des objections, je n'en vois pas. En effet, puis

[1] Num., XXIII et XXIV.

que les Évangélistes n'ont pas été trompés, qu'ils n'ont pas voulu tromper, et qu'ils n'ont pas pu tromper, puisque tout cela est clairement prouvé, il faut bien reconnaître que les Évangélistes sont des historiens fidèles et des témoins dignes de foi. Cependant j'hésite encore à admettre les Évangiles comme des documents authentiques.

L'ABBÉ

Et comment cela?

JULES

Quoi! les historiens sont fidèles, et les histoires ne le seraient pas? Mon cher Henri, je ne te comprends pas!

HENRI

Tu me comprendras tout à l'heure. Monsieur l'abbé, avons-nous bien les Évangiles de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean?

L'ABBÉ

Ah! je vois ce qui vous arrête. Vous craignez, n'est-ce pas, que leurs ouvrages, sincères à l'origine, n'aient été altérés dans la suite?

HENRI

Précisément; voilà où je vous attends.

L'ABBÉ

Il est vrai, Monsieur, que des hérétiques ont essayé de falsifier les Évangiles, et d'empoisonner ainsi la source de la doctrine; mais leur tentative

a échoué. Cette entreprise sacrilége n'a nui qu'à ses auteurs : elle nous a donné l'assurance que les livres saints ne peuvent être corrompus.

HENRI

J'attache à ce fait la plus grande importance. Comment le prouvez-vous ?

L'ABBÉ

En deux mots. Vous connaissez l'immense érudition d'Origène et ses patients travaux sur les divines Écritures. Notez qu'à l'époque où naquit ce grand homme, il y avait encore des vieillards dont les pères avaient longtemps vécu avec les Évangélistes et les Apôtres [1]. Or voici ce que dit Origène au IIe livre de son magnifique ouvrage contre Celse : « Je ne connais personne qui ait « altéré l'Évangile, si ce n'est Marcion, Valentin, « et peut-être aussi Lucien. » Saint Irénée, plus proche encore des temps apostoliques, nous dit que Marcion, son contemporain, rognait l'Évangile de saint Luc [2]. Il ajoute que Valentin, hérétique de la même époque, transposait les paroles de l'Évangile pour leur faire dire ce qu'il voulait : *transferunt et transfingunt.*

Ainsi donc, dès ces premiers temps, au milieu même des persécutions, l'Église veillait à l'inté-

[1] Origène naquit l'an 185 de N.-S., et mourut l'an 254, à l'âge de soixante-neuf ans.

[2] *Marcion autem id quod secundum Lucam est circumcidens.* (Iren., l. III, c. XI.)

grité de ses livres. Les saints docteurs surprirent les impies dans leur œuvre ténébreuse. L'imposture fut connue et confondue aussitôt que tentée. A Lyon, à Alexandrie, à Carthage, on dénonçait les faussaires. « Marcion, s'écriait Tertullien, Marcion, en falsifiant l'Évangile, en a fait un neuf, qui est le sien[1]. »

En effet, Messieurs, pour peu qu'on y réfléchisse, on voit que le succès de la fraude n'était pas possible. Chaque Évangile, aussitôt composé, fut copié sur-le-champ, traduit en diverses langues, et emporté par les chrétiens, par les Apôtres eux-mêmes, dans toutes les parties du monde[2]. Est-ce qu'un faussaire pouvait rassembler et corrompre ces milliers d'exemplaires, lus dans toutes les églises, et conservés religieusement dans chaque famille, depuis les Indes jusqu'à l'Océan, depuis l'embouchure du Rhin jusqu'aux sources du Nil ?

HENRI

Je ne prétends pas, Monsieur, que les Évangiles aient été falsifiés à dessein. Mais est-ce que des fautes nombreuses ne s'y sont pas glissées par la négligence des copistes ? On dit que la version

[1] *Marcion, Evangelium interpolando, suum fecit.* (Tertull., *Contra Marcion.*, l. IV, c. I.)

[2] Un fait nous montre la rapide diffusion des Évangiles. Vers la fin du IIe siècle, saint Pantène, chef de la célèbre école d'Alexandrie, étant allé prêcher la foi dans les Indes, trouva chez ces peuples un exemplaire de l'Évangile de saint Matthieu, écrit en hébreu, que l'apôtre saint Barthélemi leur avait apporté cent quarante ans auparavant. (Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. V, c. X; S. Hieron., *Script. eccl.*)

latine n'est pas toujours semblable au texte grec, et l'on prétend que toutes les éditions du texte grec lui-même diffèrent beaucoup entre elles. Au milieu de tant de variantes, comment reconnaître l'œuvre primitive? Qui pourra saisir le texte pur, tel qu'il est sorti des mains de l'Évangéliste?

L'ABBÉ

Difficulté qui n'en est pas une. Prenez, monsieur Henri, prenez au hasard tel exemplaire qu'il vous plaira : vous aurez l'Évangile avec tous ses faits, avec toute sa doctrine, avec toute sa morale. Ces variantes, rassemblées par de patients philologues, je les ai examinées : ce sont des curiosités de grammaire; elles tombent sur les mots et non sur les choses. Que l'on dise : *des épis jaunes* ou *de jaunes épis*, qu'importe? Qu'on signale même une ou deux lacunes dans quelques vieux exemplaires, la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, son enseignement et ses miracles subsistent dans leur entier. Ainsi toutes les éditions sont différentes, et toutes se ressemblent[1].

Nous avons donc certainement l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, telle que les Évangélistes l'ont écrite, telle que les Apôtres l'ont prêchée du couchant à l'aurore.

[1] Par exemple, l'histoire de la femme adultère (S. Jean, VII) manque dans plusieurs manuscrits. L'authenticité de ce passage est cependant prouvée. Mais qu'on le retranche ou qu'on le maintienne, il n'est point nécessaire au théologien ni à l'apologiste.

VI. — *Un dilemme.*

Et pour trancher définitivement cette grande question, je la veux resserrer dans un dilemme que je présente aux incrédules. Je leur demande donc : A quelle époque voulez-vous supposer l'altération de l'histoire évangélique? Est-ce au premier siècle? Mais les témoins encore vivants étaient là pour démasquer la fraude et confondre l'imposture. Est-ce au second siècle? Mais déjà les Évangiles, tels qu'ils se lisent aujourd'hui, et tels qu'on les retrouve dans les auteurs contemporains, étaient devenus la propriété de toutes les églises, la loi de tous les chrétiens et la règle de toute leur vie. Où donc, ô savants hommes, placez-vous la composition d'une légende fabuleuse? Au temps des Apôtres et de leurs disciples, c'est trop tôt; après les Apôtres et leurs premiers disciples, c'est trop tard. Trop tôt à une heure, trop tard à une autre, le mensonge est impossible toujours.

JULES

Ainsi la première de nos trois propositions est définitivement établie : *Les faits racontés dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament sont certains*. Veux-tu, Henri, que nous passions enfin à la seconde?

HENRI

Je n'y mets aucun obstacle.

VII. — *Accomplissement des prophéties en Jésus.*

L'ABBÉ

Maintenant que nous avons une base solide, notre principal travail est fait. Vous allez même tout à l'heure recueillir un fruit précieux de votre attention à suivre nos raisonnements.

Voici donc notre seconde proposition : *Les faits rapportés dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament prouvent que la Religion fondée par Jésus-Christ est divine.* C'est une pierre que nous posons sur le fondement : il s'agit de la fixer et de la cimenter. Pour cela une chose nous suffit : c'est de prouver que les prophéties de l'Ancien Testament ont été accomplies en Jésus de Nazareth. Il s'ensuivra qu'il est le Messie, et que la Religion fondée par lui est divine.

JULES

Cette marche est claire.

L'ABBÉ

Nous connaissons déjà, par Jacob et par Daniel, l'époque où le Messie devait paraître au monde, fonder sa religion et mourir. Nous l'avons vu hier. Cette époque, marquée dans les deux prophéties, coïncide justement avec la naissance, le baptême, la prédication et la mort de Jésus, fils

de Marie. Jésus est né sous le premier prince étranger qu'ait eu la nation juive; il a prêché sa doctrine pendant trois ans et demi, sous le gouverneur romain Ponce Pilate; et il est mort au milieu de la soixante-dixième semaine de Daniel. A ces traits, on peut déjà reconnaître Jésus comme le Christ. En voici d'autres qui ne sont pas moins précis.

Les prophètes avaient annoncé que « le Messie « naîtrait à Bethléhem; qu'il serait fils d'une « vierge, et de la race de David; que sa naissance « serait illustrée par l'apparition d'une nouvelle « étoile, et que des rois de l'Orient viendraient « lui offrir en présent de l'or et de l'encens ». Malachie disait « que le Messie aurait un précur- « seur qui crierait dans le désert : Préparez la « voie au Seigneur! » Rempli d'un enthousiasme céleste, Isaïe prophétisait « qu'un Dieu viendrait « sauver son peuple; qu'alors les yeux des aveu- « gles seraient ouverts à la lumière, que les sourds « entendraient, que le boîteux bondirait comme « le cerf, et que la langue du muet serait déliée ». Zacharie chante : « Réjouis-toi, fille de Sion; tres- « saille d'allégresse, fille de Jérusalem! Voici que « ton Roi, juste et sauveur, entre dans tes mu- « railles, monté sur une ânesse et sur un ânon[1]. »

Il est, je pense, inutile de vous montrer comment tous et chacun de ces traits si particuliers, et, pour ainsi dire, si minutieux, se trouvent

[1] Voyez les textes des prophètes, à la fin du volume, note F.

réunis d'une manière frappante en Jésus de Nazareth, né à Bethléhem, de la vierge Marie, laquelle était issue de la race de David; comment un nouvel astre, apparaissant en Orient, conduisit à son berceau les rois Mages, qui lui offrirent en présent de l'or, de la myrrhe et de l'encens. Faut-il rappeler Jean-Baptiste, qui crie dans le désert : « Préparez la voie au Seigneur, car il va venir? » et qui montre ensuite Jésus aux foules assemblées, en disant de lui : « Voici l'Agneau de Dieu qui « efface les péchés du monde! » Vous connaissez la guérison de Bar-Timée, l'aveugle de Jéricho; et l'aveugle-né qui voit quand Jésus lui met de la boue sur les yeux; et le paralytique qui, sur l'ordre de Jésus, se lève et emporte son grabat; et « le muet qui parle au sourd étonné de l'en-« tendre »; et le triomphe de Jésus entrant dans Jérusalem, monté sur l'ânesse et l'ânon prophétiques, environné d'une multitude de peuple qui crie : « Hosanna au fils de David! »

Mais les prophéties qui concernent les souffrances et la mort du Messie sont encore plus étonnantes. Écoutez et comparez avec la Passion de Jésus, racontée par les quatre Évangélistes.

Ici, j'ouvris de nouveau mon carnet, et je lus :

« Un ami, qui mangeait à sa table, le trahira; « il sera vendu pour trente pièces d'argent, qui « seront jetées dans la maison du Seigneur, et de « là passeront dans la main d'un potier. Il sera « abandonné de ses disciples, et accusé par de

« faux témoins; il présentera son visage à ceux « qui le meurtriront de soufflets et le couvriront « de crachats; il se laissera conduire à la mort « comme une brebis qu'on va égorger, et il de- « meurera muet comme un agneau devant celui « qui le dépouille de sa toison. Depuis la plante « des pieds jusqu'au sommet de la tête, il sera « couvert de plaies : en sorte que ce sera un « homme de douleurs. Ses pieds et ses mains « seront percés; on comptera tous ses os; il sera « mis au nombre des scélérats; on le transpercera « et l'on verra son flanc ouvert, mais on ne bri- « sera pas ses os. Dans sa soif, on l'abreuvera de « fiel et de vinaigre; ses vêtements seront parta- « gés, et sa robe ne sera point déchirée, mais « jetée au sort. Il mourra, mais sa chair ne verra « point la corruption, et son sépulcre sera glo- « rieux [1]. »

Toutes ces prédictions, et bien d'autres que je laisse, se sont accomplies en Jésus, comme on le voit dans l'Évangile, et comme les Juifs mêmes en conviennent. Je ne vous rapporterai pas cette histoire, Messieurs : elle est connue de tout l'univers. Quand les saints prophètes décrivent le Messie, ils ne font que raconter la vie de Jésus. A tous ces traits précis, singuliers, exactement accomplis jusqu'au dernier, n'est-il pas nécessaire de reconnaître en Jésus le Messie annoncé dès le commencement du monde?

[1] Voyez les textes des prophètes, à la fin du volume, note G.

JULES

On n'en saurait douter.

HENRI

Il semble, en vérité, que les prophètes sont les historiens de Jésus.

L'ABBÉ

Vous vous rencontrez avec un illustre docteur; saint Jérôme a parlé comme vous, Monsieur.

« L'on prendrait Isaïe, dit-il, moins pour un « prophète que pour un évangéliste. Car il a si « exactement dépeint tous les mystères du Christ « et de l'Église, qu'il semble moins prophétiser « l'avenir, que rédiger une histoire des événe- « ments passés[1]. »

Nous pouvons en rester là ce soir. La plus grande partie de notre tâche est accomplie, Messieurs. Nous sommes maintenant certains que la Religion fondée par Jésus-Christ est divine. En effet, puisque Jésus est le Messie attendu par les patriarches et prédit par tous les prophètes, il est lui-même le grand Prophète, le Législateur suprême qui doit remplacer Moïse[2]; il est le Ré-

[1] *Deinde etiam hoc adjiciendum, quod non tam propheta dicendus sit quam evangelista. Ita enim universa Christi Ecclesiæque mysteria ad liquidum prosecutus est, ut non putes eum de futuro vaticinari, sed de præteritis historiam texere.* (S. Hieron. *ad Paulam.*)

[2] Moïse, sur le point de mourir, dit à Israël : « Le Seigneur ton Dieu te suscitera un PROPHÈTE semblable à moi, du sein de ta nation et d'entre tes frères. Tu l'écouteras. Car le Seigneur

dempteur et le Sauveur que Dieu a promis au genre humain dès le commencement du monde, aussitôt après la chute du premier homme. Jésus est Celui qui doit venir; Jésus est l'envoyé de Dieu. Donc la Religion qu'il a fondée est une religion divine. Ne trouvez-vous pas cette conclusion rigoureuse?

HENRI

Elle est incontestable.

JULES

Je suis chrétien!

HENRI

Et moi, je le suis aussi!

L'ABBÉ

C'est bien, mes amis. Je rends grâces à Dieu, je rends grâces à Jésus-Christ de ce qu'il a bien voulu éclairer vos intelligences; car c'est lui-même qui vous a parlé au fond de l'âme. En vain le docteur argumente et le logicien raisonne : la foi ne se tire point d'une démonstration, la foi ne jaillit point du choc des syllogismes. C'est une grâce céleste que Dieu lui-même verse dans les esprits dociles.

m'a dit : « Je leur susciterai du milieu de leurs frères un Prophète semblable à toi. Je mettrai mes paroles dans sa bouche; « et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. Celui donc qui « ne voudra pas entendre les paroles qu'il aura prononcées en « mon nom, j'en tirerai moi-même vengeance. » (Deutér., XVIII, 15-19.)

HENRI

Monsieur, j'ai toujours été chrétien dans le fond du cœur. Mais des nuages offusquaient mon esprit. A mesure que vous nous avez parlé de Moïse, des prophètes, des Évangiles, la lumière de la foi a repris sa clarté. Guidé par vous, j'ai eu le bonheur de visiter les fondements de la Religion chrétienne avec le flambeau de la pure raison. Je les ai trouvés solides, inébranlables. J'entendais (hélas ! je lisais aussi) de prétendus philosophes, qui me répétaient sans cesse : « Un chrétien abdique sa raison ! un chrétien croit sans raisonner ! » C'est tout le contraire : je vois aujourd'hui que la Religion chrétienne est un grand arbre dont la tête se cache dans les nuées du ciel, mais qui plonge de tous côtés ses racines dans la raison.

L'ABBÉ

Messieurs, je vous disais hier soir, à la fin de notre deuxième conversation, qu'un rayon de lumière commençait à briller à vos yeux. Déjà il n'était plus nuit : c'était l'aurore. En ce moment Jésus-Christ, le divin Soleil de la vérité qui illumine tous les hommes, se lève sur l'horizon de vos intelligences, et je vois que déjà il commence à échauffer vos cœurs. Demain vous le contemplerez dans son midi.

Pendant que nous parlions ainsi, la nuit était venue. Tout se taisait dans la vallée : pas le moindre souffle n'agitait les feuilles des grands arbres qui

se dressaient sur la montagne comme des géants silencieux. Sur la terre, tout était sombre, excepté la lampe du sanctuaire, qui projetait ses rayons à travers les vitraux de l'église. L'armée des étoiles scintillait au firmament, et au milieu d'elles glissait lentement le pâle croissant de la lune.

VIII. — *Le jour et la nuit.*

« Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le « firmament annonce les œuvres de ses mains ! » Ces paroles de David sortirent spontanément de mon cœur[1]. Je continuai : « Le Jour annonce au « jour le Verbe, et la Nuit même révèle la science « à la nuit ! » C'est la double histoire de Jésus ! m'écriai-je. Oui, c'est le double Évangile du Christ ! Le Jour l'annonce au jour : ce sont les patriarches, éclairés de sa lumière, qui l'annoncent aux prophètes. Les prophètes, qui l'aperçoivent dans le lointain, le montrent aux Apôtres ; et les Apôtres, qui l'ont vu, le publient aux docteurs, aux pontifes et aux chrétiens des derniers âges. La Nuit révèle aussi le Christ à la nuit. Car du sein des ombres qui enveloppent l'univers, quand la fumée sortie du puits de l'abîme obscurcit le soleil, mille points lumineux, semés dans l'espace, indiquent le Christ aux yeux attentifs. Ainsi les

[1] *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum. Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam.* (Ps. XVIII.)

Juifs, qui l'attendent toujours, le nomment aux païens courbés devant leurs idoles; les païens qui l'ont connu le redisent aux hérétiques, et les hérétiques des premiers temps le proclament aux incrédules de notre siècle ténébreux. Ainsi la nuit et le jour prophétisent le Verbe. Les démons mêmes rendent témoignage au Fils de Dieu. Les impies qui blasphèment le Christ vont répéter son nom dans les enfers, et les saints qui le bénissent vont le chanter dans les cieux. Ainsi le Christ est le principe et la fin, l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le Sauveur et le Juge, le salut et la ruine : et son nom, prononcé par toutes les bouches, remplit l'univers.

Les deux jeunes hommes étaient émus; ils se levèrent; je les embrassai, et ils me quittèrent pour revenir le lendemain.

MERCREDI

Jésus-Christ.

SA RELIGION EST PROUVÉE PAR LES MIRACLES

I. Les miracles sont possibles. — II. Résurrection du fils de la veuve de Naïm. — III. Conclusion. — IV. Résurrection de Jésus-Christ. — V. Conversion de saint Paul. — VI. Guérison du boiteux par saint Pierre et saint Jean. — VII. S'il ne se fait plus de miracles. — VIII. Établissement de la Religion chrétienne. — IX. Saint Pierre et le philosophe. — X. Durée de la Religion. — XI. Dilemme de saint Augustin.

A quelques pas du presbytère d'Aunai se trouve un petit bois d'une délicieuse fraîcheur, planté d'arbrisseaux vigoureux, du milieu desquels s'élèvent çà et là de grands chênes. A travers le bois serpentent de jolies allées, bordées de mousse et de pervenches, d'anémones et de fraisiers. C'est là surtout que le bouvreuil et le pinson, la fauvette et le rossignol se plaisent à chanter et font leurs nids. Jules et Henri m'y suivirent.

Tous les deux avaient réfléchi sur les raisons que je leur avais exposées la veille, et ils les trouvaient justes. Car, disaient-ils, les prophètes

avaient certainement annoncé un Messie; le Messie était venu; et Jésus en avait réuni dans sa personne tous les caractères. Il était donc l'envoyé de Dieu, et la religion qu'il avait fondée était divine. Toutes ces propositions étaient clairement démontrées. Henri les repassait dans son esprit l'une après l'autre; il convenait qu'il était impossible d'en nier une seule ni d'en rompre la chaîne, et son ami ajoutait cette parole pleine de sens : « La conclusion qui sort de là nécessairement, disait-il, c'est que la Religion chrétienne n'est pas une institution humaine, qu'elle vient certainement du ciel, et que Dieu lui-même en est l'auteur. » Ainsi la preuve que j'avais donnée leur paraissait solide et inébranlable.

Cependant ils la trouvaient un peu longue, un peu compliquée, un peu savante, et pas assez proportionnée à toutes les intelligences. Il nous avait fallu trois entretiens, à moi pour l'exposer, à eux pour la comprendre. Cette preuve était excellente pour des personnes mûres, sérieuses, avides de s'instruire; mais quel usage en feraient-ils quand il s'agirait de défendre leur croyance? Iraient-ils reprendre ces propositions l'une après l'autre, et essayer de les prouver à des étourdis prompts à leur lancer une objection, mais incapables de suivre un long raisonnement? Comment discuter le Pentateuque, Isaïe, Daniel, avec les lecteurs de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas et de nos journaux impies?

Je voyais bien que les deux jeunes hommes

avaient l'esprit embarrassé de quelque idée. Bientôt Jules prit la parole : Monsieur l'abbé, me dit-il, vous nous avez clairement fait voir que la Religion chrétienne est divine. Les prophéties accomplies en Jésus-Christ le démontrent. Mais est-ce que les Apôtres et les premiers prédicateurs de la Religion étaient obligés de développer ces longs arguments à chacun des Juifs et des païens qu'ils voulaient convertir?

— Oh ! non assurément, répondis-je. Une démonstration aussi compliquée n'est pas à la portée de tout le monde. Saint Paul présentait ces beaux raisonnements aux magistrats de l'Aréopage, aux rabbins des synagogues, aux proconsuls romains et aux doctes philosophes de son temps. Ainsi, en arrivant à Rome, il convoqua les principaux d'entre les Juifs, et il leur exposa dans une longue conférence, qui dura toute une journée, les nombreux témoignages de Moïse et des prophètes qui prouvent que Jésus est le Messie[1]. Mais saint Paul et tous les prédicateurs de l'Évangile avaient alors pour le simple peuple des arguments plus courts, plus commodes à saisir, et plus victorieux encore.

JULES

Quels étaient donc ces arguments ?

L'ABBÉ

Les miracles ! Nous en avons déjà dit un mot

[1] Act. Apost., XXVIII, 17 et 23.

en passant; mais, si vous le voulez, nous allons aujourd'hui traiter plus à fond cette question.

JULES

Ah! très volontiers.

HENRI

C'est un sujet que je désirais depuis longtemps voir éclairci.

I. — *Les miracles sont possibles.*

L'ABBÉ

Il faut commencer par définir exactement un miracle. Ce n'est pas seulement une chose surprenante et rare, mais c'est « un fait sensible qui est contraire aux lois ordinaires de la nature, et qui ne peut pas être l'effet d'une cause naturelle[1] ». Ainsi, d'après une loi de la nature, toute pierre lancée en l'air retombe. Si donc une pierre lancée en l'air ne retombe pas, mais demeure suspendue sans que rien la soutienne, c'est un miracle. De même un homme marche sur les eaux; c'est un miracle. On dit à un aveugle : « Vois ! » et il voit; c'est un miracle. Dans tous

[1] Le P. Perrone définit le miracle : *Opus sensibile, stupendum, ordini providentiæ consueto et naturæ legibus contrarium.*

ces cas, la dérogation aux lois de la nature est sensible et manifeste[1].

Ici une première question se présente : « Un miracle est-il possible ? » ou autrement : « Dieu peut-il faire un miracle? »

J'ai une fois rencontré dans un moulin un philosophe. On en rencontre partout. Celui-ci me demanda hardiment si les miracles étaient possibles. « Je l'ai cru jusqu'ici, lui répondis-je ; mais vous, Monsieur, qu'en pensez-vous? » Alors il se mit à me dire de grands mots sur la physique et la géométrie, qu'il avait étudiées; puis il parla avec emphase des lois immuables de la nature, cita les noms d'Arago et de Cuvier, qui n'avaient jamais été prononcés en pareil lieu ; puis il termina sa ténébreuse harangue par ces mots : « Vous *voyez* donc que les miracles ne sont pas possibles. » Je ne *vois* point cela du tout, lui répondis-je. Est-ce que Dieu ne peut pas déroger librement aux lois qu'il a posées librement? Vous prétendez que Dieu ne peut pas redresser un boiteux, rendre la vue à un aveugle, guérir un malade, ressusciter un mort? Quoi! Dieu, qui a formé l'œil de l'homme, ne pourrait pas le réformer?

[1] Un miracle du premier ordre est un fait surnaturel par sa *substance;* il ne peut dans aucun cas être produit par une cause naturelle : par exemple, la résurrection d'un mort. Un miracle du second ordre est un fait surnaturel par son *mode;* il ne peut être l'effet d'une cause naturelle dans les circonstances où il a été produit : par exemple, la guérison instantanée et complète d'une maladie grave ou d'un ulcère, sans aucun secours de la médecine.

Dieu, qui a fait le corps et l'âme de l'homme et qui les a unis ensemble, ne pourrait pas les réunir quand ils sont séparés? Un cep de vigne peut changer la pluie en vin, et Dieu ne le pourrait pas? Un oculiste enlève une cataracte, et Dieu n'en pourrait pas faire autant sans prendre un bistouri? Quoi! si Dieu voulait me couper la fièvre, il serait obligé de m'administrer du quinquina? Écoutez, Monsieur, comment s'exprime là-dessus un écrivain célèbre du siècle dernier, Jean-Jacques Rousseau. Le témoignage de ce philosophe incrédule ne vous sera pas suspect. Voici ses propres paroles; je les sais par cœur : « Dieu peut-il faire des miracles? c'est-à-dire peut-il déroger aux lois qu'il a établies? Cette question sérieusement traitée serait impie, si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir; il suffirait de l'enfermer. Mais aussi quel homme a jamais nié que Dieu pût faire des miracles[1]? » C'est Jean-Jacques Rousseau lui-même qui s'exprime ainsi, Monsieur.

Le meunier et sa femme, qui nous écoutaient, échangèrent un coup d'œil en souriant. Le philosophe balbutia quelques mots sur la puissance de

[1] *Lettres de la Montagne.* — « Les miracles des premiers temps du christianisme sont incontestables. » (VOLTAIRE, Questions sur l'Encyclopédie. *Miracles.*) — « Nous commençons par déclarer que nous croyons au déluge universel, parce qu'il est rapporté dans les saintes Écritures hébraïques, transmises aux chrétiens. Nous le regardons comme un miracle. » (Id. *Déluge.*)

l'Être suprême, sur les forces inconnues de la nature, et s'en alla.

HENRI

Sur la possibilité du miracle, je pense comme Jean-Jacques. Mais, Monsieur, de ce que les miracles sont possibles, il ne s'ensuit pas qu'il y en ait eu. J'avoue que Dieu peut en faire; mais en a-t-il fait? En connaissons-nous qui soient constatés?

L'ABBÉ

Oui, si les faits racontés dans les quatre Évangiles sont certains.

JULES

C'est une question que vous avez parfaitement traitée hier. Ne revenons pas sur une chose démontrée.

L'ABBÉ

Il nous reste donc un seul point à examiner : « Parmi les faits rapportés dans les Évangiles, se trouve-t-il de vrais miracles? »

HENRI

Voilà ce qu'il faut discuter; car il y a, dit-on, des érudits qui admettent les Évangiles, mais qui prétendent n'y voir rien de surnaturel ni de miraculeux.

II. — *Résurrection du fils de la veuve de Naïm.*

L'ABBÉ

Il suffit de choisir deux ou trois faits pour juger s'il y a l'ombre de raison dans leur système. Ouvrons l'Évangile de saint Luc; nous lisons au chapitre VII que Jésus, partant de Capharnaüm, se rendait à une petite ville appelée Naïm. « Il « était accompagné de ses disciples, et une foule « nombreuse marchait avec lui. Comme il appro- « chait de la porte de la ville, on portait un mort « en terre. C'était un jeune homme, fils unique, « et sa mère était veuve. Une foule considérable « des habitants de la ville était avec elle, et sui- « vait la bière. Jésus, ayant vu cette mère déso- « lée, fut touché de compassion à son sujet. Il « lui dit : Ne pleurez pas. Puis il s'approcha et « mit la main sur le cercueil. Les porteurs s'ar- « rêtèrent. Alors Jésus dit : Jeune homme, je te « l'ordonne, lève-toi. Aussitôt le mort se leva et « se mit à parler. Et Jésus le rendit à sa mère. « Tous furent saisis de crainte, et ils rendirent « gloire à Dieu en disant : Un grand Prophète a « paru au milieu de nous, et Dieu a visité son « peuple. Et le bruit de cette merveille se répan- « dit dans toute la Judée et dans tout le pays des « environs. »

Que vos savants expliquent ce fait, ou qu'ils le

nient; je leur en laisse le choix. Nieront-ils, et prétendront-ils que l'histoire est inventée? Mais saint Luc cite le nom de l'endroit à tout l'univers. C'est Naïm, ville située au pied du mont Hermon, sur le chemin par où passaient, et par où passent encore les voyageurs qui se rendent de Jérusalem en Galilée. Une petite ville si fréquentée, dont il était facile de connaître tous les habitants, c'est elle que choisirait saint Luc pour y placer une histoire mensongère, qui le couvrirait de confusion!

JULES

C'est impossible.

L'ABBÉ

L'événement a donc eu lieu. Que vos incrédules essayent de l'expliquer. Ils supposeront que le jeune homme n'était pas mort. Mais que d'absurdités il leur faut dévorer! Cette veuve inconsolable, cette mère infortunée qui pleure son fils unique, dont elle accompagne le cadavre au cimetière en poussant des cris, n'a oublié qu'une chose avant d'ensevelir son fils : c'est d'examiner s'il était mort! Faute d'avoir pris cette précaution, elle va l'enterrer tout vivant. Heureusement pour l'un et l'autre qu'au moment juste où le convoi sort de la ville, un étranger par hasard y entre, et s'avise en présence de tout le monde de crier au défunt : « Lève-toi! » Le jeune homme dormait. Il est assez naturel aux jeunes gens de dormir; mais celui-là dormait si profondément,

que rien n'avait pu le réveiller : ni les cris de sa mère ni le bruit qu'on faisait autour de lui. On l'avait tourné et retourné en tous sens pour l'ensevelir : il dormait ! Les secousses du brancard sur lequel on le portait l'agitaient : il dormait toujours. Mais tout à coup, à la voix d'un étranger qui passe par hasard, et qui dit par hasard : « Lève-toi ! » il se réveille par hasard et se lève subitement ! Le voilà debout et en pleine santé. Bien lui en prit, car quelques minutes plus tard il n'en était plus temps.

HENRI

Mais on dit à cela qu'une personne semble quelquefois morte, et n'est qu'en léthargie.

L'ABBÉ

Singulière léthargie ! Eh ! Monsieur, quand un malade est frappé de léthargie, et presque mort, est-ce qu'il suffit de lui dire en français : « Lève-toi ! » ou en hébreu : « *Koum!* » pour qu'il se lève tout à coup bien portant ?

JULES

Assez d'absurdités !

L'ABBÉ

Vos savants diront-ils que le jeune homme et sa mère sont de connivence avec Jésus? En ce cas, Jésus, qui est loin de Naïm, dépêche un courrier en cette ville. Le jeune homme feindra d'être malade, puis fera le mort, se laissera en-

sevelir, et même voudra bien qu'on le porte en terre. Sa mère l'accompagnera en tâchant de pleurer. Qu'il n'ait pas peur qu'on le jette dans la fosse. Jésus aura soin d'arriver à point du fond de la Galilée; il réglera si bien sa marche et celle de sa troupe, qu'il rencontrera le prétendu mort juste avant qu'on le descende dans la tombe.

HENRI

Laissons là, Monsieur, laissons là toutes ces inepties.

L'ABBÉ

Voilà, Messieurs, à quelles misérables puérilités sont réduits ceux qui prétendent expliquer naturellement les faits évangéliques. Pour ne pas admettre un miracle qui ne répugne nullement à la raison, ils croient l'incroyable. Parce qu'ils déraisonnent avec une certaine érudition, nous les nommons des savants; mais saint Paul les appelle de leur vrai nom, lorsqu'il dit qu'en « voulant paraître sages, ils deviennent insensés[1] ».

III. — *La Religion est prouvée par ce miracle.*

Ainsi donc, Messieurs, le fils de la veuve de Naïm était vraiment mort, et Jésus lui a vraiment rendu la vie. Or, comme la résurrection d'un mort

[1] *Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt.* (Rom., I, 22.) — Sur la léthargie, voyez la note H.

est un vrai miracle qui exige la puissance divine, il s'ensuit que c'est Dieu lui-même qui a ressuscité ce jeune homme à la voix de Jésus. Dieu a fait de Jésus le dépositaire de sa puissance. Dieu approuve et ratifie ce que Jésus dit ; il exécute ce que Jésus commande. Jésus est donc l'Envoyé de Dieu et le mandataire de Dieu. Ce que Jésus enseigne, règle, ordonne, il l'enseigne, règle et ordonne au nom de Dieu. Enfin la Religion qu'il fonde, c'est Dieu même qui l'institue. En sorte que, si nous étions dans l'erreur, c'est Dieu même qui nous tromperait [1].

Vous voyez, Messieurs, comment ce seul miracle prouve la divinité de la Religion chrétienne. Cette preuve est courte, claire et invincible. Aussi tous les habitants de Naïm, qui ont vu le prodige, s'écrient-ils : « Un grand Prophète s'est élevé dans Israël ! »

On peut raisonner de même sur tous les miracles qui sont rapportés dans les Évangiles : chacun d'eux fournit une preuve de la divinité de la Religion chrétienne.

Ainsi Jésus a rendu la vue à Bar-Timée, l'aveugle de Jéricho. Donc la Religion chrétienne est divine.

Jésus a nourri cinq mille hommes dans le désert avec cinq pains d'orge et deux poissons. Donc la Religion chrétienne est divine.

[1] *Domine, si error est quem credimus, a te decepti sumus : quoniam iis signis prædita est ista Religio quæ non nisi a te esse potuerunt.* (Richard de Saint-Victor.)

Jésus a ouvert les yeux à l'aveugle-né. Donc la Religion chrétienne est divine.

Jésus a ressuscité Lazare de Béthanie, mort depuis quatre jours, et dont les chairs tombaient en corruption [1]. Donc la Religion chrétienne est divine.

Et ainsi du reste. Car Jésus a formellement opéré plusieurs de ces miracles pour prouver aux Juifs sa mission divine; par exemple, la guérison du paralytique de Capharnaüm [2], et la résurrection de Lazare [3], aux portes de Jérusalem.

Tous ces faits sont incontestables. Ces faits sont de vrais miracles; et ces miracles prouvent que Jésus est l'envoyé de Dieu.

HENRI

C'est vrai; l'enchaînement de ces trois propositions est rigoureux : l'une entraîne l'autre.

[1] *Domine, jam fœtet : quatriduanus est enim.* « Seigneur, il sent déjà mauvais; car il y a quatre jours qu'il est mort. » (Joann., XI, 39.)

[2] *Ut autem sciatis quia Filius hominis habet potestatem in terra dimittendi peccata, tunc ait paralytico : Surge, tolle grabatum tuum, et vade in domum tuam.* « Mais afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre la puissance de remettre les péchés, il dit alors au paralytique : Lève-toi, prends ton grabat, et va-t'en dans ta maison. » (S. Marc, II.)

[3] *Pater, gratias ago tibi quoniam audisti me. Ego autem sciebam quia semper me audis; sed propter populum qui circumstat dixi; ut credant quia tu me misisti.* « Mon Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez exaucé. Pour moi, je sais bien que vous m'exaucez toujours; mais je dis cela pour ce peuple qui m'environne, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. » (S. Jean, XI.)

L'ABBÉ

Chacune des actions merveilleuses que je vous ai citées suffit pour établir solidement la divinité de la Religion chrétienne. A plus forte raison, toutes ensemble suffisent.

JULES

Sans aucun doute. Conséquence bien tirée.

IV. — *Preuve de la Religion par la résurrection de Jésus-Christ.*

L'ABBÉ

Mais il est, Messieurs, un miracle plus éclatant, et, pour ainsi dire, plus divin que tous les autres : Jésus-Christ s'est ressuscité lui-même. C'est sur ce prodige qu'il a voulu principalement fonder sa Religion. Quand les Juifs lui demandent des signes de sa mission divine, la grande preuve qu'il leur promet, c'est sa résurrection. Lorsque les Apôtres se répandent dans le monde pour prêcher l'Évangile, ils commencent par attester que Jésus est ressuscité d'entre les morts. Cette preuve suffit aux Juifs et aux gentils, aux simples et aux savants[1]. Aussi Jésus-Christ a-t-il investi ce miracle de tant de lumière, qu'il faut être aveugle pour le nier.

[1] Saint Paul, s'adressant aux sénateurs de l'Aréopage, leur disait : « Dieu a certifié à tous les hommes la vérité de sa Religion par une preuve manifeste et invincible : il a ressuscité Jésus d'entre les morts. » *Fidem præbens omnibus, suscitans eum a mortuis.* (Act. Ap., XVII, 31.)

JULES

Quant à moi, je ne doute guère de la résurrection de Jésus-Christ. Néanmoins je serais bien aise d'en connaître les preuves.

L'ABBÉ

Vous les exposer toutes serait le sujet d'un long discours : je vous en choisirai quelques-unes qui, pour être courtes, n'en sont pas moins solides.

La première preuve de la résurrection de Jésus-Christ, c'est le récit même des Évangélistes. Voici trois faits qu'ils rapportent.

Premier fait. — Jésus est mort sur la croix. Le centurion romain, qui se tenait debout en face de lui, l'a vu expirer. Quand les soldats viennent pour lui rompre les jambes, ils le trouvent mort; l'un d'eux lui perce le côté d'un coup de lance, et il en sort aussitôt du sang et de l'eau. Enfin Pilate ne permet à Joseph d'enlever le corps de Jésus qu'après s'être assuré qu'il est mort.

Deuxième fait. — Le corps de Jésus a été enseveli et déposé dans un sépulcre neuf taillé dans un rocher, et l'ouverture du tombeau a été fermée par une grosse pierre. Les princes des prêtres savaient que Jésus avait prédit qu'il ressusciterait le troisième jour, et ils craignaient que ses disciples ne vinssent enlever son corps pour faire croire qu'il était en effet ressuscité. En conséquence, ils scellèrent eux-mêmes la pierre du sépulcre avec le sceau public, et ils mirent un poste de soldats auprès du tombeau, pour le gar-

der nuit et jour. Ainsi le corps de Jésus est resté entre les mains des Juifs qui l'ont fait mourir. « Gardez-le, pharisiens, gardez-le, dit saint Au-« gustin; la haine diligente de nos ennemis con-« firme notre foi [1]. »

Troisième fait. — Le matin du troisième jour, pendant que les soldats gardaient le tombeau, le corps de Jésus a disparu.

Voilà trois faits rapportés par les Évangélistes : personne ne les conteste; les Juifs même en conviennent.

HENRI

Il est inutile de les prouver davantage.

L'ABBÉ

Mais comment le corps de Jésus, enfermé dans le cœur du rocher, a-t-il pu disparaître? Écoutez de nouveau le récit des Évangélistes : « Le pre-« mier jour de la semaine, de grand matin, un « tremblement de terre eut lieu. Un ange descen-« dit du ciel, renversa la pierre et s'assit dessus. « Son visage étincelait comme l'éclair, et ses vê-« tements étaient blancs comme la neige. Les « gardes furent épouvantés et renversés comme « morts. L'ange dit aux saintes femmes qui ap-« portaient des aromates au tombeau : Ne crai-« gnez pas. Je sais que vous cherchez Jésus, qui

[1] *Diligentia scribarum et hostium prodest fidei nostræ. Servate, pharisæi, servate.* (S. Aug., *Serm.* XXIV *de Pascha*, n. 2, t. XXIII, p. 150, édit. Parent-Desb.)

« a été crucifié. Il n'est plus ici : *il est ressuscité,*
« comme il l'avait dit. Venez, voyez le lieu où
« l'on avait mis le Seigneur [1]. »

En effet, le sépulcre était vide. Il n'y restait plus que le suaire plié et les linceuls dont on avait enveloppé le corps de Jésus.

HENRI

Ainsi, d'après les Évangélistes, un ange descendu du ciel affirme que Jésus est ressuscité. Qu'est-ce que les Juifs opposèrent à ce récit?

L'ABBÉ

Les mêmes Évangélistes nous l'apprennent.
« Plusieurs des gardes vinrent à la ville, et racon-
« tèrent aux princes des prêtres tout ce qui était
« arrivé. Ceux-ci tinrent conseil avec les anciens,
« et, après avoir délibéré ensemble, ils donnèrent
« une grosse somme d'argent aux soldats, en leur
« faisant cette recommandation : Vous direz que
« ses disciples sont venus pendant la nuit, et qu'ils
« ont dérobé son corps pendant que vous dor-
« miez. Si le gouverneur en a connaissance, nous
« nous chargeons de lui parler, et de vous mettre
« en sûreté. Les soldats acceptèrent l'argent et
« firent comme on leur avait dit. Cette histoire
« s'est ainsi répandue parmi les Juifs. » Ils la répètent encore de nos jours, et depuis dix-huit siècles ils n'ont rien imaginé de mieux.

[1] S. Matth., XXVIII; S. Marc, XVI, 6; S. Luc, XXIV, 6.

Un seul mot cependant les confond. Si les soldats dormaient, comment ont-ils pu voir enlever le corps de Jésus [1]? Tu me produis des témoins endormis, dit saint Augustin; mais en vérité tu dors toi-même, ô Juif, quand tu imagines un conte qui se réfute lui-même [2] !

JULES

C'est, en effet, une singulière idée que d'invoquer des témoins endormis.

L'ABBÉ

Néanmoins tâchons de raisonner sur une fiction si peu raisonnable. Les Apôtres étaient si timides, qu'au jardin des Oliviers tous prirent la fuite. Saint Pierre leur chef, un moment honteux de sa peur, revint sur ses pas, mais ce fut pour renier plus lâchement son maître à la voix d'une servante. Cependant voilà que des gens si peu hardis viennent affronter des soldats armés ! Et pourquoi ce courage inattendu? C'est pour enlever le cadavre de celui qu'ils n'ont pas osé défendre lorsqu'il était vivant. Chose incroyable !

Par bonheur ils trouvent tous les soldats endormis. Chose incroyable !

La pierre énorme qui fermait l'entrée du sépulcre, ils la renversent et la roulent au mi-

[1] *Si custodes dormierunt, quomodo furtum viderunt?* (S. Remigius.)

[2] *Dormientes testes adhibes! Vere tu ipse obdormisti, qui srcutando talia defecisti.* (S. August. *in Ps.* LXIII.)

lieu des gardes sans en réveiller un seul. Chose incroyable !

Entrés dans le sépulcre entouré de gardes, au lieu d'emporter promptement le corps tel qu'ils le trouvent, ils s'amusent à dénouer les bandelettes, à dérouler le linceul, et même à plier soigneusement le suaire, sans craindre que les soldats ne s'éveillent. Chose incroyable !

Les gardes, qui n'ont rien vu, attestent que les disciples de Jésus ont enlevé son corps pendant qu'ils dormaient. Chose incroyable !

Les Juifs n'accusent pas devant Pilate les soldats infidèles et dormeurs : au contraire, ils leur donnent de l'argent. Chose incroyable !

Enfin les Juifs, si pleins d'animosité contre Jésus, et qui avaient tant d'intérêt à prouver que sa résurrection était fausse, ne font aucune recherche pour retrouver son corps ; ils ne demandent pas qu'on punisse ses disciples pour avoir brisé le sceau public. Tout cela est incroyable si Jésus n'est pas ressuscité.

HENRI

Il faut être aussi crédule qu'un incrédule pour croire tant de choses incroyables.

L'ABBÉ

Puisqu'on ne peut nier le récit des Évangiles sans tomber dans l'absurde, la preuve de la résurrection est déjà suffisante. Car non seulement Jésus est sorti miraculeusement du sein du rocher,

laissant dans son tombeau le linceul de la mort; mais nous avons en outre la parole d'un ange qui déclare aux saintes femmes que Jésus est ressuscité : *Resurrexit!* Le témoignage de cet ange, dont le visage brille comme l'éclair et dont la seule vue renverse les gardes, doit suffire pour bannir tout doute. Messieurs, choisissez entre le témoignage de l'ange, dont le visage rayonne comme le soleil, et le témoignage des gardes, qui ont les mains pleines d'or.

JULES

Mon choix est fait.

L'ABBÉ

Cependant nous n'en sommes qu'aux préliminaires de la démonstration. Nous avons bien d'autres témoignages.

Premier témoignage. Marie Madeleine voit Jésus, elle le reconnaît, il lui parle; elle entend cette voix qui lui est si connue et si chère. Aussitôt elle court l'annoncer aux Apôtres : ceux-ci ne la croient pas.

Deuxième témoignage. Plusieurs autres saintes femmes, entre autres Marie, mère de saint Jacques le mineur; Jeanne, femme de Chusa, l'intendant d'Hérode; Salomé, mère de saint Jacques le majeur et de saint Jean, voient Jésus, il leur parle; elles s'approchent de lui, elles touchent ses pieds de leurs mains, et elles l'adorent; puis elles courent apprendre cette nouvelle aux Apôtres.

Mais ceux-ci les regardent comme des personnes en délire, et ce qu'elles racontent leur semble un rêve. Ils ne les croient point. Jésus-Christ ne voulait pas que la preuve de sa résurrection reposât sur le seul témoignage de ces femmes, malgré leur nombre et leur vertu.

Troisième témoignage. Jésus enfin apparaît à saint Pierre. C'est alors seulement que les Apôtres commencent à croire. « Le Seigneur est vraiment ressuscité, disent-ils, car il a apparu à Simon [1]. » C'est à partir de ce moment que Simon-Pierre commence à accomplir sa grande mission : il croit lui-même à Jésus, qui se montre à lui; il le déclare, et il confirme ses frères dans la foi [2].

Quatrième témoignage. Jésus apparaît à deux disciples qui se rendaient le soir du même jour à Emmaüs. L'un d'eux se nommait Cléophas. Ayant invité Jésus à souper, ils le reconnaissent dans la fraction du pain; et il disparaît à leurs yeux.

Cinquième témoignage. Dans la joie qui les transporte, Cléophas et son ami retournent sur-le-champ à Jérusalem; ils entrent dans le cénacle, où les Apôtres étaient réunis avec plusieurs autres disciples de Jésus. Pendant que les deux amis racontent comment ils ont vu le Seigneur sur la route, ce qu'il leur a dit, et comment ils l'ont reconnu dans la fraction du pain; tandis que les Apôtres étonnés hésitent à les croire, voilà que Jésus lui-même apparaît debout au milieu d'eux

[1] *Surrexit Dominus vere, et apparuit Simoni*. (S. Luc, xxvi, 34.) — [2] S. Luc, xxii, 32.

et prononce cette parole : « La paix soit avec vous ! C'est moi, ne craignez pas. » Et comme ils étaient tout effrayés, et qu'ils s'imaginaient voir un fantôme, il leur dit : « Pourquoi vous troublez-vous ? Regardez mes mains, mes pieds, mon côté; assurez-vous bien que c'est moi. S'il ne vous suffit pas de me voir et d'entendre le son de ma voix, touchez-moi de vos mains, *palpate*. Un fantôme n'a pas de la chair et des os, comme vous voyez que j'en ai. » Et il leur montrait ses mains et ses pieds, et il les leur faisait toucher[1]. Cependant ils avaient encore de la peine à en croire leurs yeux et leurs mains, tant ils étaient remplis d'étonnement et de joie. Enfin Jésus leur demanda : « Avez-vous quelque chose à manger ? » Ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. Jésus en mangea devant eux, et, prenant les restes, il les leur donna. Enfin tous les doutes s'évanouirent. Après l'inspection attentive et répétée (c'est le mot *perspeximus*) de Jésus, de ses traits, de ses mouvements et de tous ces petits détails qui forment comme le caractère propre de chaque personne, ils furent pleinement convaincus que leur maître était ressuscité. Toutes les apparitions que je viens de raconter eurent lieu le dimanche, le jour même où Jésus sortit du tombeau.

Sixième témoignage. Cependant Thomas était absent quand Jésus apparut dans le cénacle. Tous

[1] S. Luc, xxvi, 36.

les Apôtres et les autres disciples lui dirent : « Nous avons vu le Seigneur. » Il ne voulut pas les croire. Ils eurent beau lui répéter unanimement qu'ils l'avaient vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles, touché de leurs mains; Thomas s'obstina, contre toute raison, à demeurer incrédule. Il fut en cela le modèle de ceux qu'on appelle des esprits forts. Jésus voulut qu'il s'en trouvât un parmi ses Apôtres, afin que celui-là, convaincu et dompté par l'évidence, ne laissât plus d'excuse aux autres. Thomas prononça donc solennellement cette parole : « Si je ne vois pas dans ses mains les trous des clous, si je ne mets pas mon doigt à la place des clous, si je n'enfonce pas ma main dans son côté, je ne croirai pas. » Ainsi ce disciple superbe ose dicter à Dieu les conditions de sa foi. Jésus le laisse s'affermir pendant huit jours dans son incrédulité. Mais le huitième jour, quand tous les Apôtres sont réunis dans le cénacle, et Thomas avec eux, Jésus vient, il entre, quoique les portes soient fermées, ou plutôt il paraît soudain debout au milieu d'eux, et il leur dit : « La paix soit avec vous. » Puis, se tournant vers Thomas, et lui montrant ses mains percées, il lui dit : « Mets ton doigt ici, et reconnais mes mains. Approche ta main, mets-la dans mon côté; et ne sois plus incrédule, mais fidèle. » Thomas voit, il touche, et, vaincu par la réalité manifeste et par la bonté de son maître, il s'écrie : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! » Heureuse incrédulité ! disent les saints Pères. Il n'a pas cru afin

que nous crussions, et son infidélité opiniâtre a été le fondement de notre foi[1]. Oui, Messieurs, j'en crois mieux le témoignage de Thomas que je ne croirais celui de mes propres yeux. Car si Jésus m'avait accordé la faveur de constater par moi-même sa résurrection, non, jamais je n'aurais exigé des conditions pareilles, ni poussé si loin mes précautions.

JULES

Après que saint Thomas a cru, personne ne peut refuser de croire.

HENRI

Si les choses se sont ainsi passées, les Apôtres ont porté la prudence jusqu'aux dernières limites; et j'avoue qu'ils n'ont cru que lorsqu'il leur a été impossible de ne pas croire. Mais sommes-nous bien sûrs que les Apôtres n'ont pas inventé l'histoire de la résurrection pour la persuader au monde?

L'ABBÉ

Et quel intérêt avaient-ils à inventer cette histoire? Jésus leur avait souvent parlé de sa résurrection. Il leur promettait, il leur répétait qu'il ressusciterait le troisième jour. Si donc il n'était pas ressuscité, il les aurait trompés. Et, trompés par lui, haïs de toute leur nation à cause de lui,

[1] *Plus enim nobis Thomæ infidelitas ad fidem quam fides credentium discipulorum profuit.* (S. Greg. M.)

ils auraient soutenu qu'il était sorti vivant du tombeau ! Ils auraient entrepris de faire adorer comme Dieu l'imposteur qui les aurait abusés !

JULES

Cela n'est pas dans la nature humaine.

L'ABBÉ

Mais l'eussent-ils voulu, ce projet aurait nécessairement échoué. Comment le pourraient-ils faire réussir? Tous les moyens leur manquent. Est-ce sur leur éloquence qu'ils comptent pour persuader au monde la fable qu'ils ont imaginée? Mais ce sont de simples pêcheurs, les plus ignorants des hommes. Vont-ils, à force d'argent, séduire quelques adeptes qui soutiendront leur mensonge? Mais ils n'ont rien, pas même cette barque et ces filets qu'ils avaient abandonnés pour suivre le fils d'un charpentier; ils n'ont pas même de souliers[1]. Est-ce leur rang ou leur naissance qui donne du crédit à leur personne et de l'autorité à leur parole? Mais ce sont des gens de basse condition, originaires de bourgades inconnues; ce sont des Galiléens méprisés des Juifs, qui sont eux-mêmes haïs dans tout l'univers. Leur nom seul excite la répulsion universelle.

Direz-vous qu'ils étaient entraînés par les promesses de leur maître? Lesquelles? Car s'il n'était

[1] Οὐδὲ ὑποδήματα εἶχον. (S. Jean Chrysostome, *Hom.* 89 *in Matth.*)

pas lui-même sorti du tombeau, ses autres promesses ne méritaient pas plus de créance.

Mais voici une difficulté qui n'est pas moindre. Supposons que Jésus ne soit pas ressuscité : croyez-vous que ces onze Galiléens vont oser affronter un peuple en fureur, qui vient de crucifier leur maître ? Pierre, leur chef et le plus hardi, n'a pas pu soutenir une parole d'une simple portière; tous les autres se sont enfuis à la première vue d'un péril qui ne les menace pas : et voilà qu'ils parcourent l'univers pour y semer une fable qu'ils ont inventée ! Quoi ! la seule vue des bâtons et des chaînes, un mot d'une femme a triomphé de leur courage : d'où vient qu'ils se présentent maintenant avec intrépidité devant les juges, les proconsuls, les empereurs, sans craindre ni les haches ni les épées nues, ni les chaudières bouillantes ni les bûchers allumés ? Qui peut les soutenir au milieu des supplices, quand on les crucifie, qu'on les scie, qu'on les tenaille, qu'on les dépèce et qu'on les écorche? Dites-moi, qui peut les soutenir, sinon la force de la vérité et le témoignage d'une conscience profondément convaincue? Ce n'est pas même assez pour expliquer une telle constance : il y faut par-dessus tout la puissance et le secours présent d'un Dieu ressuscité.

JULES

Quant à moi, je n'ai pas le courage de disputer. Une fois que j'ai vu la vérité clairement, je l'accepte et je dis : C'est cela. Vous nous avez parfai-

tement démontré que les Apôtres n'ont pas *voulu* inventer l'histoire de la résurrection. Vous avez aussi clairement prouvé que, si elle était fausse, ils n'auraient pas *pu* la persuader, quand même ils l'auraient voulu. Il faut donc convenir qu'ils sont des témoins fidèles, s'il en fut jamais. Nier la résurrection de Jésus-Christ, si invinciblement prouvée, ce n'est pas force d'esprit; moi, j'appellerais cela démence.

HENRI

Tous vos raisonnements sont justes, monsieur l'abbé; et la preuve de la résurrection est complète : je la vois clairement démontrée. Mais, dites-moi, ne serait-elle pas encore bien autrement forte si Jésus-Christ s'était montré aux Juifs après sa résurrection, au lieu de se faire voir seulement à un petit nombre d'amis? Hérode et Pilate, Anne et Caïphe, tous les pharisiens et tout le peuple, étonnés et frappés de stupeur, seraient tombés à ses genoux et l'auraient adoré comme un Dieu. Qui sait si leur exemple n'eût pas entraîné l'empereur Tibère, le sénat de Rome et tout l'univers?

L'ABBÉ

Se montrer aux hommes est une faveur insigne qu'un Dieu ne doit à personne, moins encore à ses ennemis. Du reste, Jésus ressuscité ne s'est pas fait voir seulement aux Apôtres : je vous ai dit qu'il avait aussi apparu dès le jour de Pâques à plusieurs saintes femmes et à plusieurs autres dis-

ciples [1]. Pendant quarante jours, il continua de se montrer à ses Apôtres et de converser avec eux. Il se fit voir à bien d'autres encore, puisqu'en une seule fois il y eut plus de cinq cents disciples réunis qui le virent. C'est saint Paul qui nous l'apprend dans sa première Épître aux Corinthiens; et il atteste qu'un grand nombre de ces témoins vivaient encore à l'époque où il écrivait aux fidèles de cette ville, c'est-à-dire vingt-trois ans après la résurrection [2].

JULES

Comment ne pas croire cinq cents témoins?

HENRI

La résurrection de Jésus-Christ est manifeste, j'en conviens. Cependant l'aveu d'un ennemi confondu et forcé d'adorer celui qu'il persécutait, serait un genre de preuve qui frapperait davantage les incrédules. Ce témoignage n'est sans doute pas nécessaire; mais je regrette qu'il manque à la résurrection de Jésus-Christ.

V. — *Conversion de saint Paul.*

L'ABBÉ

Vous voudriez donc qu'il se fût montré à ses ennemis? Eh bien, il l'a fait.

[1] S. Luc, XXIV, 33.
[2] *Visus est plus quam quingentis fratribus simul, ex quibus multi manent usque adhuc.* (I Cor., XV, 6.) Cette épître fut écrite l'an 56 ou 57.

HENRI

Il l'a fait?

L'ABBÉ

Oui, Monsieur; il a choisi le plus violent de tous, Saul le persécuteur, Saul qui ravageait l'Église naissante, qui faisait lapider saint Étienne, qui pénétrait dans les maisons des chrétiens et en arrachait les hommes et les femmes pour les jeter en prison et les faire mourir. Jésus-Christ s'est montré à lui. Souvenez-vous, Messieurs, de cette apparition fameuse.

Saul, après avoir immolé ou dispersé les fidèles de Jérusalem, courait à Damas, ne respirant que menaces et carnage. Muni des lettres du prince des prêtres et investi de l'autorité publique, il déclarait qu'il saisirait tous les hommes et toutes les femmes qui croyaient en Jésus, et qu'il les amènerait enchaînés à Jérusalem. Comme il marchait sur la route et qu'il approchait de Damas, tout à coup une grande lumière qui venait du ciel l'environna. Il vit Jésus dans sa gloire. Il fut renversé par terre et entendit une voix qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » Il répondit : « Qui êtes-vous, Seigneur? » Et la voix lui dit : « Je suis Jésus que tu persécutes. Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. » Saul, tout tremblant et comme foudroyé, demanda : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Jésus lui dit : « Lève-toi, entre dans la ville : là tu apprendras ce que tu dois faire. »

Pendant ce temps, les hommes qui accompagnaient Saul étaient restés debout, saisis d'étonnement. Ils entendaient la voix qui parlait, mais ils ne voyaient personne. Saul se leva de terre, mais il était devenu aveugle; ses yeux, éblouis par la gloire de Jésus, ne voyaient plus rien. Ses compagnons furent donc obligés de le prendre par la main pour le faire entrer dans Damas. Un fidèle disciple, averti par le Seigneur, vint le trouver et lui imposa les mains. Saul recouvra la vue, reçut le baptême, et commença aussitôt à prêcher dans les synagogues et dans toute la ville que Jésus était le Messie et le Fils de Dieu[1].

Cette vision, cette conversion, cette prédication de saint Paul, sont un fait si éclatant, si authentique et si merveilleux, qu'il suffit lui seul pour démontrer la résurrection de Jésus-Christ et la divinité de la Religion chrétienne[2].

JULES

Quelle impression ce grand événement ne dut-il pas faire sur les Juifs ! Le plus ardent ennemi de Jésus-Christ subitement changé ! Le matin persécuteur, et le soir apôtre !

L'ABBÉ

Dites-moi, la conversion de saint Paul ne mar-

[1] Act. Ap., IX, XXII et XXVI; I Ep. ad Cor., XV.

[2] Ce fut l'examen philosophique de ce prodige qui ramena au christianisme Littleton, déiste anglais du dernier siècle. Après avoir combattu la Religion, il voulut la défendre en publiant un ouvrage très solide, qui a pour titre : *La Religion démontrée par la Conversion et l'Apostolat de saint Paul.*

que-t-elle pas évidemment l'action d'un Dieu? Qu'en pensez-vous, monsieur Henri?

HENRI

Il faut l'avouer, Saul partant de Jérusalem fougueux persécuteur des chrétiens, et arrivant à Damas chrétien lui-même, est un fait bien étonnant.

JULES

Dis que c'est un fait inexplicable sans l'intervention divine.

L'ABBÉ

Oui, monsieur Jules, vous avez raison : le doigt de Dieu est ici; car il ne faut pas une moindre puissance pour changer une volonté perverse et opiniâtre dans le mal que pour changer les lois de la nature. Voilà Paul, cet ennemi acharné de Jésus, qui devient tout à coup son témoin. A peine entré dans Damas, il crie aux Juifs et aux païens : « Jésus est ressuscité : je l'ai vu ! » Et ce témoignage, il va le proclamer d'un bout du monde à l'autre : en Syrie, en Arabie, en Chypre, dans toute l'Asie Mineure, en Macédoine, à Athènes, à Corinthe, à Malte, à Rome, au bout du monde[1].

[1] Saint Jean Chrysostome atteste, avec plusieurs autres saints Pères, que saint Paul a prêché l'Évangile en Espagne. Δύο μὲν οὖν ἔτη ἐποίησεν ἐν Ῥώμῃ δεδεμένος· εἶτα ἀφείθη· εἶτα εἰς τὰς Σπανίας ἦλθεν. (*Ad Heb.* Præfat.) Saint Paul répète lui-même deux fois, dans son Épître aux Romains, qu'il passera par Rome en allant en Espagne : *Per vos proficiscar in Hispaniam.* (Rom., xv, 28.)

Pendant trente-six années, il ne cesse de répéter le nom de Jésus ressuscité et de lui conquérir des adorateurs, jusqu'à ce que le glaive de Néron lui tranche la tête. Voilà un langage qui parle plus haut que les puériles inventions des rabbins.

JULES

Oui, cela persuade mieux que des témoins endormis.

VI. — *Guérison du boiteux.*

L'ABBÉ

Aux témoignages si convaincants des Apôtres et à celui de Paul converti, je vais joindre une autre preuve qui n'est pas moins forte. Je vous le disais tout à l'heure, l'argument le plus frappant, la démonstration la plus palpable, celle qui entraîne le philosophe aussi bien que le peuple, c'est le miracle, parce que le miracle est le témoignage de Dieu même. Si donc Jésus-Christ n'était pas ressuscité, malgré sa promesse, les Apôtres n'auraient pas fait des miracles en son nom. Or ils en ont fait de nombreux, d'éclatants, de certains.

HENRI

Où les trouve-t-on racontés?

L'ABBÉ

Dans les *Actes des Apôtres,* un fort beau livre, composé par l'évangéliste saint Luc.

Vous n'attendez pas de moi que je vous en prouve l'authenticité; car ce livre s'appuie sur les mêmes preuves que les Evangiles. Or, parmi tous les prodiges que saint Luc y raconte, en voici un qui défie toutes les attaques de l'incrédulité.

Quelques jours après la Pentecôte, saint Pierre et saint Jean montaient au temple de Jérusalem pour y assister à la prière de la neuvième heure[1]. Or il y avait là un homme boiteux dès sa naissance, qui était connu de toute la ville, parce qu'on l'apportait tous les jours à la Belle-Porte du temple pour demander l'aumône à ceux qui entraient. Cet homme, voyant Pierre et Jean qui commençaient à entrer dans le temple, les pria de lui donner l'aumône. Pierre fixa les yeux sur ce pauvre homme et lui dit : « Je n'ai ni or ni « argent; mais ce que je possède, je te le donne. « Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et « marche ! » En même temps, il le prit par la main droite et le leva de terre. A l'instant les jambes et les pieds du boiteux se redressèrent et s'affermirent; il fit un saut et se tint debout; puis il se mit à marcher librement. Il entra avec eux dans le temple, sautant d'allégresse et louant Dieu. Tout le peuple le vit marcher et l'entendit louer Dieu de sa guérison. Or on le connaissait pour être celui-là même que l'on voyait depuis tant d'années assis à la Belle-Porte du temple et demandant l'aumône. Tous les gens étaient inter-

[1] Act. Apost., III. La neuvième heure répondait à trois heures du soir.

dits et comme hors d'eux-mêmes en voyant cette guérison étonnante.

Saint Pierre alors prit la parole et dit : « Israé-
« lites, pourquoi êtes-vous étonnés de ce que vous
« voyez ? ou pourquoi nous regardez-vous avec sur-
« prise, comme si nous étions les auteurs de ce
« prodige ? Ce n'est point par notre puissance et
« notre vertu que nous avons fait marcher cet
« homme. Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac,
« le Dieu de Jacob, le Dieu de nos pères a glo-
« rifié son fils Jésus, que vous avez livré à Pilate,
« et que vous avez renié en sa présence, quand
« Pilate le jugeait innocent et voulait le renvoyer
« libre. Mais vous avez renié le Saint et le Juste ;
« et, à sa place, vous avez demandé un homicide.
« Vous avez mis à mort l'auteur de la vie. Mais
« Dieu l'a ressuscité d'entre les morts ; nous en
« sommes les témoins. Or, mes frères, c'est le
« nom de Jésus qui a opéré le prodige dont vous
« êtes témoins vous-mêmes ; c'est la foi en son
« nom qui a guéri cet homme en présence de
« vous tous. »

Saint Pierre les exhorta ensuite à reconnaître Jésus pour le Messie annoncé par Moïse et les prophètes. Cinq mille Juifs, sans compter les femmes, se convertirent à la vue de ce miracle et adorèrent comme un Dieu celui qu'ils avaient crucifié. Saint Pierre et saint Jean parlaient encore lorsque les prêtres survinrent avec les sadducéens et l'officier qui commandait la garde du temple. Fâchés de les entendre annoncer la résurrection de Jésus, ils

les arrêtèrent, les mirent en prison, et passèrent la nuit à se concerter.

Le lendemain, les princes des prêtres et les docteurs de la loi, Anne et Jean son fils, Caïphe, Alexandre et les chefs de la nation tinrent conseil, commencèrent une enquête, citèrent devant eux les deux Apôtres et firent comparaître celui qu'ils avaient guéri[1]. Pierre et Jean étaient debout en présence du conseil. Les chefs de la nation les interrogèrent et leur posèrent cette question : « Dites-nous, par quelle vertu ou en quel nom avez-vous fait cela ? » Alors Pierre, rempli du Saint-Esprit, leur répondit : « Écoutez, princes « du peuple, et vous, anciens : puisqu'on nous « cite en jugement pour avoir fait du bien à un « homme infirme, et puisqu'on veut savoir par « qui ce boiteux a été guéri, sachez tous, et que « tout le peuple d'Israël apprenne que cet homme, « qui se tient ici debout en votre présence, a été « guéri par le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ « de Nazareth, que vous avez crucifié, mais que « Dieu a ressuscité d'entre les morts. »

Les princes des prêtres et tout le conseil, voyant la fermeté de Pierre et de Jean, et sachant d'ailleurs que c'étaient des hommes simples et sans lettres, étaient dans l'étonnement. Ils n'ignoraient pas non plus qu'ils avaient été avec Jésus. Mais comme ils voyaient debout auprès d'eux l'homme qui avait été guéri, ils n'avaient rien à répliquer.

[1] Act. Ap., IV.

Ils firent sortir les Apôtres, et se mirent à délibérer entre eux. « Que ferons-nous à ces gens-là? disaient-ils; car tous les habitants de Jérusalem connaissent le miracle qu'ils viennent d'opérer. La chose est notoire, et nous ne pouvons pas la nier. » Ils prirent le parti d'étouffer la vérité incommode qu'ils ne pouvaient détruire ouvertement. « De peur que cela ne fasse encore plus de bruit parmi le peuple, dirent-ils, défendons-leur avec menaces de parler désormais de Jésus, et de prononcer ce nom-là à qui que ce soit. » Ils firent donc rentrer les Apôtres, et ils leur défendirent de parler de Jésus en aucune sorte, ni d'enseigner en son nom. La mesure était habile : s'ils pouvaient forcer les Apôtres à se taire, la légèreté du peuple aurait bientôt perdu de vue ce miracle, et la religion de Jésus oublié s'éteindrait toute seule. Mais Pierre et Jean leur répondirent avec constance : « Jugez « vous-même s'il est juste de vous obéir plutôt « qu'à Dieu. Nous ne pouvons pas ne point parler : « il faut que nous disions ce que nous avons vu et « entendu. » Les menaces devenaient superflues contre de pareils hommes; mais les sages du grand conseil n'avaient pas d'autres ressources. Ils congédièrent donc les deux Apôtres en les menaçant de nouveau, parce qu'ils ne savaient comment les punir à cause de l'enthousiasme du peuple. Tout le monde, en effet, exaltait ce prodige; car l'homme qui avait été guéri si miraculeusement avait plus de quarante ans d'âge et d'infirmité.

Voilà, Messieurs, un miracle opéré au milieu

de Jérusalem, sous les yeux des prêtres, en présence du peuple, et constaté par les meurtriers mêmes de Jésus-Christ. Ne suffirait-il pas seul pour prouver sa résurrection, et par conséquent pour démontrer la divinité de la Religion chrétienne?

JULES

A Dieu ne plaise, Monsieur, que je nie un miracle si authentique, ou que je repousse la conclusion qui en découle! Mais, pendant que vous le racontiez, une pensée naissait en mon esprit. D'où vient, me disais-je, que Dieu ne fait plus aujourd'hui de miracles? Est-ce parce que le monde incrédule n'en est plus digne? Sommes-nous donc devenus pires que n'étaient autrefois les Juifs et les païens?

HENRI

Monsieur l'abbé, j'avais la même pensée que mon ami. Ce ne sont pas, dites-vous, les raisonnements savants qui convertissent les foules, mais ce sont les miracles. Je suis de votre avis. Oh! si Jésus-Christ daignait encore faire des prodiges, comme aux premiers temps, il me semble que tous nos contemporains se précipiteraient dans ses bras, et que tout l'univers se convertirait à la Religion chrétienne.

L'ABBÉ

Vous le croyez, honnête jeune homme? vous vous trompez. Les princes des prêtres, qui

voyaient le boiteux marcher, ont-ils cru? Les docteurs d'Israël, qui entendaient parler les muets, ont-ils cru? Les scribes et les lettrés, en présence de qui Jésus rendait la vue aux aveugles, ont-ils cru? Les mêmes miracles se renouvelleraient devant nos incrédules modernes, qu'ils ne croiraient pas davantage. Notre-Seigneur l'avait bien prédit des Juifs, quand il leur racontait l'histoire du mauvais riche enseveli dans l'enfer. « Père Abra-« ham, disait l'infortuné, envoyez Lazare sur la « terre avertir mes frères, afin qu'ils ne viennent « pas comme moi dans ce lieu de tourments. » Abraham répondait : « Ils ont Moïse et les pro-« phètes : qu'ils les écoutent. » Le malheureux insistait en disant : « Non, père Abraham, les « livres de Moïse et des prophètes ne les converti-« ront pas. Mais si un mort va les trouver, ils feront « pénitence. » Et Abraham terminait cet effrayant dialogue par ces mots : « S'ils n'écoutent pas « Moïse et les prophètes, quand même les morts « ressusciteraient, ils ne les croiraient pas davan-« tage[1]. »

En effet, peu de temps après, un autre Lazare, le frère de Marthe et de Marie, sortit vivant du tombeau, à Béthanie, aux portes de Jérusalem. Les pharisiens le virent, et les superbes pharisiens ne crurent pas en Celui qui l'avait ressuscité. Soyez sûr qu'il en serait encore de même aujourd'hui. Si le prophète Élie descendait de nos

[1] *Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* (S. Luc, xvi, 31.)

jours sur la terre et qu'il renouvelât les prodiges du Messie, il ne manquerait ni d'un Judas pour le vendre, ni d'un Pilate pour le condamner.

JULES

Au lieu d'un, il en trouverait mille.

VII. — *Les miracles qui s'opèrent dans l'Église.*

L'ABBÉ

Au reste, les miracles n'ont fait défaut dans aucun siècle. Vous entendez quelquefois parler de nouveaux saints canonisés par l'Église romaine. Or l'Église romaine ne décerne jamais cet honneur qu'à des personnages dont l'éminente sainteté est prouvée par plusieurs miracles, opérés par leur intercession pendant leur vie ou après leur mort.

HENRI

Ces miracles sont-ils eux-mêmes toujours bien prouvés? J'ai ouï, dans le temps, beaucoup de plaisanteries sur Benoît Labre, dont le pape venait de faire un saint.

L'ABBÉ

Ceux qui plaisantent ainsi ne savent pas quelle rigoureuse sévérité l'Église apporte dans l'examen des miracles. Vous en jugerez, Messieurs, par le fait suivant. Sur la fin du XVII[e] siècle, un protes-

tant distingué vint à Rome et se lia d'amitié avec un prélat romain, qui lui communiqua des pièces contenant les preuves de plusieurs miracles. Après les avoir lues, le protestant les rendit au prélat en lui disant : « A la bonne heure ! Voilà certainement la plus sûre manière de prouver les miracles. Si tous ceux qu'on reçoit dans l'Église romaine étaient établis sur des preuves aussi évidentes et aussi authentiques que ceux-ci le sont, nous n'aurions aucune peine à y souscrire, et par là vous vous sauveriez de toutes les railleries que l'on fait sur vos prétendus miracles. — Eh bien, répondit le prélat, sachez que de tous ces miracles, qui vous paraissent si avérés et si bien appuyés, aucun n'a été admis par la Congrégation des Rites, parce qu'ils n'ont pas paru suffisamment prouvés. » Le protestant, étonné de cette réponse inattendue, avoua qu'il n'aurait jamais pensé que l'Église romaine poussât si loin la circonspection dans l'examen des miracles [1].

HENRI

Je suis heureux, Monsieur, d'apprendre un pareil fait. C'est une réponse victorieuse à toutes les critiques.

JULES

Et moi, je ne serai pas plus exigeant que ce protestant. La prudence romaine, qui l'étonne, me suffit.

[1] *Vie du B. Jean-François Régis*, par le P. Daubenton, p. 33.

VIII. — *Preuve de la Religion par son établissement.*

L'ABBÉ

Mais, sans parler de ces miracles, que l'ignorance et la mauvaise foi seules peuvent nier, Messieurs, il y en a un dont l'univers est témoin, un miracle ancien et nouveau, un miracle qui grandit de siècle en siècle, un miracle enfin aussi manifeste que le soleil.

HENRI

Quel est-il donc? Car je ne me souviens pas d'avoir jamais vu de miracle.

JULES

Ni moi non plus. Je serais pourtant bien aise d'en voir seulement un dans ma vie.

L'ABBÉ

Vous avez vu celui-là, monsieur Jules, vous le voyez encore, et c'est vous-même qui allez tout à l'heure le constater. Veuillez répondre à une simple question. N'est-il pas vrai que la Religion chrétienne s'est établie autrefois dans le monde?

JULES

Sans doute.

L'ABBÉ

N'est-il pas vrai qu'elle subsiste encore aujourd'hui?

JULES

J'en conviens; mais où nous conduisez-vous avec une question si simple?

L'ABBÉ

Je ne vous conduis nulle part, Monsieur; je vous laisse où vous êtes, en présence de deux miracles.

JULES

En présence de deux miracles! Veuillez me les montrer, car je ne les vois pas encore.

HENRI

Quels sont-ils?

L'ABBÉ

Ceux que je viens de nommer, savoir l'établissement et la durée de la Religion chrétienne.

HENRI

L'établissement et la durée de la Religion chrétienne sont des miracles?

L'ABBÉ

Oui, Monsieur; car son établissement, comme sa durée, suppose l'intervention de la puissance divine. Pour qu'elle ait pu être établie dans le monde, il faut qu'un Dieu l'ait fondée; et pour qu'elle subsiste encore, il faut qu'un Dieu la soutienne. Ainsi, Messieurs, voilà deux miracles, au lieu d'un seul que je vous promettais.

HENRI

Je ne me doutais pas que ce fussent là des miracles. Il me semblait, au contraire, que l'établissement du christianisme était une grande et heureuse révolution qui s'était naturellement opérée dans les masses populaires. En effet, Rome succombait épuisée par la débauche et l'esclavage; elle avait corrompu et opprimé tous les peuples de l'Orient et de l'Occident. Alors apparaît une religion qui proclame que tous les hommes sont frères, et qui leur commande de s'aimer les uns les autres. Une immense espérance soulève le monde. Tous ceux qui souffrent, tous les vaincus, tous les opprimés accueillent avec enthousiasme la bonne nouvelle; et voilà le christianisme établi.

L'ABBÉ

Ce n'est pas plus difficile que cela? Vous croyez que les choses se sont ainsi passées?

HENRI

Si je me trompe, veuillez redresser mon erreur.

L'ABBÉ

Permettez-moi de raconter la même chose à mon tour. Rome succombait dans la débauche. Tout le monde était esclave ou corrompu. Or voici qu'un Juif imagine une nouvelle religion; il ordonne aux hommes de s'aimer les uns les autres, et ces hommes, qui se dévoraient entre eux, n'ont rien de plus pressé que de s'entr'aimer. Il leur

commande la pureté, et ces hommes, plongés dans la débauche, deviennent chastes aussitôt. Il leur conseille la pauvreté, et ces avares abandonnent leurs richesses, vendent leurs biens et en donnent le prix aux pauvres. Tous ces hommes orgueilleux, haineux, ambitieux, voluptueux, avares, il leur verse un peu d'eau sur la tête, et les voilà changés. Et vous n'apercevez rien de merveilleux dans ce changement ?

La nouvelle religion est accueillie partout, il est vrai ; mais partout aussi, pendant trois siècles, d'un bout du monde à l'autre, on brûle, on scie, on tenaille, on torture, on tue par milliers et par millions ceux qui l'adoptent ; et la foule imbécile des païens, des opprimés, des esclaves, des malheureux, applaudit à ces cruautés ; elle ne veut pas qu'on lui enlève ses dieux de sang et de boue ; elle accuse les chrétiens de tous les maux de l'empire, et tous les philosophes raillent les chrétiens, tandis que César les égorge. Voilà comment la Religion chrétienne s'est établie. Trouvez-vous encore que ce soit là une révolution toute naturelle ?

HENRI

Ce n'est pas ainsi qu'on m'avait présenté l'établissement de la Religion chrétienne.

L'ABBÉ

Je n'avance pourtant rien, Monsieur, qui ne soit connu de tout le monde et consigné dans l'his-

toire, quand elle n'est pas falsifiée à dessein par des mains perfides.

Mais comme la chose est d'une extrême importance, ne nous contentons pas d'un simple coup d'œil : entrons dans le détail. Si dans tout ce que je vais dire j'avance un seul fait qui vous semble douteux, je vous prie de m'arrêter.

D'abord, je ne suppose point que Jésus est Dieu ni l'envoyé de Dieu. Je l'oublie même pour quelque temps. Il ne s'agit pas encore de ce qu'il est, mais de ce qu'il a fait. Écoutez donc ce récit. Un Juif nommé Jésus, habitant de Nazareth, fils de Marie et réputé fils du charpentier Joseph, sort de son atelier à l'âge de trente ans. Il n'a fréquenté aucune école, et n'a manié que les outils propres à son état. Voilà qu'il entreprend de changer la face de l'univers et de purger le monde de l'idolâtrie, de la superstition, de l'erreur et des vices, pour faire régner partout le culte très pur du Dieu suprême. C'est un dessein magnifique, qu'aucun philosophe n'avait jamais conçu ; mais c'est un projet si difficile, qu'aucun monarque ne se fût trouvé assez puissant pour l'exécuter. Vous allez toutefois en voir le succès.

Quels moyens ce Juif prend-il pour réussir? Les plus propres à faire échouer son entreprise. Il choisit douze disciples grossiers, ignorants, timides; des bateliers semblables à ceux que nous voyons sur nos côtes; des gens honnêtes, mais sans lettres, qui ne savent que manier la rame et jeter leurs filets dans la mer. Il leur apprend

d'abord sa doctrine et la leur persuade, puis il s'en sert pour l'apprendre et la persuader aux autres.

A peine les a-t-il instruits, qu'il est lui-même saisi par les chefs de sa nation, accusé, condamné, et il expire sur un gibet infâme. Que va devenir son beau dessein? Qui ne l'eût regardé comme anéanti pour jamais? Au contraire, c'est alors que son œuvre commence.

Aussitôt après sa mort, les douze hommes qu'il avait choisis (celui qui l'avait trahi fut remplacé par un autre disciple) se partagent entre eux la conquête et la réformation du monde. Comme leur maître, ils n'ont point d'autres armes que la patience, point d'autre trésor que la pauvreté, point d'autres conseils que la simplicité. Et cependant (chose étonnante!) ils triomphent de tout. Ils prêchent des mystères incroyables, et on les croit! Ils annoncent un Évangile opposé directement à toutes les inclinations de la nature, et on le reçoit! Ces pêcheurs annoncent leur loi aux grands de la terre, aux doctes, aux philosophes du siècle, à des mondains sensuels et voluptueux, et l'on s'y soumet! Les Romains obéissent à des Juifs! Les grands reçoivent la loi de ces pauvres; les doctes se laissent convaincre par ces ignorants; les voluptueux se font instruire par ces nouveaux prédicateurs de la croix, et se chargent librement du joug de la mortification et de la pénitence [1].

[1] *Non de oratore piscatorem, sed de piscatore lucratus est oratorem, lucratus est senatorem, lucratus est imperatorem.*

De tout cela se forme une société si sainte, si pure, si distinguée par toutes les vertus, que le paganisme même se trouve forcé à l'admirer. L'empire romain, qui ne pouvait pas trouver six vestales [1], compte maintenant les vierges par milliers.

Ce n'est pas tout, et ce que j'ajoute doit vous paraître encore plus surprenant; car à peine la religion publiée par ces douze Apôtres a-t-elle commencé à se répandre, qu'elle se voit attaquée de mille ennemis. Toute la puissance romaine se dresse contre elle. Néron et Domitien, avec Trajan et Marc-Aurèle; Septime-Sévère et Dèce, Maximin et Valérien, Aurélien, Dioclétien, Galère, tour à tour les maîtres du monde, veulent l'anéantir, et ils s'en font un point de politique. Mais, malgré les efforts de tant de persécuteurs, elle s'établit partout si solidement, que rien ne peut l'ébranler.

Des millions de martyrs la défendent sur les chevalets et au milieu des bûchers; des gens de toutes les conditions, plébéiens, chevaliers, sénateurs, philosophes, consuls, se font gloire d'en être les victimes et de s'immoler pour elle. Des

(S. Aug.) Voyez ce sujet admirablement traité dans le beau sermon de Bourdaloue *sur la Religion chrétienne*. (Carême.)

[1] Les vestales étaient les prêtresses de Vesta. Elles pouvaient entrer en fonction à l'âge de six ans et devaient garder la chasteté pendant tout leur ministère, qui était de trente ans. On les comblait d'honneurs et de priviléges, au point qu'un licteur portait les faiseaux devant elles comme devant les consuls. Cependant, au temps d'Auguste, le feu sacré menaçait de s'éteindre sur l'autel de Vesta, faute de six vierges!

vierges sans nombre, dans un corps tendre et délicat, lui rendent le même témoignage et souffrent avec joie les tourments les plus cruels. Partout se dressent les chevalets; partout s'aiguisent les ongles de fer; partout s'allument les bûchers; toutes les villes de l'empire sont arrosées de sang. Malgré les supplices et par les supplices, la Religion s'étend non seulement en Judée, où elle a pris naissance, mais jusqu'aux extrémités de la terre. La religion de Jésus est prêchée, non seulement parmi les peuples barbares, mais chez les nations les plus polies : elle est acceptée dans Athènes, dont le savant le plus illustre, le philosophe Denys, passe de l'Aréopage dans l'école de ces Galiléens; elle est pratiquée dans Rome, où la religion d'un crucifié se trouve bientôt la religion dominante; elle pénètre dans le palais des Césars, où elle compte les plus fervents disciples; enfin, observez ceci, elle apparaît au monde dans le plus éclairé de tous les siècles; car c'est dans le siècle d'Auguste où cette religion, pleine de mystères incompréhensibles et de préceptes austères, surmonte toute la prétendue sagesse de l'homme, qu'elle dompte l'orgueil de sa raison, qu'elle réprime l'entraînement de ses penchants aux plaisirs des sens, et qu'elle fait embrasser volontairement la croix, la pénitence, le martyre, à des voluptueux jusque-là nourris dans les délices[1].

[1] Bourdaloue, *Sermon sur la Religion chrétienne.* (Carême.)

Avouons-le, Messieurs, quand la Religion chrétienne, dès son berceau, aurait trouvé dans le monde toute la faveur et tout l'appui désirables, quand elle serait née dans le calme, une religion si opposée à l'orgueil, à la concupiscence, à tous les vices de la nature, ne laisserait pas encore d'être l'œuvre de Dieu. Mais qu'elle se soit établie dans les persécutions, ou plutôt par les persécutions, et qu'elle n'ait jamais été plus florissante que lorsqu'elle a été plus combattue; que le sang de ses disciples inhumainement répandu ait été le germe de sa fécondité[1]; que plus il en périssait par le fer et par le feu, plus elle en ait formé par l'Évangile; que la cruauté exercée sur les uns ait servi d'attrait aux autres pour les appeler[2]; que, sans jamais prendre les armes ou se défendre contre les tyrans, sans jamais faire autre chose que parler, baptiser et mourir, la société chrétienne ait eu de si prompts et si merveilleux accroissements, c'est un de ces prodiges où il faut que la prudence humaine s'humilie et fasse hommage à la puissance de Dieu.

Voilà néanmoins ce que nous voyons; c'est la merveille subsistante dont nous sommes témoins nous-mêmes et que nous avons devant les yeux; car, malgré les princes et malgré les peuples, malgré les passions et malgré l'enfer, nous voyons le monde devenu chrétien et agenouillé devant la croix, dont le Juif s'est scandalisé et dont le gentil

[1] *Sanguis christianorum semen martyrum.* (Tertull.)
In christianis crudelitas illecebra est sectæ. (Tertull.)

s'est moqué. Voilà une chose que Dieu a faite, et que Dieu seul a pu faire [1].

HENRI

Je n'avais jamais réfléchi sur un raisonnement si simple et si frappant.

JULES

J'avais un grand miracle devant les yeux, et je ne le voyais pas.

IX. — *Saint Pierre et le philosophe.*

L'ABBÉ

Pour rendre cette preuve encore plus sensible, laissez-moi vous conter une histoire, ou plutôt vous présenter une supposition, que j'ai lue autrefois dans je ne sais quel auteur. Saint Pierre, ayant abordé en Italie, marchait vers Rome, un bâton à la main. Comme il approchait des murailles, il rencontra par hasard un philosophe, qui lui demanda ce qu'il venait faire dans cette grande ville. Saint Pierre lui répondit qu'il était un simple pêcheur du lac de Génésareth, en Galilée, et qu'il avait abandonné sa barque et ses filets dans le dessein de réformer le monde. Il voulait, disait-il, faire connaître et adorer le vrai Dieu par toute la terre, renverser toutes les idoles

[1] *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris.* Ps. CXVII, 23.)

que les nations vénéraient, et établir dans Rome le siége d'une religion pure et sainte, qui de là se répandrait chez tous les peuples de l'univers.

Le philosophe, étonné d'un pareil projet conçu par un tel homme, lui demanda quel était ce Dieu qu'il annonçait, quelle était cette religion nouvelle qu'il entreprenait d'établir sur les ruines de l'ancienne.

Alors le pêcheur commença à parler de Jésus et de sa prédication dans la Palestine. Il dit comment il était mort sur une croix, puis il affirma qu'il était sorti du tombeau le troisième jour. Il exposa ensuite le fond de sa religion, qui consiste à croire des mystères impénétrables et à dompter les passions du cœur. Il parla d'un Dieu unique en trois personnes, du péché originel, dont tous les hommes naissent coupables, de la résurrection des morts, du jugement dernier, du ciel et de l'enfer, de l'amour des ennemis et de la chasteté.

Voilà sans doute un beau système, dit le philosophe; mais sur quels moyens comptez-vous pour imposer au monde vos idées? Avez-vous des armes, des soldats? — Je n'en ai pas besoin, dit le paysan, mon Dieu me défend d'employer la violence. Le philosophe dit : Auriez-vous d'immenses trésors pour gagner des adeptes? Pierre répondit : Je ne possède rien au monde que ces vêtements dont vous me voyez couvert. — Alors, reprit le philosophe, vous comptez sur votre éloquence? Avez-vous donc étudié sous les rhéteurs d'Athènes ou d'Alexandrie l'art de per-

suader les hommes? — J'ignore les artifices du langage, dit Pierre. Je n'ai point fréquenté d'autre école que celle du charpentier mon maître, et je ne sais rien, hormis la sainte Religion qu'il m'a enseignée.

Souriant alors et prenant un ton railleur : « Vieillard, dit le philosophe, vous avez rêvé d'assez belles choses dans votre barque de pêcheur. Au temps de Platon et d'Aristote, vous auriez pu amuser les oisifs d'Athènes; mais je doute qu'une telle religion soit faite pour charmer les Romains : ils goûtent mieux les dogmes d'Épicure. Les mystères du palais de César ne ressemblent point aux vôtres. Le divin Claude et l'auguste Messaline sont mal préparés à cette philosophie. Croyez-moi, Jupiter, fils de Saturne, ne descendra pas sitôt du Capitole. Malgré vos dogmes profonds et votre morale sublime, l'encens fumera longtemps encore sur les autels d'Apollon et de Diane sa sœur, de la riante Vénus et de Mars, père des Romains. Allez, vieillard, allez sur le Forum annoncer votre Galiléen crucifié. Si nos sénateurs et nos consuls l'adorent, s'ils renoncent aux délices de la vie pour embrasser sa triste religion, s'ils échangent des biens assurés et des plaisirs présents pour des trônes et des trésors que vous leur promettez dans les nues après le trépas, je vous regarderai comme un dieu vous-même. »

Ayant ainsi parlé, le philosophe s'enveloppa majestueusement dans les plis de son manteau et s'éloigna.

Pour saint Pierre, vous savez qu'il entra dans Rome, et, malgré les prêtres des faux dieux, malgré les philosophes, malgré les Césars, il y fonda la religion du Christ; il fit adorer à ces orgueilleux Romains un Juif crucifié; il persuada aux voluptueux d'embrasser la pénitence, et il peupla de vierges cette ville dissolue. Cet ignorant persuada si bien sa doctrine, que ceux qui l'embrassèrent versèrent avec joie leur sang pour la défendre. Lui-même, à la fin, étendit ses mains sur la croix qu'il avait prêchée. Sa mort fixa pour jamais dans Rome le siége de son empire. Après son magnanime trépas, la chaire où il parlait ne demeura pas vacante. Pendant trois cents ans le glaive des Césars frappa tous ceux qui s'y assirent. Mais son trente-deuxième successeur baptisa César et arbora la croix sur le sommet du Capitole. Ainsi le bâton de saint Pierre devint le sceptre du monde.

Et ce n'est point là un miracle ! Un pêcheur qui triomphe de toute la puissance romaine acharnée à détruire son œuvre ! Douze millions de martyrs de tout âge, de tout rang, de tout sexe[1]; des soldats et des proconsuls, des comédiens et des princes, des esclaves et des matrones, des vieillards et de jeunes vierges, se font hacher, brûler,

[1] Les calculs qui semblent les mieux appuyés portent à douze millions les martyrs des trois premiers siècles. On évalue aujourd'hui leur nombre à vingt millions au moins. — Voyez Bergier, Bouvier, Théol. Virceburg.; *les Antonins,* par de Champagny, l. VI, c. VIII.

torturer, dévorer par les lions, plutôt que de renier ce que leur a enseigné le pêcheur de Galilée[1]. Oui, je le répète, le doigt de Dieu est là. Si une puissance divine n'avait pas fondé la Religion qu'annonçait Pierre le batelier, elle se fût éteinte avec lui. Sans la main d'un Dieu, le christianisme eût fini au Calvaire ou à la prison Mamertine[2].

HENRI

J'ai suivi ce beau raisonnement avec attention : il me paraît sans réplique. Car, premièrement, la Religion chrétienne a trouvé contre elle, à son origine, des obstacles insurmontables. Secondement, avec toute la puissance humaine elle n'aurait pu triompher de ces obstacles. Troisièmement, toute la puissance humaine non seulement lui a manqué, mais s'est tournée contre elle. Donc son établissement dans le monde est un fait surnaturel et divin. La conclusion est rigoureuse.

X. — *Preuve de la Religion par sa conservation.*

L'ABBÉ

Mais si l'établissement de la Religion chrétienne

[1] Voyez le savant ouvrage de Dom Ruinart, *Acta primorum Martyrum sincera et selecta.*

[2] C'est dans la prison Mamertine que saint Pierre et saint Paul furent enfermés pendant huit ou neuf mois, avant d'être conduits au supplice, le 29 juin de l'an 67.

est miraculeux, sa durée ne l'est pas moins. Elle subsiste la même depuis dix-neuf siècles, sans avoir jamais varié dans sa croyance ni changé une syllabe à sa doctrine. Je soutiens, Messieurs, que c'est là un second prodige. Tout s'use, tout s'éteint, tout croule autour de la Religion; et seule, attaquée de toutes parts, elle survit à tous ceux qui la persécutent, elle demeure sereine et immuable comme Dieu son auteur. Que de grands empires se sont élevés, puis sont tombés depuis sa naissance! Que sont devenus les Perses et les Tartares? Où sont les Vandales et les Visigoths qui faisaient trembler l'univers? Combien de temps a duré le puissant empire de Charlemagne, qui de toutes les nations chrétiennes ne faisait qu'un seul peuple? Et aujourd'hui n'entendez-vous pas le colosse musulman qui croule enfin dans le sang et la boue?

C'est que la mortalité est le partage de toutes les choses humaines, comme l'a dit le poète : *Debemur morti nos nostraque.* Tout ce qu'élève la main de l'homme tombe.

Seule la Religion chrétienne voit passer tour à tour les empires et ne vieillit jamais. Cependant tout s'est ligué contre elle. Après les empereurs sont venus les hérétiques. Arius, Nestorius, Pélage, Luther et Calvin ont-ils entamé sa foi? Ne chante-t-elle pas encore le même symbole qu'elle a appris de saint Pierre? Voltaire, et Diderot, et Rousseau, et d'Alembert, et tous les beaux esprits du siècle dernier, l'ont-ils écrasée, comme ils

s'en vantaient? Henri VIII et Robespierre l'ont-ils effacée de l'Angleterre et de la France? La Religion chrétienne, toujours combattue et jamais vaincue, c'est la nacelle de Pierre, qui depuis dix-huit cents ans vogue au milieu des tempêtes; il semble que chaque flot va l'engloutir; mais les vagues les plus furieuses ne font que la soulever vers les cieux. C'est une colonne penchée, on dirait que le premier coup de vent la jettera par terre; mais les secousses qui ébranlent le monde ne la font pas chanceler, tandis que les nouveaux édifices qu'on bâtit autour d'elle tombent tour à tour et jonchent le sol de leurs débris.

Permettez-moi donc de répéter ici les belles paroles d'un éloquent évêque: « Notre Religion a « toujours survécu aux funérailles de ceux qui « s'étaient hâtés de célébrer les siennes. Non, « jamais elle n'ornera le triomphe d'un vain- « queur. La mort même ne peut rien contre la « promesse d'immortalité qu'elle a reçue. C'est un « aigle que mille traits vont atteindre et blesser « dans la nue; son sang tombe sur la terre à « gouttes pressées; sa tête, tristement penchée, « semble marquer la place où il va expirer dans « la poussière. Mais bientôt une force secrète le « ranime, et il reprend son essor si ferme et si « rapide, qu'il est aisé de voir que rien ne peut « ni lasser son courage, ni épuiser sa vigueur. « Aussi poursuivra-t-il son vol sans jamais « s'arrêter, et ses ailes, majestueusement éten- « dues sur les siècles, ne se ploieront que

« sur les derniers débris de l'univers écroulé[1].

HENRI

Quand la Religion n'aurait pas d'autre titre, les sublimes idées qu'elle inspire et les nobles génies qu'elle ravit d'admiration suffiraient pour la rendre vénérable.

L'ABBÉ

Oui, cette durée, qui fait la gloire de la Religion chrétienne, est une preuve éclatante de sa divinité. Ainsi nous pourrions absolument nous passer des miracles qui sont rapportés dans l'Évangile. Sans doute ils sont parfaitement démontrés; mais si les prétendus philosophes de notre âge refusent de croire les miracles anciens, parce qu'ils ne les ont pas vus, nieront-ils celui qu'ils ont sous les yeux?

La Religion chrétienne est debout devant vos yeux, leur dirai-je : malgré votre haine et vos efforts, elle remplit le monde. Vous ne sauriez faire un pas sur la terre sans rencontrer ses églises, ses croix, ses prêtres, ses vierges, ses fidèles. Cette Religion vous importune, et vous la détestez; mais elle vit encore : c'est un fait. Eh bien, philosophes, expliquez-moi son origine et sa durée. Je vous en défie.

[1] Clausel, évêque de Chartres. (*Univers*, 14 décembre 1841.)

XI. — *Dilemme de saint Augustin.*

Je termine cette démonstration par un célèbre dilemme que saint Augustin proposait aux infidèles de son temps. Puisqu'il n'a pas encore été réfuté, je le présente à ceux du nôtre. Je m'adresse donc aux Juifs et aux athées, aux déistes et aux panthéistes, et je leur demande : *La Religion chrétienne a-t-elle été établie dans le monde avec le secours des miracles, ou sans le secours des miracles?*

Qu'ils méditent bien leur réponse et choisissent en toute liberté : s'ils avouent les miracles de Jésus-Christ et des Apôtres, ils confessent par là même que la Religion chrétienne est l'œuvre de Dieu.

Mais s'ils nient ces prodiges, eh bien, leur répondrai-je, vous établissez encore bien mieux la divinité de la Religion chrétienne. Car, si une telle Religion s'est établie sans miracles, cela même est le plus grand des miracles.

Qu'ils tournent et retournent ce dilemme en tout sens : il les enferme dans un cercle de fer d'où ils ne sortiront pas. Voici dans le temple de Jérusalem cinq mille Juifs adorant Jésus, qu'ils viennent de crucifier. S'ils ont vu un boiteux guéri par saint Pierre, je comprends leur conversion. Mais s'ils n'ont vu aucun prodige, qu'on m'explique ce changement de cinq mille Juifs, qui passent subitement de la plus violente haine à l'adoration.

C'est un immense effet sans cause. Voilà cinq mille prodiges au lieu d'un seul! O incrédules, que vous êtes de pauvres logiciens! Vous ne repoussez le merveilleux, ô pitoyables raisonneurs, que pour le faire reparaître plus merveilleux et plus incompréhensible.

Les deux jeunes hommes étaient émus profondément. Ils s'étonnaient d'avoir si longtemps vécu au sein de la Religion chrétienne, sans comprendre qu'elle était un miracle. Ils se voyaient en présence d'un fait divin plus étonnant que tous ceux qui sont rapportés dans les Écritures. En effet, sans Dieu, la Religion n'aurait pu être fondée. Sans Dieu, elle serait depuis longtemps anéantie. Sans Dieu, nul homme n'aurait pu écrire l'Évangile. Sans Dieu, nul homme ne l'aurait prêché. Sans Dieu, point de martyrs, et il y en a vingt mllions. Sans Dieu, point de vierges, et ces créatures célestes germent dans tous les climats où luit le soleil de l'Évangile.

Je ne parlais plus, mais tous trois nous avions encore les mêmes pensées, et nous faisions en silence les mêmes réflexions. Ainsi, quand l'orgue a rempli le lieu saint des chants sublimes de sa voix inspirée, alors même qu'il se tait en présence de Dieu, la foule ravie et prosternée devant l'autel épanche encore de son cœur les mêmes harmonies.

Cependant le soleil était depuis longtemps descendu sous l'horizon. La fraîcheur de la nuit nous

saisissait, et une rosée abondante commençait à humecter nos vêtements légers. Nous nous levâmes et nous sortîmes du bois. En passant devant l'église, les deux jeunes hommes se découvrirent et saluèrent respectueusement le Dieu qui y réside.

JEUDI

—

Jésus - Christ.

IL EST DIEU

I. Les sophistes. — II. Jésus-Christ est Dieu. — III. Témoignage rendu à Jésus-Christ par J.-J. Rousseau. — IV. Belles paroles de Napoléon. — V. Bossuet. — VI. Grands hommes du christianisme. — VII. Témoignage des prophètes. — VIII. Témoignage de l'ange Gabriel. — IX. Témoignage du Père éternel. — X. Témoignage de Jésus lui-même. — XI. Témoignage des Apôtres. — XII. Le concile de Nicée. — XIII. Miracle de Typase. — XIV. Geneviève, la religieuse, la comtesse et M. Charles.

J'avais donné rendez-vous à mes deux disciples dans la forêt de Montmirel. Quand j'eus dîné, je gravis la colline et je me promenai seul au milieu de ces arbres majestueux, que je ne revois jamais sans admiration. Nous devions nous rejoindre au pied d'un chêne antique, bien connu dans tout le pays. Il étend au loin ses grands bras nus. Son tronc, quatre ou cinq fois séculaire, a vu naître tous les arbres qui l'environnent. Il devait être en la fleur de son âge au temps de Louis XII ou de

François Ier. C'est le roi de la forêt. En contemplant ce vieux chêne, je me rappelais ces beaux vers de Lucain :

Pondere fixa suo est : nudosque per aera ramos
Effundens, trunco non frondibus efficit umbram.

J'essayais de les traduire, et ces deux vers me vinrent sur les lèvres :

Son poids l'attache au sol : ses rameaux sans feuillage
Et son tronc vigoureux forment seuls son ombrage.

Bel arbre, me disais-je, combien de fois as-tu vu changer la face du monde? Quand ta jeune tige sortait de la terre, l'Europe entière s'entretenait de Jeanne d'Arc. L'Amérique était ignorée. Où étaient alors la Prusse et la Russie? Qu'est devenu l'immense empire de Charles-Quint? Et Venise la reine des mers? Et la vaillante Pologne? Hélas! que de révolutions tu verras peut-être encore avant de tomber toi-même! Un seul empire est immortel : celui du faible vieillard qui règne sur le tombeau de saint Pierre.

Cependant Henri ne tarda pas à arriver. Il me dit que le matin, à son réveil, il avait lu plusieurs chapitres de l'Évangile selon saint Jean, entre autres la guérison de l'aveugle-né et la résurrection de Lazare. — Eh bien, lui dis-je, que pensez-vous maintenant de ces faits? les croyez-vous suffisamment prouvés? — Monsieur, répondit-il, ne pas y croire serait pour moi une chose impos-

sible. Au lieu de raisonner et de discuter avec un homme de bonne foi et de bons sens, je lui dirais : Lisez, vous croirez. Celui qui peut lire saint Jean sans le croire a le sens renversé; car saint Jean parle avec un accent de vérité qui est inimitable, et il vous met tellement les choses sous les yeux, que vous les voyez. Si j'avais assisté moi-même aux prodiges qu'il raconte, il me semble, en vérité, que je ne les aurais pas aussi bien vus. Ah! Monsieur, combien je méprise maintenant ces sophistes qui se mettent l'esprit à la torture pour inventer de misérables chicanes!

I. — *Les sophistes.*

Vous avez raison, mon cher Henri, lui dis-je. Ces esprits faux consument tristement leurs années à imaginer des systèmes contre la Religion : édifices de neige, qu'un rayon de soleil fait fondre; maisons de mensonge, sur lesquelles tombe la pluie qui les réduit en un monceau de boue. Depuis Celse et Julien on a écrit contre la Religion un nombre infini de volumes : qu'en reste-t-il? Rien. Après avoir fait un peu de bruit pendant quelque temps, après avoir trompé ceux qui désiraient l'être, ils sont tombés dans un oubli profond ou dans le mépris. Combien n'en ai-je pas vu passer depuis que je suis au monde? Souvent on disait qu'un livre nouveau préparé par un savant, par un puissant génie, allait enfin renverser la Religion

de fond en comble. La vague menaçante approchait, les gens timides se troublaient; mais bientôt elle se brisait contre le rocher et s'en retournait dans l'abîme, ne laissant sur le sable qu'un peu d'écume. Il en sera toujours ainsi. Qui lit maintenant Eugène Sue? Edmond About, qui bruissait hier, est aujourd'hui passé. Demain, les fleurs de Renan seront fanées.

Pendant que nous raisonnions de la sorte au pied du vieux chêne, Jules arriva.

II. — *Jésus-Christ est Dieu.*

Mes amis, leur dis-je alors, nous avons aujourd'hui une grande question à traiter : Qu'est-ce que Jésus-Christ? Nous savons déjà qu'il est le Messie promis dès le commencement du monde. Il est le grand Prophète annoncé par Moïse et par tous les autres prophètes; il est l'Envoyé de Dieu et le Législateur suprême. Il est le Docteur qui enseigne la vérité sans mélange d'erreur, le Fondateur de la seule Religion sainte, le Réparateur du genre humain, et le Sauveur du monde. Voilà ses titres : il faut donc l'écouter et lui obéir, si l'on veut plaire à Dieu.

Mais lui-même, qu'est-il et quelle est sa nature? Jésus est-il le plus grand des hommes, mais un pur homme? Jésus réunit douze pêcheurs et leur dit : « Allez par les bourgs et les villes annoncer ma doctrine et mes lois dans tout l'univers; gué-

rissez les malades, rendez la vue aux aveugles, ressuscitez les morts, chassez les démons, rendez humbles les orgueilleux, chastes les libertins, généreux les avares. » Celui qui parle ainsi, je le demande, n'est-il qu'un homme? Est-ce un ange revêtu d'un corps humain? Est-ce la première, la plus parfaite de toutes les intelligences créées? Est-il un esprit supérieur à tout ce qui n'est pas Dieu? ou bien enfin Jésus est-il lui-même un Dieu? Question d'une importance extrême; car si Jésus n'est que la plus sublime des créatures, c'est une impiété de l'adorer et de lui rendre l'hommage suprême qui n'est dû qu'au seul Créateur. Qui donc, Messieurs, nous révélera sa nature[1]?

III. — *Paroles de J.-J. Rousseau.*

Avant d'aller plus loin, je veux vous mettre sous les yeux un passage de Jean-Jacques Rousseau, déiste éloquent, l'adversaire le plus sérieux de la révélation, mais à qui parfois il échappait des aveux sincères. Il a résumé, dans une profession de foi célèbre, tout ce que ses méditations sur les choses religieuses avaient laissé de doutes et d'incertitudes dans son esprit. Là, venant à parler de Jésus-Christ, cette âme flottante entre la vérité et l'erreur perd tout à coup son hésitation, et d'une main ferme ce philosophe écrit la page que vous allez lire.

[1] *Generationem ejus quis enarrabit?* (Is., LIII, 8.)

J'ouvris mon carnet, et je lus :

« Je vous avoue que la sainteté de l'Évangile
« est un argument qui parle à mon cœur. Voyez
« les livres des philosophes avec toute leur pompe ;
« qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il
« qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit
« l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui
« dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-
« même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou
« d'un ambitieux? Quelle douceur, quelle pureté
« dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans
« ses instructions! quelle élévation dans ses maxi-
« mes! quelle profonde sagesse dans ses discours!
« quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle
« justesse dans ses réponses! quel empire sur ses
« passions! Où est l'homme, où est le sage qui
« sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans
« ostentation? »

J'abrége pour arriver à la conclusion.

« Quels préjugés, quel aveuglement, quelle
« mauvaise foi ne faut-il point avoir pour oser
« comparer le fils de Sophronisque au fils de
« Marie? Quelle distance de l'un à l'autre!... Oui,
« si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la
« vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. »

HENRI

Quoi! est-ce bien Rousseau qui parle ainsi?

L'ABBÉ

Le même Rousseau ajoute aussitôt : « Dirons-

« nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à
« plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on
« invente; et les faits de Socrate, dont personne
« ne doute, sont moins attestés que ceux de
« Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté
« sans la détruire : il serait plus inconcevable que
« quatre hommes d'accord eussent fabriqué ce
« livre, qu'il ne l'est qu'un seul homme en ait
« fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eus-
« sent trouvé ni ce ton ni cette morale; et l'É-
« vangile a des caractères de vérité si grands,
« si frappants, si parfaitement inimitables, que
« l'inventeur en serait plus étonnant que le
« héros[1]. »

HENRI

Après de tels aveux, comment Jean-Jacques Rousseau peut-il nier la révélation?

JULES

Quoi! Jean-Jacques Rousseau avoue que Jésus-Christ est Dieu, et il nie que Dieu ait parlé aux hommes?

HENRI

Reconnaître comme indubitables les actions de Jésus-Christ, prouver même par ses paroles, par sa vie, par sa mort, qu'il n'est pas un homme, mais un Dieu, et rejeter comme fausse la Religion qu'il a établie, c'est ce que je ne conçois

[1] Jean-Jacques Rousseau, *Émile, Profession de foi du Vicaire savoyard,* liv. IV.

pas. Expliquez-moi, je vous prie, cette contradiction.

L'ABBÉ

Je n'essayerai pas de le faire; ne cherchons pas, Messieurs, à mettre ce philosophe d'accord avec lui-même. Doué d'imagination plus que de logique, il exprime avec pompe les diverses idées qu'il conçoit : le *pour* et le *contre* se choquent dans ses écrits. Mais eût-il combiné son faux système avec plus de jugement, c'est le propre de l'erreur de fournir toujours des armes pour la combattre. Dans l'ordre moral et religieux, toutes les vérités se tiennent, comme les anneaux d'une chaîne. Une vérité quelconque amène toutes les autres. Une seule vérité reconnue est un ferme point d'appui, sur lequel il suffit de poser le levier de la logique pour renverser toutes les erreurs. Je ne veux rien que cette page de Jean-Jacques Rousseau pour réfuter tous les volumes qu'il a écrits contre la Religion révélée.

IV. — *Paroles de Napoléon.*

On pouvait croire, dit Lacordaire, que la force de cette confession ne serait point surpassée, soit que l'on considérât le génie de l'homme qui l'avait écrite, l'autorité de son incroyance, la gloire de son nom, le livre même où il avait prétendu consigner le résultat de ses plus graves méditations. On se trompait. Un autre homme, une

autre éloquence, une autre gloire et un autre aveu se sont rencontrés, plus grands que l'homme, la gloire, l'éloquence et l'aveu que vous venez d'entendre.

Notre âge s'ouvrit par un homme qui surpassa tous ses contemporains, et que nous, venus après, nous n'avons point égalé. Conquérant, législateur, fondateur d'empire, il eut un nom et une pensée qui sont encore présents partout. Après avoir accompli l'œuvre de Dieu sans le savoir, il disparut cette œuvre achevée, et se coucha, comme un astre éteint, dans les eaux profondes de l'océan Atlantique. Là, sur un rocher, il aimait à ramener devant lui sa propre vie; et de lui remontant à d'autres auxquels il avait le droit de se comparer, il ne put éviter, sur ce théâtre illustre dont il faisait partie, d'entrevoir une figure plus grande que la sienne. Il la regarda souvent, elle revenait toujours : il fallut la juger.

Un des soirs de ce long exil, le conquérant tombé s'enquit d'un des rares compagnons de sa captivité s'il pourrait lui dire ce que c'était que Jésus-Christ. Le soldat s'excusa; il avait eu trop à faire depuis qu'il était au monde pour s'occuper de cette question. « Quoi ! reprit douloureusement « Napoléon, tu as été baptisé dans l'Église ca-« tholique, et tu ne peux pas me dire, à moi, sur « ce rocher qui me dévore, ce que c'était que Jésus-« Christ! Eh bien, c'est moi qui vais te le dire. » Et alors ouvrant l'Évangile, non pas de la main, mais d'un cœur qui en était rempli, il se mit à

comparer Jésus-Christ avec lui-même et avec tous les plus grands hommes de l'histoire. Il releva les différences caractéristiques qui mettent Jésus-Christ à part de toute l'humanité.

« Que me parles-tu de César et d'Alexandre! « dit-il. Leur influence s'est-elle prolongée au « delà du tombeau? Conçois-tu un mort faisant « des conquêtes avec une armée fidèle à sa mé- « moire? Conçois-tu un fantôme qui a des soldats « sans solde et sans espérance pour ce monde-ci? « une ombre qui mène des légions au combat, « leur inspire la persévérance et leur fait sup- « porter tous les genres de privations? Hélas! le « corps de Turenne était encore tout chaud, que « son armée décampait devant Montecuculli. Et « moi, mes armées m'oublient tout vivant, comme « l'armée carthaginoise fit Annibal. Voilà notre « pouvoir, à nous autres grands hommes : une « seule bataille nous abat, et l'adversité nous « enlève nos amis.

« Dis-moi, ajouta-t-il, conçois-tu César, empe- « reur éternel du sénat romain, et du fond de « son mausolée gouvernant l'empire, veillant sur « les destins de Rome? Telle est pourtant l'histoire « de la conquête du monde par le christianisme. « Voilà le pouvoir du Dieu des chrétiens, et le « perpétuel miracle de la foi répandue dans le « monde et conservée à travers les âges. Les « peuples passent, les trônes croulent, et l'Église « demeure. Quelle est donc la force qui fait tenir « debout cette Église assaillie par la colère et le

« mépris du siècle? Quel est le bras, depuis dix-
« huit cents ans, qui l'a préservée de tant d'orages
« qui ont menacé de l'engloutir? »

Il parla longtemps encore, et après un torrent d'éloquence qu'aucun Père de l'Église n'aurait désavouée, il termina par ce mot : « Enfin, je me
« connais en hommes, et je te dis que Jésus-Christ
« n'était pas un homme[1]. »

Ce langage partait d'une conviction profonde : Napoléon mourut en chrétien.

V. — *Paroles de Bossuet.*

Ajoutons ici quelques mots d'un des plus savants hommes qu'ait produits la France, de Bossuet : la la parole de ce sublime génie est plus simple, mais sa vue est encore plus profonde; il nous mène, si je puis parler ainsi, plus près du Dieu.

« Jésus parcourt toute la Judée, qu'il remplit de ses bienfaits : secourable aux malades, miséricordieux envers les pécheurs, dont il se montre le vrai médecin par l'accès qu'il leur donne auprès de lui, faisant ressentir aux hommes une autorité et une douceur qui n'avaient jamais paru qu'en sa personne. Il annonce de hauts mystères, mais il les confirme par de grands miracles. Il commande de grandes vertus, mais il donne en même

[1] Voyez Lacordaire, XXXVII[e] conférence, et *Sentiments de Napoléon I[er] sur le christianisme,* d'après le chevalier de Beauterne, c. V, p. 106.

temps de grandes lumières, de grands exemples et de grandes grâces.

« Tout se soutient en sa personne : sa vie, sa doctrine, ses miracles. La même vérité y reluit partout : tout concourt à y faire voir le maître du genre humain et le modèle de la perfection.

« Lui seul vivant au milieu des hommes, et à la vue de tout le monde, a pu dire sans crainte d'être démenti : *Qui de vous me reprendra de péché?* Et encore : *Je suis la lumière du monde. Celui qui m'a envoyé est avec moi et ne me laisse pas seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît.*

« Ses miracles sont d'un ordre particulier et d'un caractère nouveau. Ce ne sont point des signes dans le ciel, tels que les juifs les demandaient[1] : il les fait presque tous sur les hommes mêmes et pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance, et ne surprennent pas tant les spectateurs qu'ils les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire : les démons et les maladies lui obéissent; à sa parole, les aveugles-nés reçoivent la vue, les morts sortent du tombeau, et les péchés sont remis. Le principe en est en lui-même; ils coulent de source[2]. Aussi personne n'en avait-il fait de si grands ni en si grand nombre, et toutefois il promet que ses disciples feront en son nom encore de plus grandes choses[3] : tant est féconde

[1] S. Matth., XVI, 1. — [2] *Virtus de illo exibat et sanabat omnes.* (S. Luc, VI, 19.) — [3] S. Jean, XIV, 12.

et inépuisable la vertu qu'il porte en lui-même!

« On le voit plein des secrets de Dieu; mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme les autres mortels à qui Dieu se communique : il en parle naturellement comme étant né dans ce secret et dans cette gloire[1]. »

Il faudrait vous lire, dans l'ouvrage même de Bossuet, tout l'admirable chapitre intitulé *Jésus-Christ et sa doctrine.*

VI. — *Grands hommes du christianisme.*

Mais pourquoi m'arrêter aux trois noms que je viens de citer? Tous les hommes de bonne foi qui ont étudié la vie et la mort de Jésus ont répété la parole des soldats romains qui venaient de le voir expirer[2] : « Cet homme est vraiment le Fils de Dieu! » s'écriaient-ils en se frappant la poitrine.

Aussi tout ce qu'il y a de grand, d'illustre et de meilleur dans l'humanité, environne l'autel de Jésus. Là vous voyez inclinés Charlemagne et saint Louis avec Napoléon; Fénelon et Bossuet avec Turenne et Condé; saint Ambroise et saint Augustin avec saint Chrysostome et saint Athanase; saint Thomas d'Aquin et saint Basile; Corneille et Racine; Pascal et Bourdaloue avec Descartes, Leibniz et Newton. Tous ces génies immortels fléchissent le genou devant Jésus de Nazareth

[1] Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle,* IIe partie, c. VI.
[2] S. Matth., XXVII, 54; S. Marc, XV, 39.

comme devant un Dieu. Quel sénat auguste et quelles lumières! Se peut-il que tant de grands hommes se trompent?

VII. — *Témoignage des prophètes.*

Mais le raisonnement et l'exemple des hommes les plus sages ne suffiraient pas pour fonder ma foi d'une manière inébranlable. C'est la parole de Dieu qui doit régler mon culte : il faut qu'une autorité divine m'apprenne que Jésus-Christ est Dieu pour que je l'adore.

Interrogeons donc les saints prophètes qui ont parlé de lui ; interrogeons les Apôtres à qui il s'est fait connaître; interrogeons-le lui-même. Les prophètes, Jésus et ses Apôtres nous diront certainement la vérité. Car nous avons vu qu'ils parlent au nom de Dieu : leur témoignage, appuyé sur de grands miracles, ne saurait nous induire en erreur.

HENRI

Je comprends maintenant combien sont utiles les principes que nous avons posés dans nos précédentes conférences. Que je vous sais bon gré, Monsieur, du soin que vous avez mis à nous démontrer la certitude des faits bibliques!

L'ABBÉ

Vous le voyez : ces principes, une fois établis,

vont eux-mêmes résoudre les hautes questions qui nous restent à examiner.

HENRI

Votre marche est très scientifique, quoiqu'elle soit parfaitement claire.

L'ABBÉ

Ne vous en étonnez pas : la vérité aime la lumière ; c'est l'erreur qui s'enveloppe de ténèbres. Un homme d'esprit l'a dit : Toute erreur, si elle était clairement exprimée, périrait d'elle-même[1].

HENRI

Je vois que les théologiens raisonnent aussi sûrement que les géomètres.

JULES

Veuillez donc, Monsieur, nous dire ce que les prophètes ont enseigné touchant la nature du Messie.

L'ABBÉ

Le prophète David nous apprend que le Messie est Seigneur comme le Seigneur, et qu'il est assis à la droite du Seigneur. Car vous vous rappelez cette parole que le peuple assemblé chante tous les dimanches à Vêpres : *Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis, donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum ;* c'est-à-dire : « Le

[1] Vauvenargues.

Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. » Voilà donc le Messie déclaré l'égal de Jéhovah, le Seigneur suprême ! En effet, cette parole élève le Christ au-dessus de tous les hommes, de tous les anges, de toutes les créatures. Car y a-t-il une seule créature à qui Dieu puisse dire : « Asseyez-vous à ma droite ? » Aussi Dieu ordonne-t-il à tous ses anges d'adorer le Christ ! *Et adorent eum omnes angeli Dei*[1]. Je vous demande pardon, monsieur Jules, de vous citer du latin. Puisque votre ami entend cette langue, il verra si je traduis fidèlement.

JULES

Citez, Monsieur ; dans une question aussi grave, il convient de mettre les pièces authentiques sous les yeux de ceux qui peuvent les comprendre.

L'ABBÉ

Je continue donc, et j'userai sobrement de votre permission. Au second Psaume, Dieu dit encore au Messie : « Vous êtes mon Fils, » non pas un fils étranger que j'ai adopté ; mais « Vous êtes « mon vrai Fils que j'ai engendré moi-même. » Je ne vous ai pas créé dans le temps, lorsque le monde a commencé d'être ; mais « Je vous ai en-« gendré de ma substance infinie, aujourd'hui, » dans mon éternité, qui n'a ni passé ni futur, mais

[1] Ps. xcvi.

qui est toujours tout entière et toujours présente : *Filius meus es tu, ego hodie genui te*[1]. Le Messie est donc le Fils de Dieu, engendré de Dieu; il est de même nature que Dieu, éternel comme Dieu. Que reste-t-il à ajouter, sinon qu'il est Dieu lui-même? Toutefois n'avançons qu'avec prudence dans une question si redoutable, ne hasardons rien. Retenons ce dernier mot sur nos lèvres, si le prophète n'ose le prononcer. Mais voilà qu'il s'échappe de sa bouche; il le prononce deux fois coup sur coup au Psaume XLIV : « O Dieu (c'est « au Messie qu'il parle), votre trône est dans les « siècles des siècles. Vous avez aimé la justice et « haï l'iniquité. C'est pourquoi, ô Dieu, votre « Dieu vous a oint de l'huile de l'allégresse avant « tous ceux qui ont part avec vous. » Le Messie, le Christ, l'Oint par excellence, est clairement désigné dans ces paroles, où l'on voit un Dieu oindre et consacrer un Dieu[2].

Ne comprenez-vous pas maintenant cette parole d'Isaïe : « Dieu viendra lui-même en personne, et « il vous sauvera[3]? »

Mais comment viendra-t-il? Écoutez le même prophète, il vous l'apprendra par ces paroles fameuses : « Voilà qu'une Vierge (je me trompe, « il y a dans le grec et dans l'hébreu *la Vierge*),

[1] Ps. II, 17. — *Hic est Filius meus non adoptivus, sed proprius; non aliunde creatus, sed ex me genitus; nec de alia natura mihi factus comparabilis, sed de mea essentia mihi natus æqualis.* (S. Leo, *Hom. de Transfig.*)

[2] Voyez la note J, à la fin du volume.

[3] *Deus ipse veniet et salvabit vos.* (Is. XXXV, 4.)

« voilà donc que la Vierge concevra et enfantera « un fils, et son nom sera appelé EMMANUEL, » c'est-à-dire *Dieu avec nous*. Ainsi le Messie, fils de la Vierge, sera Dieu. Il réunira dans sa personne sacrée la nature humaine et la nature divine[1].

C'est bien la pensée du prophète; il l'explique, en effet, et la confirme lui-même dans cet autre passage : « Un petit enfant nous est né; un fils « nous a été donné. » C'est l'enfant de la Vierge, qu'il nous avait annoncé. Puis il ajoute : « La prin- « cipauté est sur son épaule, et l'on appellera son « nom : Admirable, Conseiller, DIEU fort, Père « du siècle futur, Prince de la paix[2]. »

HENRI

Mais, Monsieur, ne pourrait-on point supposer que, dans son enthousiasme, le prophète emploie un langage figuré, et que ces termes magnifiques de *Dieu* et d'*Emmanuel* sont des métaphores ou des hyperboles?

L'ABBÉ

Le saint enthousiasme des prophètes, excité en eux par la vue de la vérité, n'est point une fureur poétique. Les prophètes inspirés du Ciel sont toujours réglés dans leurs discours, et la sagesse

[1] *Ecce Virgo* (ἡ παρθένος) *concipiet et pariet Filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel.* (Is. VII, 14.)

[2] *Parvulus enim natus est nobis, et Filius datus est nobis. Et factus est principatus super humerum ejus. Et vocabitur nomen ejus Admirabilis, Consiliarius, DEUS fortis, Pater futuri sæculi, Princeps pacis.* (Is., IX, 6.)

divine conduit leurs paroles. Quand ils annoncent le Messie au peuple de Juda, leur expression doit être exacte. Appeler le Messie un Dieu, s'il ne l'est pas, c'est tromper les hommes, c'est les engager à adorer une créature, c'est les pousser dans l'impiété même que le Messie venait abolir. Non, un prophète inspiré de Dieu n'a point commis une aussi fatale imprudence. Ainsi, d'après David et Isaïe, le Messie est Dieu.

Il l'est aussi d'après Zacharie et Jérémie. Le Messie n'est pas seulement appelé le Seigneur chez ces deux prophètes; ils osent même lui donner le nom incommunicable de Jéhovah. C'est Jéhovah qui se plaint à Zacharie d'avoir été apprécié par les Juifs trente pièces d'argent[1]. C'est Jéhovah que Jérémie voit naître de la race de David[2]. Ainsi parlent les prophètes antiques.

VIII. — *Témoignage de l'ange Gabriel.*

Voulez-vous entendre maintenant un messager descendu des cieux? L'ange Gabriel dit à la Vierge Marie : « Vous concevrez et vous enfanterez un fils, et vous le nommerez Jésus. Il sera grand, et on l'appellera le Fils du Très-Haut[3].

[1] Zach., II, 13.

[2] Jérém., XXIII, 5 et 6. — *Suscitabo David germen justum... Et hoc est nomen quod vocabunt eum : Dominus justus noster.* Au lieu de *Dominus*, il y a dans l'hébreu JEHOVAH.

[3] S. Luc, I, 33.

IX. — *Témoignage du Père éternel.*

Mais, Messieurs, nous avons plus que la voix d'un ange. Le Père éternel n'a-t-il pas lui-même rendu témoignage à son Christ? Lorsque Jésus fut baptisé dans le Jourdain, les cieux s'ouvrirent sur sa tête, et une grande voix qui venait du ciel se fit entendre. Elle disait : « Celui-ci est « mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes « complaisances. » Plus tard, la même voix sortit de la nue lumineuse qui couvrait le Thabor, et dit de nouveau : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, « écoutez-le[1].

X. — *Témoignage de Jésus lui-même.*

Puisque Dieu le Père nous ordonne d'écouter son Fils, écoutons le témoignage qu'il va se rendre à lui-même.

Jésus était dans les environs de Césarée de Philippe, dans le nord de la Galilée. Déjà il avait guéri des lépreux, des aveugles, des paralytiques; il avait multiplié les pains dans le désert, apaisé les tempêtes, marché sur les eaux, ressuscité la fille de Jaïre et le fils de la veuve de Naïm. On parlait de lui et de ses grands miracles dans toute la Palestine. Alors il interrogea ses disciples et il

[1] S. Luc, IX, 35.

leur demanda : « Qu'est-ce que les peuples disent « que je suis? » Ils répondirent : « Les uns pré- « tendent que vous êtes Jean-Baptiste ressuscité; « les autres supposent que vous êtes Élie; d'autres « disent Jérémie ou quelqu'un des anciens pro- « phètes qui est sorti du tombeau. » Jésus dit alors : « Mais vous, qui dites-vous que je suis? » Simon-Pierre répondit hardiment : « Vous êtes « le Christ, le Fils du Dieu vivant! »

Que va faire ici Jésus, lui qui est le Messie, chargé des intérêts de Dieu? Envoyé par le Seigneur du ciel pour apprendre la vérité aux hommes, il ne saurait permettre un doute, une équivoque dans une matière si grave. Ce serait une prévarication, une perfidie, une impiété. Si donc il n'est pas le vrai Fils du Dieu vivant, il doit le déclarer et ne pas usurper un honneur qui n'appartient qu'à Dieu seul. Mais, au contraire, Jésus loue saint Pierre de son témoignage, et il lui donne même la plus magnifique récompense, en l'établissant chef de son Église. « Tu es heureux, « Simon fils de Jean, dit-il, car ce n'est point la « chair et le sang qui t'a révélé ma nature, mais « c'est mon Père qui est dans les cieux : » c'est lui-même qui t'a fait connaître que je suis son Fils. « Et moi, parce que tu m'as rendu ce témoignage, « je déclare que tu es Pierre, et sur cette pierre « je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne « prévaudront point contre elle. En outre, je te « donnerai les clefs du royaume des cieux; et « tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les

« cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre « sera délié dans les cieux[1]. »

Les prophètes anciens ne parlaient qu'au nom de Dieu; jamais ils ne faisaient une promesse ou une menace sans ajouter : *Le Seigneur a dit*. Mais voyez-vous comme Jésus parle en son propre nom. Jésus fonde une Église éternelle, et il promet que toutes les puissances de l'enfer ne la renverseront pas. Fils de Dieu, il dispose des cieux comme de son domaine; il donne à ceux à qui il veut le pouvoir de les ouvrir et de les fermer. Celui qui parle et agit ainsi en maître est-il une simple créature, ou est-il un Dieu?

Quand ces choses se passèrent, Jésus était seul avec ses disciples; mais plus tard il déclara publiquement que Dieu était son Père et qu'il était lui-même Dieu avec son Père.

Ainsi, pendant la fête des Tabernacles, qui avait lieu en hiver, Jésus se promenait un jour dans le temple de Jérusalem, sous le portique de Salomon. Les Juifs l'entourant lui demandèrent : « Jusques à « quand nous tiendrez-vous en suspens? Si vous « êtes le Christ, dites-le-nous ouvertement. » Jésus leur répondit : « Je vous parle, et vous ne me « croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de « mon Père rendent témoignage de moi; mais vous « ne me croyez pas, parce que vous n'êtes pas de « mes brebis. *Mon Père et moi, nous ne sommes* « *qu'une seule chose.* » Voilà sa divinité claire-

S. Matth., XVI, 13; S. Marc, VIII, 27; S. Luc, IX, 18.

ment exprimée : le Père et le Fils ne font qu'un seul Dieu. Les Juifs l'entendirent ainsi, car ils prirent des pierres pour le lapider. Jésus leur dit : « J'ai fait sous vos yeux beaucoup de bonnes « œuvres de la part de mon Père : pour laquelle « de ces œuvres me lapidez-vous ? » Les Juifs lui répondirent : « C'est votre blasphème et non pas « vos bonnes œuvres que nous voulons punir. Nous « vous lapidons, parce qu'étant un homme, vous « prétendez être un Dieu. » N'était-ce pas le moment de s'expliquer s'il n'était pas Dieu? Jésus n'explique rien, ne rétracte rien. Au contraire, il confirme si bien ce qu'il vient de dire, que les Juifs, encore plus irrités, veulent s'emparer de sa personne[1].

Voici enfin une parole encore plus solennelle : c'est la réponse même que Jésus fit au grand prêtre en présence de tout le conseil des Juifs. Le prince des prêtres lui dit : « Je t'adjure, par le Dieu « vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de « Dieu. » Jésus lui répondit : « Vous l'avez dit[2]. » On lui demande s'il est le Christ, et il répond : Je le suis. On lui demande en outre s'il est le Fils de Dieu par nature, et il répond : Je le suis. Car c'est bien dans ce sens qu'on l'interroge, puisque, après avoir entendu sa réponse, le prince des prêtres déchire ses vêtements en disant qu'il a blasphémé : *Blasphemavit!* et tous s'écrient qu'il est digne de

[1] S. Jean, x, 23. — *De bono opere non blasphemamus te, sed de blasphemia; et quia tu, homo quum sis, facis te ipsum Deum.* — [2] S. Matth., xxvi, 63.

mort : *Reus est mortis.* Je pourrais citer plusieurs autres paroles de Jésus qui ne sont pas moins formelles.

HENRI

Si les Apôtres, — souffrez, Monsieur, que j'expose une idée qui tient mon esprit en suspens, — si les Apôtres croyaient que Jésus-Christ était Dieu, comment donc se fait-il qu'ils aient tant hésité à croire sa résurrection?

XI. — *Témoignage des Apôtres.*

L'ABBÉ

Pendant sa vie mortelle, Notre-Seigneur paraît avoir eu le dessein d'établir avant tout qu'il était le Messie promis par les prophètes. C'était le point capital d'où découlait tout le reste. Mais il a aussi plus d'une fois enseigné qu'il était Dieu, comme nous venons de le voir. Cependant j'avouerai, Messieurs, que le dogme de sa divinité, s'il a été certainement promulgué par lui avant sa mort, n'a été pleinement persuadé qu'après sa résurrection. Jusque-là, ses disciples eux-mêmes n'ont eu qu'une foi chancelante. Ils ne comprenaient pas toujours ses paroles, lors même qu'elles étaient claires; et s'ils croyaient en voyant agir le Dieu, souvent aussi leur foi se troublait en voyant l'homme souffrir. Pour établir solidement le grand mystère de l'Incarnation, il fallait que les Apôtres fussent

convaincus non seulement que Jésus était Dieu, mais encore qu'il était homme. Car nier sa divinité ou son humanité serait un péril égal[1].

Notre-Seigneur jetait donc, pendant sa vie, les semences de cette double vérité dans le cœur des Apôtres et dans l'esprit des peuples; c'était le Saint-Esprit qui devait féconder ces germes et les développer; il devait, en un mot, persuader que le Christ était un vrai Dieu et un vrai homme, unis en une seule personne. « Mon Père vous enverra « le Saint-Esprit en mon nom, disait Jésus : il vous « suggérera tout ce que je vous aurai dit. » Il vous rappellera ce que vous aurez oublié, il vous expliquera les paroles que vous n'aurez pas comprises, « et il vous enseignera toute la vérité[2]. »

Il ne faut donc pas s'étonner si l'on trouve certains dogmes de la Religion plus nettement enseignés par les Apôtres que par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même pendant sa vie mortelle. Jésus, comme un prudent architecte, posait les

[1] *In alterutra enim parte, vel qui solum hominem fuisse dixerit, negabit conditoris gloriam; vel qui solum Deum, negabit misericordiam Redemptoris.* (S. Aug.)

[2] *Paracletus autem Spiritus sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia et suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis.* (Joann., XIV, 26.) *Docebit vos omnem veritatem.* (XVI, 13.) — Un autre passage du même évangéliste nous montre clairement que la foi des Apôtres ne fut complète et ferme qu'après la résurrection de Notre-Seigneur. « Lors donc que Jésus fut ressuscité d'entre les morts, dit-il, ses disciples se rappelèrent qu'il avait annoncé sa résurrection, et ils CRURENT à l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite. » (S. Jean, II, 22.) — La résurrection du Messie est marquée particulièrement aux Psaumes III et LVI.

fondements de son Église : ce sont les Apôtres qui élèveront l'édifice. Jésus, comme un sage docteur, ménageait son enseignement à ses disciples; il le donnait avec ordre et il le versait, pour ainsi dire, goutte à goutte dans leur esprit. Sur le point de mourir, après la dernière Cène, en partant pour le jardin des Oliviers, ne leur disait-il pas : « J'ai encore beaucoup de choses à « vous dire; mais vous ne pourriez pas les porter « maintenant[1]? » Quand donc leur dit-il ces vérités nombreuses qu'il avait à leur apprendre, à leur préciser, à leur développer, sinon durant les quarante jours qu'il conversa avec eux après sa résurrection, « leur parlant du royaume de Dieu? » Ce qu'ils ont alors entendu dans le secret, ils reçoivent l'ordre de le proclamer sur les toits et sur les places publiques. Ce que Jésus enveloppait autrefois dans des paraboles, ils l'expliquent avec une clarté lumineuse et le définissent avec une autorité infaillible, à cause de l'Esprit-Saint qui habite en eux.

Si donc, Messieurs, il pouvait rester encore quelques nuages sur la divinité de Jésus-Christ, vérité fondamentale du christianisme, vous les verrez tout à l'heure se dissiper. Ici les témoignages abondent; j'en choisirai seulement trois ou quatre.

Le premier de tous, selon l'ordre des temps, est celui de saint Thomas, l'Apôtre incrédule.

[1] *Adhuc multa habeo vobis dicere, sed non potestis portare modo.* (S. Joann., XVI, 12.)

Après avoir touché les mains et le côté de Jésus ressuscité, il tombe à genoux, et, le premier de tous les hommes, il confesse sa divinité sans ambages, en s'écriant : « Vous êtes mon Seigneur « et mon Dieu ! » *Dominus meus et Deus meus*. Et Jésus, loin de rejeter son adoration comme une impiété, l'accepte et lui dit : « Enfin vous avez « cru, Thomas, parce que vous m'avez vu. Heu- « reux ceux qui ont cru sans voir ! »

Le second texte que je vous citerai est de saint Paul : « Le Christ est sorti d'Israël, selon la chair, « le Christ qui est le Dieu suprême, béni dans les « siècles des siècles[1]. »

Non seulement il le nomme Dieu, mais, afin d'ôter toute ambiguïté, il l'appelle le Dieu suprême à qui toute créature est soumise, et au-dessus duquel on ne peut rien nommer, *qui est super omnia Deus*[2].

Le troisième texte sera encore de saint Paul. « Toute la plénitude de la Divinité habite corpo- « rellement dans le Christ, » la divinité étant unie à l'âme et à la chair du Christ[3], en sorte que l'Homme et le Dieu ne font qu'une seule personne.

Désirez-vous un quatrième texte, prenons-le dans saint Jean : « Nous avons connu la charité de

[1] *Ex quibus* (Israelitis) *est Christus secundum carnem, qui est super omnia Deus benedictus in sæcula*. (Rom., IX, 5.)

[2] Ceux qui entendent le grec savent qu'il faut traduire comme nous le faisons : ὁ ὢν ἐπὶ πάντα Θεός, *qui est super omnia Deus*.

[3] *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter*. (Coloss., II, 9.)

« Dieu et sa tendresse pour les hommes, en ce « qu'il a donné sa vie pour nous[1]. » C'est donc vraiment un Dieu qui est mort pour nous, Messieurs !

Mais quand on parle de la divinité du Christ, peut-on passer sous silence ces magnifiques et sublimes paroles par lesquelles saint Jean commence son Évangile? Vous voulez savoir ce qu'est le Messie? Écoutez son ami intime, l'Apôtre vierge, auquel il a permis de reposer sur sa poitrine. Le bien-aimé disciple va nous apprendre les célestes vérités que Jésus lui a révélées dans ce mystérieux sommeil.

« Au commencement était le Verbe, dit saint « Jean, et le Verbe était en Dieu, et le VERBE ÉTAIT « DIEU. Tout a été fait par lui, et sans lui rien n'a « été fait de ce qui a été fait. » Après ces paroles, qui peut nier l'éternité, la toute-puissance, la divinité du Verbe? son éternité, puisqu'il était déjà quand toute créature a commencé d'être[2]? sa toute-puissance, puisque toute créature a été faite par lui? sa divinité enfin, puisque l'Apôtre dit expressément que « LE VERBE ÉTAIT DIEU »?

Nous n'avons plus maintenant qu'un seul mot à ajouter : c'est que le Verbe s'est fait homme et s'est appelé Jésus-Christ, comme saint Jean l'affirme. « Or le Verbe s'est fait chair, et il a habité

[1] *In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit.* (I Joann., III, 16.)

[2] *In principio* ERAT *Verbum :* quand a commencé tout ce qui a commencé, le Verbe ÉTAIT !

« parmi nous, plein de grâce et de vérité. Et « nous avons vu nous-mêmes sa gloire, gloire si « grande, qu'elle ne pouvait convenir qu'au Fils « unique de Dieu. » Le Verbe c'est Jésus; car Jean-Baptiste lui a rendu témoignage en disant hautement : « Voici Celui que je vous annonçais, Celui « qui est non seulement au-dessus de moi, mais « qui est si grand, que je ne suis pas digne de « délier les cordons de sa chaussure. » Le Verbe, c'est Jésus; car Jean-Baptiste le montrait au peuple en disant : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui « qui efface les péchés du monde[1]. »

Je laisse dans nos livres saints une foule de passages qui répètent la même chose.

JULES

Ceux que vous nous avez rapportés suffisent.

XII. — *Le concile de Nicée.*

L'ABBÉ

Aussi lorsque Arius, prêtre d'Alexandrie, osa combattre la divinité de Jésus-Christ, vers l'an 320, le scandale fut immense. Partout on cria à l'impiété, au blasphème. Trois cent dix-huit évêques, assemblés de toutes les parties de l'univers à Nicée, proclamèrent la doctrine que les Apôtres avaient prêchée dans le monde entier, et ils définirent,

[1] S. Jean, I, 27, 29.

d'après les Écritures, que Jésus-Christ, le Verbe incarné, est un seul Dieu avec le Père. En vain les empereurs et les rois soutinrent l'hérésie : combattue par les saints Docteurs et foudroyée par les conciles, elle finit par succomber. Dieu lui-même intervint plus d'une fois dans cette lutte, qui dura longtemps.

Connaissez-vous le miracle de Typase?

JULES

Je n'en ai jamais entendu parler.

HENRI

Ni moi non plus.

XIII. — *Miracle de Typase.*

L'ABBÉ

Écoutez donc cette histoire. Hunéric, roi des Vandales, régnait sur l'Afrique, que Genséric, son père, avait conquise. Ce prince était un partisan fougueux de l'hérésie d'Arius. Les ariens mirent à Typase[1], en Mauritanie, un évêque de leur secte qui se nommait Cyrille. Les habitants de cette ville, qui étaient catholiques, s'embarquèrent presque tous et passèrent en Espagne pour fuir la persécution; il n'en resta qu'un petit nombre. L'évêque arien s'efforça de les pervertir,

[1] Typase, aujourd'hui Tifas, petite ville située sur la côte de Mauritanie, vers le 2° de longitude O.

d'abord par des caresses, et puis par des menaces. Mais les pieux fidèles, se moquant de lui, s'assemblèrent dans une maison particulière pour y célébrer les saints mystères. Cyrille, l'ayant appris, fit secrètement parvenir à Carthage un mémoire contre eux. Le roi, irrité, envoya sur-le-champ un comte à Typase avec des ordres terribles. L'officier ordonna à tous les habitants de la ville et de la campagne de se rendre sur la place publique. Lorsqu'ils y furent réunis, il fit saisir tous ceux qui s'étaient déclarés catholiques et leur enjoignit d'embrasser la religion du prince, c'est-à-dire l'hérésie d'Arius. Les généreux fidèles ayant refusé d'obéir à cet ordre impie, le comte ordonna de leur couper la langue; ce qui fut exécuté. Mais Dieu glorifia ces saints martyrs. Quoiqu'on leur eût coupé la langue jusqu'à la racine, ils ne laissèrent pas de parler aussi distinctement qu'auparavant. Ils publièrent de nouveau la divinité de Jésus-Christ d'une voix nette et ferme; et, tous louant Dieu au milieu de leurs ennemis étonnés, se rendirent au rivage, s'embarquèrent et allèrent en divers pays confirmer la divinité de Jésus-Christ par leurs paroles, dont chacune était un miracle. Plusieurs de ces bienheureux confesseurs se rendirent à Constantinople, où ils vécurent longtemps, admirés non seulement du peuple, mais encore de la cour et des savants. Ce miracle arriva l'an 484[1].

[1] Fleury, *Hist. eccl.*, l. XXX, c. x.

HENRI

Mais ce miracle est-il bien certain?

L'ABBÉ

Il y a dans les temps anciens peu d'événements mieux attestés. « Si quelqu'un en doute, écrit saint Victor, évêque de Vite, qu'il aille à Constantinople, et il trouvera un sous-diacre d'entre eux, nommé Réparat, qui parle nettement sans aucune peine, et qui pour cette raison est singulièrement honoré dans le palais de l'empereur Zénon, et principalement estimé de l'impératrice[1]. »

Saint Victor n'est pas le seul témoin de ce miracle. Énée de Gaza, philosophe platonicien, qui était alors à Constantinople, écrit aussi : « Je les ai vus moi-même; et je les ai ouï parler, et j'ai admiré que leur voix pût être si bien articulée. Je cherchais en eux l'instrument de la parole, et, ne croyant pas à mes oreilles, j'ai voulu en juger par mes yeux : je leur ai fait ouvrir la bouche, et j'ai vu qu'ils avaient toute la langue arrachée jusqu'à la racine[2]. » L'historien Procope, parlant de cette persécution d'Hunéric, dit : « Il fit couper la langue à plusieurs chrétiens, qui de mon temps se promenaient à Constantinople, parlant libre-

[1] Victor Vit., *de Persecut. Vandal.*, l. V. — S. Victor, évêque de Vite ou Utique en Afrique, écrivit son histoire l'an 487, et mourut l'an 490.

[2] Æneas Gaz., *Theoph.* sub fin. *Ipse ego hos vidi, et loquentes audivi... atque ore aperto linguam totam radicitus avulsam vidi.*

ment, sans rien ressentir du supplice qu'ils avaient enduré[1]. »

Le comte Marcellin, dans une Chronique précieuse qu'il nous a laissée, dit : « J'ai vu, à Constantinople, quelques hommes de cette troupe de fidèles. Ils avaient la langue coupée et ils parlaient parfaitement[2]. »

Victor, évêque de Tunones, qui écrivait dans le siècle suivant, rapporte que la mémoire de cet événement était encore présente à Constantinople. « Ces confesseurs, auxquels on avait arraché la langue, parlèrent parfaitement jusqu'à leur mort. C'est, dit-il, ce qu'atteste la ville impériale, où on montre aujourd'hui leurs tombeaux. »

Voilà, Messieurs, cinq historiens contemporains qui racontent le même fait de la même manière, et quatre d'entre eux en ont été les témoins oculaires.

S'il vous en faut davantage, je vous en citerai un sixième, que vous ne récuserez pas. Ce sera l'empereur Justinien. Dans une constitution qu'il rédigea pour la province d'Afrique reconquise par Bélisaire, et qui est insérée dans le code de ses lois, Justinien dit : « Nous avons vu nous-même ces hommes vénérables, qui, ayant eu la langue

[1] Πολλῶν δὲ καὶ τὰς γλώσσας ἀπέτεμεν ἀπ' αὐτῆς φάρυγγος· οἳ ἔτι καὶ ἔς ἐμε περιόντες ἐν Βυζαντίῳ ἐχρῶντο ἀκραιφνεῖ τῇ φώνῃ, οὐδ' ὅπως τι οὖν ταύτης δὴ τιμωρίας ἐπαισθανόμενοι. (Procope, *Bellum Vandal.*, l. I, c. VIII, p. 101, édit. d'Augsbourg.)

[2] *In hoc fidelium contubernio, aliquantos ego religiosissimos, præcisis linguis, apud Byzantium integra voce conspexi loquentes.* (Marcell. *Bibl. Patr.*)

coupée jusqu'à la racine, faisaient le récit touchant de leurs maux[1]. »

Or cet éclatant miracle est opéré pour confondre les ariens et pour approuver la foi des généreux martyrs qui confessaient au prix de leur sang la divinité du Christ. La divinité du Christ est donc invinciblement démontrée par le miracle de Typase.

Arrêtons-nous ici, Messieurs, et cessons de discuter la divinité de Jésus-Christ, démontrée par les Écritures et prouvée non seulement par l'éclatant miracle que nous venons de raconter, mais par une infinité d'autres qui ne sont pas moins certains.

Adorons Jésus : c'est le besoin de mon cœur, et c'est aussi, j'en suis sûr, le besoin du vôtre. Dieu, qui est l'auteur de notre raison, la respecte. Avant d'exiger notre foi et nos hommages, il parle, il se montre, il fournit la preuve de sa présence. Mais une fois qu'on a vu et entendu le Dieu, il faut tomber à genoux, comme l'Apôtre, et dire du fond de son cœur : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. »

Il est donc vrai, le Verbe éternel s'est fait chair! Il a habité parmi nous! Il a donné son sang pour moi, pour vous, pour tous les hommes! Dieu le Père a tellement aimé le monde, qu'il a livré à la

[1] *Vidimus venerabiles viros, qui abscissis radicitus linguis, pœnas suas miserabiliter loquebantur.* Quelques-uns lisent *mirabiliter.* (*Cod. Justin.*, lib. I, t. XXVII.)

mort son Fils unique pour racheter les hommes[1]. Et Dieu le Fils nous a aussi tant aimés, qu'il nous a lavés de nos péchés dans son sang[2]. Oh! moi qui suis son prêtre, laissez-moi, Messieurs, lui dire ici, pour vous et pour moi, que nous croyons en lui et que nous l'aimons.

Est-il possible de ne pas croire en Jésus après toutes les preuves qu'il nous a données de sa divinité? Et peut-on croire en lui sans l'aimer? Ne pas croire, c'est être insensé; croire et ne pas aimer, c'est être ingrat. Mais croire en un Dieu qui me parle, espérer en un Dieu qui me promet le ciel, aimer un Dieu qui m'aime : quelle grandeur et quel bonheur! Rien dans le monde n'est digne d'un chrétien dont l'âme est illuminée de la foi, ravie au ciel par l'espérance, et enflammée de la charité. Vous connaissez ce beau vers d'un de nos poètes : L'homme, dit-il,

Est un ange tombé qui se souvient des cieux.

Et moi j'ose dire aussi qu'un chrétien est plus qu'un homme. C'est un céleste voyageur qui passe par la terre pour se rendre auprès de Dieu, son ami.

Les deux jeunes hommes écoutaient avec avi-

[1] *Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* (S. Joann., III, 16.)

[2] *Dilexit nos et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo.* (Apoc., I, 5.)

dité ces paroles, qui pénétraient jusqu'au fond de leur âme. Ils voyaient la vérité comme ils ne l'avaient jamais contemplée; ils nageaient, pour ainsi dire, au sein de la lumière; et au lieu de fermer les yeux sur les preuves de la Religion, ils les repassaient dans leur esprit avec délices, comme un homme riche qui passe en revue ses trésors.

XIV. — *La Religion prouvée par les vertus qu'elle inspire.*

En ce moment, un bruit de pas pesants se fait entendre sur les feuilles sèches qui jonchent la forêt. Je lève les yeux, et j'aperçois entre les arbres le bon sacristain Joseph, qui se dirige vers nous. « Monsieur l'abbé, me dit-il, Geneviève se trouve plus mal. — Eh bien! répondis-je, je vais lui porter le bon Dieu. Qu'on prépare dans sa maison tout ce qui est nécessaire. » J'allais congédier les deux jeunes hommes; mais ils me prévinrent et me dirent : « Monsieur l'abbé, nous vous accompagnerons. »

Geneviève était une pauvre femme qui ne possédait rien au monde; mais c'était une excellente chrétienne, riche devant Dieu. Elle souffrait depuis longtemps de grandes douleurs avec une admirable patience. Le château fournissait tout ce qui lui était nécessaire, et une religieuse, entretenue par le château pour soigner les malades de

la paroisse, la visitait tous les jours, souvent même passait les nuits auprès d'elle.

La cloche annonce notre départ. Nous sortons de l'église avec le saint Sacrement; Jules et Henri nous suivent. Joseph en surplis, avec un enfant de chœur en aube, l'un agitant la clochette et l'autre portant la lumière, forment le cortége du Roi des cieux. Nous nous acheminons, en récitant des prières, vers la demeure de Geneviève. Les enfants de son hameau avaient semé des fleurs devant le seuil et sur le passage du bon Dieu. La chaumière de la femme pauvre était brillante de propreté. La religieuse l'avait parée d'un luxe indigent. La châtelaine avait elle-même apporté du linge fin pour couvrir la table où devait reposer le saint Sacrement; elle y avait mis deux flambeaux d'argent avec des bougies de cire allumées. Un beau tapis était devant la table, étendu sous les genoux du prêtre, tandis que la comtesse se tenait agenouillée sur la terre nue. Près d'elle était son neveu, aimable jeune homme de dix-huit ans.

Quand le saint Sacrement entra dans la maison, les yeux éteints de Geneviève s'illuminèrent; elle fit un effort pour soulever ses membres, et la religieuse l'aida à s'asseoir dans son lit. Elle adora Jésus-Christ avec une profonde humilité, reçut la sainte hostie avec joie; puis, croisant ses mains sur sa poitrine, elle s'entretint paisiblement avec le Dieu dont la présence calmait ses douleurs.

Lorsque nous fûmes rentrés au presbytère : « Eh bien, Messieurs, dis-je alors, ce que nous venons de voir n'est-il pas encore une preuve de la Religion chrétienne? D'où vient à cette pauvre femme une telle paix dans ses souffrances? Allez donc lui demander si elle est bien sûre de posséder maintenant un Dieu dans son sein? « Oh ! je n'ai pas « besoin qu'on me le prouve, dirait-elle ! Je le sens « sur mon cœur ! » Et cette jeune religieuse, si aimable et si intelligente, pourquoi donc abandonne-t-elle le monde qui lui souriait et une famille qui la chérissait? Elle vient se faire la sœur et la servante de tous les infirmes de cette paroisse! Qui donc a pu mettre dans le cœur d'une jeune fille tant de chasteté, de tendresse et de courage, si ce n'est un Dieu? Dites-moi, Messieurs, pouvez-vous, sans un Dieu, comprendre une sœur de Charité? Ce serait pour moi un être incompréhensible.

Vous, monsieur Henri, qui connaissez l'histoire des peuples antiques, avez-vous quelque part rencontré chez les Grecs ou les Romains, si lettrés, si polis, si fiers de leurs rhéteurs et de leurs philosophes, rien qui ressemble à ces religieuses si bonnes et si pures, dont nos villes et nos campagnes, nos hôpitaux et les camps de nos soldats sont peuplés? Dites-moi encore, sont-ce les matrones de Rome, si vantées, qui ressemblaient à cette opulente comtesse, la providence de tous les pauvres? Non contente de leur donner du pain, des vêtements, des remèdes, de l'argent, elle leur

donne encore son cœur; elle va s'asseoir au chevet des misérables et les soigne de ses mains.

Avez-vous remarqué ce jeune homme qui priait à genoux auprès de la comtesse?

HENRI

C'est M. Charles, son neveu, bien connu des malheureux et chéri dans toute la contrée.

L'ABBÉ

Ce jeune homme, héritier d'un beau nom, esprit distingué, nature pleine de feu, qui donc comprime ses passions ardentes? Qui donc orne son front de tant de modestie? Savez-vous quel dessein il a formé?

JULES

On a dit qu'il pensait à quitter le monde. Mais ce bruit a-t-il quelque fondement?

M. Charles vient aujourd'hui même faire ses adieux à sa tante. Il renonce à la fortune et à la gloire. Son frère est secrétaire d'ambassade; et lui, dans quinze jours, il va s'enfermer dans un séminaire. Son ambition le pousse à être vicaire d'une église de campagne. D'où lui vient cette idée étrange? Ah! c'est qu'au fond de cette campagne il aura le bonheur d'enseigner le catéchisme aux petits enfants des laboureurs et de leur apprendre à faire le signe de la croix[1]. Jésus lui a parlé au

[1] M. Charles de B*** ne sera point vicaire de campagne : il est passé du séminaire de Saint-Sulpice chez les Jésuites.

cœur, et ce noble jeune homme quitte tout pour le suivre. Et sa généreuse mère, au lieu de le retenir, l'encourage.

JULES

Une telle résolution est bien surprenante.

L'ABBÉ

Non, Messieurs : ces dévouements sublimes sont si communs, qu'ils n'étonnent plus. Le nom de Jésus fait fleurir ces vertus partout où on le prononce. Et ce nom, qui transforme la nature humaine, ne serait pas le nom d'un Dieu ! Jésus ne serait qu'un vil imposteur, qui aurait usurpé les honneurs divins ! Non, cela est impossible ! La raison et le cœur de l'homme se soulèvent contre cet indigne blasphème. Quiconque ose prononcer une telle parole est un infâme. Oui, la sainteté de la Religion chrétienne prouve la divinité de son auteur.

Les deux jeunes hommes me laissaient parler ; car ces vérités ne rencontraient dans leur esprit aucun obstacle. Élevés au milieu de ces populations chrétiennes, et autrefois pieux eux-mêmes, ils se ressouvenaient de ce qu'ils savaient, et ils réfléchissaient sur ce qu'ils voyaient, plutôt qu'ils n'apprenaient des choses inconnues. Ils s'étonnaient d'avoir fait si peu d'attention aux preuves sensibles de la Religion qu'ils avaient sous les yeux.

Messieurs, ajoutai-je, nous avons enfin démontré pleinement les deux premières propositions sur lesquelles ont roulé jusqu'ici nos conférences. Vous avez vu d'abord que les faits contenus dans la Bible sont certains; et vous voyez maintenant que ces faits prouvent la divinité de la Religion chrétienne. Un seul point nous reste encore à examiner : « Où la Religion chrétienne se trouve-t-elle? » Revenez demain : nous la chercherons et nous la trouverons. Une seule conférence nous apprendra, je l'espère, où la Religion chrétienne se conserve dans sa pureté.

VENDREDI

—

L'Église.

LA RELIGION FONDÉE PAR JÉSUS-CHRIST SE TROUVE DANS L'ÉGLISE ROMAINE, ET NULLE PART AILLEURS

I. Diverses sectes de chrétiens. — II. La Bible n'est pas la seule règle de foi. — III. Jésus-Christ a promis d'être avec ses Apôtres et leurs successeurs jusqu'à la fin du monde. — IV. Saint Pierre a fixé son siége à Rome, et le pape est son successeur. — V. L'Église romaine est une, sainte, catholique et apostolique. — VI. Saint Pierre était le chef des Apôtres. — VII. Et le pape est le chef des évêques et de toute l'Église. — VIII. Aucune Église séparée de Rome n'est la véritable Église de Jésus-Christ. — IX. De l'intolérance. — X. Les hérétiques. — XI. Les schismatiques. — XII. Hors de l'Église point de salut. — XIII. De la bonne foi.

J'avais donné, le matin, une dernière bénédiction à Geneviève, et j'avais reçu son dernier soupir. Elle s'était doucement éteinte; les traits de son visage n'étaient point décomposés : on eût dit qu'elle dormait paisiblement. Quelques instants avant de mourir, elle disait : « Je vais au ciel. Bientôt je verrai Jésus, mon Sauveur. Hélas! je ne suis pas assez pure pour éviter les flammes du

purgatoire. Ayez la charité de faire dire une messe pour moi. » On le lui promit. Ceux qui l'entouraient se recommandaient à elle en pleurant; elle répondit : « Aussitôt que je serai en paradis, je prierai Dieu pour vous. Je n'oublierai personne. » Tous ceux qui lui avaient rendu quelque service se croyaient bien récompensés par cette promesse d'une sainte. En pensant à tout cela, je me disais : *La mort des justes est précieuse devant le Seigneur*. Que de grands de la terre, de princes puissants et de savants fameux seraient heureux de mourir comme cette pauvre femme !

Nos deux amis arrivèrent, et nous allâmes nous asseoir dans le jardin sur un banc, à l'ombre d'une touffe de lilas.

I. — *Diverses sectes de chrétiens.*

Messieurs, leur dis-je, nous savons maintenant que la Religion chrétienne est descendue du ciel. Dieu même l'a fondée, et c'est la seule qui lui plaise.

Mais une nouvelle question se présente : il y a dix-huit cents ans que Jésus-Christ institua cette Religion. Divine dans le principe, ne s'est-elle point altérée avec le temps? Est-on sûr qu'elle n'ait point changé dans la suite des âges? Et si elle subsiste encore, où la trouve-t-on dans sa pureté?

HENRI

En effet, il y a sur la terre bien des religions

qui portent le nom de chrétiennes, et qui diffèrent toutes entre elles.

JULES

Moi, j'ai vu des protestants qui savent la Bible par cœur : ils prétendent que leur religion est la véritable.

HENRI

Cependant ils disent que Jésus-Christ n'est pas dans l'Eucharistie, et ils ne se confessent pas.

JULES

J'ai vu encore, dans le Poitou, des gens de la Petite-Église. On dit qu'ils sont maintenant réduits à quelques centaines, sans évêques, sans prêtres. Ils soutiennent qu'il n'y a plus qu'eux de vrais chrétiens au monde. On vient aussi de bâtir à Paris une belle église pour les Russes, qui croient, dit-on, la même chose que nous, sauf qu'ils ne veulent point entendre parler du pape.

HENRI

Il y en a bien d'autres. Les Anglais, les Écossais, les Prussiens, les Suédois ont leur religion particulière. Tous adorent Jésus-Christ et lisent la Bible : chacun croit avoir raison, et prétend que les autres ont tort.

JULES

Comment démêler la vérité au milieu de cette confusion?

HENRI

Monsieur l'abbé, vous nous avez prouvé que la Religion chrétienne est véritable; mais où est la véritable Religion chrétienne?

JULES

Plusieurs pensent que, la chose étant si embrouillée, ce n'est pas la peine de se tourmenter l'esprit. On peut, ce semble, choisir au hasard une des religions chrétiennes, ou rester, si l'on veut, dans celle de ses parents. Des protestants instruits m'ont avoué que je pouvais rester catholique romain sans compromettre mon salut; mais ils affirmaient en même temps que leur religion était aussi bonne que la nôtre, et beaucoup plus commode.

HENRI

En effet, ils vont en paradis à leur aise, mangeant gras tous les jours, ne jeûnant point, regardant la pénitence comme inutile et les bonnes œuvres comme superflues, attendu que Jésus-Christ en a fait assez pour eux.

JULES

Ils répètent que nous avons ajouté à la religion du Christ une foule de choses qui ne sont point dans la Bible, et qu'eux s'en tiennent au pur christianisme. Entre autres choses, ils abhorrent les images, n'invoquent point la Vierge, et ne peuvent souffrir qu'on honore les saints. Tout cela me paraît fort sérieux.

II. — *La Bible n'est pas la seule règle de foi.*

L'ABBÉ

Ces savants protestants vous auront dit, j'imagine, où ils trouvent leur pur christianisme. Ils vous ont appris quel est le point fixe auquel ils se rattachent en fait de doctrine. Ne vous ont-ils pas nommé l'autorité qu'ils reconnaissent pour diriger leur croyance?

JULES

Oui, Monsieur, leur règle me paraît excellente. C'est la parole de Dieu, c'est la Bible. Peut-on trouver une règle de foi plus sûre que celle-là? Ils croient la Bible, toute la Bible, mais rien que la Bible. Ils l'étudient continuellement. Aussi comme ils vous la débitent!

L'ABBÉ

C'est fort bien; mais quelle Bible?

JULES

Comment! quelle Bible? Hé! la Bible qui contient l'Ancien et le Nouveau Testament.

L'ABBÉ

A merveille! Mais en quelle langue, s'il vous plaît, lisent-ils l'Ancien et le Nouveau Testament?

JULES

C'est tout simple : les Anglais lisent la Bible en

anglais, les Allemands en allemand, et les Français en français.

L'ABBÉ

Et vous ne trouvez à cela aucun inconvénient?

JULES

Quel inconvénient peut-il y avoir à ce que chacun lise la Bible en sa langue? Voulez-vous que tout le monde apprenne le latin pour lire la Bible en latin?

L'ABBÉ

Non, monsieur Jules, pas plus en latin qu'en français.

JULES

Quoi! vous ne voulez pas non plus du latin, vous qui nous chantez l'Évangile en latin tous les dimanches[1].

L'ABBÉ

Ne parlons pas des catholiques, je vous prie: il n'est ici question que des protestants. Ne vous

[1] Une doctrine immuable doit être conservée dans une langue qui ne change pas comme nos langues modernes, dont il faut refaire sans cesse le dictionnaire mobile. Aujourd'hui les Français ne comprennent déjà plus Corneille et la Fontaine sans commentaire, et les huguenots sont forcés de corriger les psaumes de Marot. Le latin est fixe; et de plus cette langue, adoptée par l'Église, a rétabli l'union des races humaines qui avait été brisée à Babel. Cette langue est devenue le lien commun de toutes les nations. Deux prêtres, deux lettrés (au moins parmi les Occidentaux), en quelque lieu de l'univers qu'ils se rencontrent, s'entendent. Quant au peuple, il comprend les prières de la liturgie, puisqu'elles lui sont données traduites en son idiome.

ont-ils pas dit que la parole de Dieu écrite dans la Bible est leur seule règle de foi?

JULES

Oui, et il me semble qu'ils ont raison. Quelle meilleure règle peut-on prendre que la Bible, puisqu'elle contient la parole de Dieu?

L'ABBÉ

Eh bien, Monsieur, je prétends que tout protestant, s'il veut être conséquent avec lui-même, doit lire la Bible en grec et en hébreu.

JULES

En grec et en hébreu! Vous plaisantez, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ

Nullement, c'est très sérieux.

JULES

Quoi! vous voulez sérieusement que tout protestant sache le grec et l'hébreu?

L'ABBÉ

Non seulement tout protestant, mais encore toute protestante. Il le faut, ou bien ils se contredisent eux-mêmes.

JULES

Voyons, je vous prie, comment vous allez nous prouver cela.

L'ABBÉ

Tout l'Ancien et tout le Nouveau Testament sont écrits en hébreu et en grec.

JULES

Oui, mais il y en a des traductions latine, française, anglaise, allemande.

L'ABBÉ

Qui les a faites, et comment sont-elles faites? Qui me prouvera qu'elles sont fidèles, et que rien n'est ajouté, supprimé, changé, dans ces versions?

JULES

On le saura par les ministres et par les docteurs qui approuvent ces traductions et qui les mettent entre les mains des chrétiens.

L'ABBÉ

Ah! voilà donc une autorité humaine qui reparaît à côté de l'autorité divine. Ainsi la Bible n'est plus la seule règle de croyance. Avant de lire la Bible, il faut que chaque protestant et chaque protestante commencent par faire cet acte de foi: « Je crois au traducteur John et au ministre William. Je crois que John et William sont infaillibles, qu'ils entendent parfaitement le grec et l'hébreu, et qu'ils n'ont pas fait un seul contresens dans toute la Bible. » Nous autres catholiques, nous sommes un peu plus fiers. Il est vrai, nous croyons ce qu'enseigne l'Église romaine avec son

admirable sénat de docteurs. Mais un acte de foi en sir John et en sir William, je ne me sens pas capable de le faire.

HENRI

Certes, ni moi non plus.

L'ABBÉ

Ainsi, mon cher Jules, si vous avez envie de vous faire protestant, mais un vrai protestant, il faut commencer par retourner à l'école. Laissez là vos bœufs et vos superbes chevaux, et mettez-vous à apprendre le grec et l'hébreu. Comme vous avez de la mémoire, ce sera l'affaire d'une dizaine d'années. Vous aurez alors le plaisir de lire Moïse, David et Isaïe, saint Luc, saint Jean et saint Paul, dans leur langue. Vous aurez la vraie parole de Dieu sous les yeux, et vous saurez qu'un traducteur ignorant ou distrait ne vous trompe pas[1]. Quand vous aurez étudié ce gros livre pendant quelques années, vous finirez par en extraire une religion. Si le Saint-Esprit vous guide, alors vous verrez dans la Bible ce qu'y ont vu saint Augustin, saint Chrysostome, saint Thomas, Bossuet, Fénelon, c'est-à-dire les plus grands génies du

[1] Cependant toute la parole de Dieu n'est pas écrite dans la Bible. Les Apôtres l'ont ou consignée par écrit, ou transmise de vive voix. La tradition est donc aussi la vraie parole de Dieu. Ainsi cette parole : « Marie a été conçue sans péché, » nous est apportée par une tradition qui remonte aux Apôtres, disciples de Jésus-Christ et du Saint-Esprit. C'est une vraie parole de Dieu, quoiqu'elle ne soit pas clairement exprimée dans l'Écriture.

monde. Lors donc que vos cheveux seront blanchis, vous en reviendrez à ce *Credo* que vous avez appris dans votre enfance, sur les genoux de votre mère et dans le sein de l'Église catholique.

JULES

Ce serait faire beaucoup de chemin pour en venir au point de départ.

L'ABBÉ

C'est là, monsieur Jules, ce qui arrive tous les jours aux savants les plus distingués de la protestante Angleterre. Leurs longues recherches et leurs patientes études, guidées par la bonne foi, les ramènent l'un après l'autre au symbole de l'Église romaine.

Mais, mon cher ami, pour peu que vous bronchiez dans votre chemin, s'il vous arrive de prendre une phrase de travers et de faire une bévue sur l'hébreu ou sur le grec, vous irez vous confondre dans le chaos du protestantisme, qui forme presque autant de sectes qu'il englobe d'individus; car un véritable protestant ne reçoit sa religion de personne, et ne l'enseigne à personne; un vrai protestant lit la Bible et l'entend comme il veut, et change d'opinion quand il veut. La règle du protestantisme est bien celle-ci :

La sainte Bible tu liras,
Et croiras ce que tu voudras.

Aussi, de même qu'il est difficile de trouver dans

une forêt deux feuilles qui se ressemblent, de même est-il rare de rencontrer deux protestants qui croient la même chose.

Pensez-vous, Messieurs, que le Fils de Dieu, le Verbe divin, l'éternelle sagesse, soit venu du ciel en terre pour fonder une pareille Babel? C'était vraiment un beau dessein, digne d'un Dieu sage, que de présenter aux pâtres et aux soldats, aux forgerons et aux laboureurs, aux couturières et aux cuisinières, à tous les hommes et à toutes les femmes du monde, une Bible, un gros volume grec et hébreu, et de la leur donner comme la règle unique de leur croyance et de leur religion. Non, non, c'est Martin Luther, et non pas Jésus-Christ, qui a posé ce ridicule principe.

Je veux les confondre par leur propre bouche. En effet, les huguenots répètent que la Bible est la seule règle. Allons, j'y consens pour un instant. Ne parlons plus de l'autorité de l'Église. Mais c'est trop que d'en croire un protestant sur sa parole. Je m'adresse à un de leurs docteurs, et je lui demande: « Où l'avez-vous pris, ce fameux principe? Tenez, révérend docteur, voici une Bible complète, en grec et en hébreu. Veuillez l'ouvrir, feuilletez le volume entier d'un bout à l'autre, et tâchez d'y trouver cette maxime : *La sainte Écriture est la seule règle de foi.* Si vous découvrez cela dans toute la Bible, je m'engage à me faire huguenot comme vous. » Mais non, ce verset-là n'y est pas, et il n'y sera jamais. Au contraire, j'en aperçois un autre : « Si quelqu'un n'écoute

pas l'Église, regardez-le comme un païen[1]. »

Que si la Bible ne suffit pas, s'il y faut joindre une autorité qui la traduise et la garantisse, moi je préfère l'autorité de l'Église catholique, apostolique et romaine, environnée de ses glorieux et innombrables docteurs, à la parole insolente du moine défroqué Martin Luther[2].

Et afin de pousser à bout nos protestants, j'irai encore plus loin. Je leur poserai une simple question : Vous ne voulez croire que la Bible; mais cette Bible que vous me présentez comme la seule règle de foi, où l'avez-vous prise? Qui vous l'a donnée, et de qui la tenez-vous? Dites-moi, je vous prie, d'où vient ce volume. Vous prétendez que cette Bible est la parole de Dieu : comment le savez-vous? Un ange vous a-t-il apporté du ciel cette écriture? ou Dieu lui-même vous est-il apparu, tenant ce livre à la main et vous disant : « Prends et lis? » Cherchez une réponse : vous n'en trouverez pas d'autre que le témoignage des hommes, qui atteint sa plus haute puissance dans l'autorité de l'Église. Comment ne voyez-vous pas que sans l'attestation des hommes, sans le témoignage de la tradition, la Bible elle-même vous échappe? Il faut une autorité humaine pour vous traduire la Bible; une autorité humaine pour vous

[1] S. Matth., XVIII, 17.

[2] Martin Luther, moine saxon, né en 1484, mort en 1546. Il combattit les indulgences en 1517, se révolta contre l'Église, autorisa le landgrave de Hesse, son protecteur, à avoir deux femmes à la fois, rejeta les vœux monastiques, et se maria lui-même, en 1525, à une religieuse qu'il fit sortir de son couvent.

en garantir l'authenticité; une autorité humaine pour vous certifier qu'elle n'est pas interpolée; une autorité humaine pour vous assurer qu'elle est inspirée de Dieu. Ainsi l'autorité humaine, que vous prétendez bannir quand il s'agit de la foi, revient de toutes parts; et sans la parole de l'homme vous n'avez plus aucune parole de Dieu.

Oui, Messieurs, en rejetant l'autorité de l'Église, sous prétexte qu'elle est une autorité humaine, les protestants suppriment du même coup l'Évangile et toute révélation. Il n'y a plus ni catholicisme ni protestantisme, ni christianisme ni judaïsme. Il ne reste à l'homme que la seule raison, qui, blessée et privée d'appui, retombe dans les ténèbres de la philosophie antique.

Croyez-moi, Messieurs, laissons les protestants déraisonner, se quereller entre eux et se diviser à l'infini[1], jusqu'à ce qu'ils aillent se perdre dans l'abîme de l'incrédulité absolue[2].

Saint Jude peint d'un seul mot tous les inventeurs d'hérésies : il les appelle des astres errants,

[1] Cent ans après la réforme, le Rhin traversait dans son cours plus de deux cents sectes protestantes. Aujourd'hui, on ne les compte plus, tant elles sont nombreuses. — En 1865, des protestants zélés se réunirent à Paris pour essayer de formuler un symbole auquel les plus sages d'entre eux pussent se rattacher. Ce symbole fut rédigé en neuf articles, puis réduit à cinq, puis à quatre; et personne ne voulut signer.

[2] « Nous ne sommes pas plus les disciples de Luther et de Calvin que les disciples du Pape, » dit M. de Gasparin, protestant. — « Il ne s'agit plus pour nous de croyances bibliques ou traditionnelles d'aucune sorte, ajoute un célèbre professeur de théologie protestante de Genève; ceux qui en veulent n'ont qu'à passer dans les rangs du catholicisme. »

sidera errantia. En effet, semblables à des comètes qui secouent sur le monde une lumière sinistre, ils apparaissent de temps en temps à l'horizon, traînant une queue indéfinissable, composée de molécules sans cohérence. A cette vue, les peuples tremblent que le monde ne soit bouleversé. Mais l'astre menaçant passe devant le soleil et va se perdre dans le vide des espaces inconnus, tandis que les cieux continuent de rouler dans leur bel ordre et de verser sur le monde leur inépuisable lumière.

JULES

Eh bien, laissons le protestantisme aller où vont les comètes, et cherchons ailleurs la Religion de Jésus-Christ.

HENRI

Mais avant d'aller plus loin, sommes-nous certains, monsieur l'abbé, que la Religion de Jésus-Christ subsiste encore?

III. — *Jésus-Christ est avec les successeurs des Apôtres.*

L'ABBÉ

En effet, si elle est éteinte, il est inutile de la chercher. Pour répondre à cette question, j'ouvre la Bible, et je lis, dans l'Évangile selon saint Matthieu, qu'avant de quitter la terre, Jésus dit aux

onze Apôtres : « Toute puissance m'a été donnée « au ciel et sur la terre. Allez donc, instruisez « toutes les nations. Baptisez-les au nom du Père, « et du Fils, et du Saint-Esprit. Apprenez-leur à « garder tout ce que je vous ai ordonné. Et voilà « que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à « la consommation des siècles[1]. »

Ces paroles mémorables contiennent trois faits importants. Examinons-les avec une profonde attention.

Premier fait. — Jésus-Christ a établi, sur la terre, une autorité pour enseigner sa Religion; car, en disant à ses Apôtres : *Enseignez,* il leur impose le devoir d'enseigner sa doctrine, et il leur en confère le droit.

Deuxième fait. — L'autorité[2] que Jésus-Christ charge d'enseigner sa Religion est infaillible; car il promet de l'assister : « Enseignez, dit-il, *je suis avec vous.* » C'est évidemment comme s'il disait : Enseignez, je vous assisterai; j'enseignerai avec vous et par vous. Ainsi la doctrine qu'ont enseignée les Apôtres est vraiment la doctrine de Jésus-Christ.

Troisième fait. — Cette autorité, qui enseigne infailliblement la Religion de Jésus-Christ, est perpétuelle. Non seulement cette puissance infaillible est conférée aux Apôtres, qui la posséderont toute

[1] *Ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* (S. Matth., xxviii, 20.)

[2] Par ce mot autorité, nous entendons ici « un ou plusieurs hommes ayant pouvoir » pour enseigner la religion.

leur vie, mais elle passe à leurs successeurs. Car il leur dit : « Enseignez ; je suis avec vous *jusqu'à la consommation des siècles.* »

De là, Messieurs, nous devons conclure qu'il y a maintenant quelque part sur la terre une autorité chargée d'enseigner la pure doctrine de Jésus-Christ. Jésus-Christ lui-même, aujourd'hui que je vous parle, enseigne encore sa Religion par la bouche de certains hommes qu'il a revêtus de son pouvoir. Il l'a promis, donc il le fait.

Ainsi, Messieurs, voilà une première question résolue. Appuyés sur la parole d'un Dieu, nous sommes assurés que la Religion fondée par Jésus-Christ dure encore sur la terre; il est certain qu'elle subsiste aujourd'hui quelque part dans son intégrité et sa pureté originelle.

HENRI

Je croyais que pendant une si longue durée, parmi tant de révolutions et chez des peuples de mœurs si différentes, la Religion avait elle-même subi plus d'un changement. Est-ce qu'elle est restée immobile?

L'ABBÉ

Entendons-nous, Messieurs : la discipline, c'est-à-dire les règlements faits par les pasteurs pour le gouvernement de la société chrétienne, ont varié suivant les temps et selon les mœurs des nations. Mais l'œuvre de Jésus-Christ n'a jamais été altérée. La même foi, la même loi, les mêmes sacrements,

la même hiérarchie[1] demeurent fixes dans tous les siècles et dans toutes les contrées de l'univers. Ce qui est enseigné et constitué par Jésus-Christ ne change pas. « Le ciel et la terre passeront, a-t-il dit, mais mes paroles ne passeront pas[2]. » Voilà ce qui est immuable, et par conséquent ce qui dure encore.

HENRI

C'est déjà un grand bonheur de savoir que cette Religion divine subsistera jusqu'à la fin du monde. Où se conserve-t-elle intacte? Est-ce dans l'Église romaine?

L'ABBÉ

Oui, Messieurs. Mais il ne me suffit pas de l'affirmer; vous avez droit d'en exiger la preuve. Or, cette preuve, je la trouve dans les paroles mêmes que je viens de citer.

JULES

Le nom de Rome n'y est pas.

L'ABBÉ

J'espère cependant vous l'y montrer. Quand Jésus dit à ses Apôtres : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, » ne promet-il

[1] Hiérarchie, mot grec qui signifie « autorité sacrée », désigne l'ordre des pasteurs et des ministres de l'Église, le rang qu'ils occupent entre eux, et les différents degrés de pouvoir qui les subordonnent les uns aux autres.

[2] *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.* (S. Matth., XXIV, 35.)

pas aux Apôtres d'être avec eux et avec leurs successeurs ?

JULES

Veuillez m'expliquer ce point : vous l'avez déjà dit; mais je ne vois pas cela clairement.

L'ABBÉ

Volontiers. Répondez-moi, Monsieur : les Apôtres doivent-ils vivre sur la terre jusqu'à la fin du monde ?

JULES

Non, sans doute, puisque tous sont morts depuis longtemps.

L'ABBÉ

Cependant Jésus-Christ promet d'être avec eux jusqu'à la fin du monde, pendant qu'ils prêcheront son Évangile : « Enseignez, je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, » dit-il[1]. Ou cette promesse n'a pas de sens, ou bien elle s'adresse non seulement aux Apôtres, mais encore à leurs successeurs.

JULES

C'est vrai : je comprends; c'est comme lorsqu'un juge de paix s'en va : celui qui succède a tous les pouvoirs de celui qui précède.

[1] *Docete... Ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consumationem sæculi.* (S. Matth., XXVIII, 19.)

IV. — *Le Pape est le successeur de saint Pierre.*

L'ABBÉ

Il s'agit donc maintenant de savoir où sont les successeurs des Apôtres. Car c'est avec eux que Jésus-Christ et sa doctrine se trouvent, selon qu'il l'a promis.

HENRI

Vous avez raison : c'est le point décisif qu'il nous faut chercher.

JULES

C'est la chose importante qu'il me tarde de connaître.

L'ABBÉ

Ainsi, Messieurs, une simple question d'histoire nous reste à résoudre. Cherchons dans les annales du monde quels sont les pasteurs qui ont succédé aux Apôtres.

L'histoire nous apprend que saint Pierre est venu à Rome, qu'il y a établi son siége et qu'il y est mort. Ces faits sont attestés par une foule de monuments. Je ne citerai que le témoignage de saint Jérôme : « Simon-Pierre, fils de Jean, dit-il, le chef des Apôtres, vint à Rome la seconde année de l'empereur Claude, c'est-à-dire l'an 42. Il y occupa la chaire pontificale pendant vingt-cinq

ans, jusqu'à la dernière année de Néron, qui le fit mourir sur une croix. »

L'Apôtre saint Pierre obtint donc la couronne du martyre, l'an 67. Saint Lin hérita de sa chaire et de son autorité. A saint Lin succéda saint Anaclet; après lequel vint saint Clément, puis saint Évariste, puis saint Alexandre. On voit la chaîne des légitimes successeurs de l'apôtre saint Pierre se prolonger sans interruption jusqu'à Léon XIII, aujourd'hui évêque de Rome. Puisque Léon XIII est le successeur légitime de l'apôtre saint Pierre, il s'ensuit que Jésus-Christ est avec Léon XIII et enseigne par la bouche de Léon XIII. Ainsi donc tous les évêques, tous les prêtres, tous les fidèles qui sont unis à l'évêque de Rome, possèdent la véritable Religion de Jésus-Christ. Or cette grande société de chrétiens répandus par toute la terre s'appelle, comme vous le savez, l'Église romaine.

HENRI

Est-ce là le seul argument qui prouve que la Religion de Jésus-Christ se conserve dans l'Église romaine?

L'ABBÉ

Il suffirait, Monsieur. Prouvez, ou que l'évêque de Rome n'est pas le successeur de saint Pierre, ou que le successeur de saint Pierre n'a pas les promesses de Jésus-Christ.

V. — *L'Église romaine est la véritable Église.*

Mais voici un second argument qui n'est pas moins solide. L'Église fondée par Jésus-Christ est une et sainte, catholique et apostolique. Ce sont les quatre caractères distinctifs auxquels on doit reconnaître la véritable Église jusqu'à la fin des temps. Ces notes ou marques, évidemment tracées dans l'Évangile, et insérées dans le Symbole des Apôtres et dans celui de Nicée, conviennent à l'Église romaine, et ne conviennent qu'à elle seule[1].

En effet, l'Église romaine est *une,* parce qu'elle a un centre et une autorité qui maintient dans l'union toutes ses parties. Elle n'a qu'un seul chef, à qui tous ses membres obéissent; elle n'a qu'une seule foi, que tous professent.

L'Église romaine est *sainte,* parce qu'elle conserve les sacrements, qui sont la source inépuisable de la grâce et de la sainteté, et parce qu'elle ne cesse d'enfanter des saints, que Dieu glorifie par d'éclatants prodiges.

L'Église romaine est *catholique,* c'est-à-dire universelle et répandue chez toutes les nations du monde, qu'elle conduit aux cieux en les gouvernant dans la vérité, dans la justice et dans la charité. Il a été facile de la reconnaître à cette

[1] Lisez à la fin du volume la note L, vous y verrez les caractères de la véritable Église marqués dans la sainte Écriture.

marque, dans tous les siècles, parce qu'elle a toujours été la grande Église, et qu'aucune secte hérétique ou schismatique n'a jamais pu l'égaler.

Enfin l'Église romaine est *apostolique*, car il est impossible de ne pas reconnaître la succession non interrompue de ses pontifes, qui remontent jusqu'à saint Pierre, le fondateur de l'Église romaine et son premier évêque [1].

VI. — *Saint Pierre était le chef des Apôtres.*

HENRI

Vos raisonnements semblent justes. Mais ces paroles de Notre-Seigneur : « Je suis avec vous, » *Ego vobiscum sum*, ne s'adressaient-elles qu'à saint Pierre ?

L'ABBÉ

Pardon; elles s'adressaient encore aux autres Apôtres.

HENRI

En ce cas, puisqu'il leur faisait la même promesse qu'à saint Pierre, il est donc aussi avec leurs successeurs ?

L'ABBÉ

Oui, Jésus-Christ est avec le Pape, héritier de

[1] Elle est encore *apostolique*, parce qu'elle n'enseigne pas un seul dogme qui ne remonte aux Apôtres, comme les théologiens le démontrent.

saint Pierre, et avec les évêques, successeurs des Apôtres. Unis au pasteur suprême, ils composent l'Église enseignante, et chacun d'eux est pasteur du troupeau qui lui est confié. Jésus-Christ leur disait à tous dans la personne des Apôtres : « Enseignez, baptisez, je suis avec vous. » Cependant il y a une différence entre eux et le Pape.

HENRI

Il dit pourtant ici la même chose à tous. Ne leur fait-il pas la même promesse? Ne leur donne-t-il pas la même autorité? Moi j'en conclurais que tous les évêques sont égaux.

L'ABBÉ

Vous auriez tort. Les évêques, unis entre eux et unis au Pape, possèdent une autorité divine qui remonte à Jésus-Christ. C'est à cette condition qu'il promet d'être avec eux : *Vobiscum sum.* Mais le Pape seul a une promesse particulière.

HENRI

Comment cela? Où voyez-vous que Jésus-Christ établisse une différence entre le Pape et les autres évêques?

L'ABBÉ

Si la différence n'est pas marquée ici, elle l'est ailleurs. Jésus-Christ est avec le corps des évêques qui forment l'Église enseignante et dirigeante; mais aucun évêque en particulier, hormis le Pape, n'a hérité d'une autorité égale à celle des Apôtres.

HENRI

Vous venez de nous déclarer que les évêques sont les successeurs des Apôtres, et maintenant vous prétendez que l'autorité des évêques est inférieure à celle qu'avaient les Apôtres. D'où vient encore cette différence, que je ne comprends pas?

L'ABBÉ

Mon ami, vous touchez au cœur même de la Religion chrétienne. L'*Unité* est un caractère essentiel de l'Église, comme je vous le disais tout à l'heure. C'est un point d'une importance extrême qu'il me faut éclairer davantage; car nous voici devant la pierre angulaire dont Jésus-Christ a dit: « Celui qui se heurtera contre elle sera brisé; et celui sur qui elle tombera, elle l'écrasera[1]. » Pour que ce malheur ne vous arrive point, écoutez-moi tous deux avec attention.

L'histoire de l'Église considérée à son origine, aussi bien que l'examen des saintes Écritures, ne nous laisseront aucun doute touchant la primauté de saint Pierre sur les Apôtres, et touchant la prééminence du Pape sur les évêques.

Les Apôtres, en prêchant l'Évangile d'un bout du monde à l'autre, établissaient des évêques pour gouverner les peuples qu'ils avaient convertis; mais ils ne transmettaient pas à ces évêques toute la puissance que Jésus-Christ leur avait confiée. Lorsqu'ils sacraient un évêque, ils n'en faisaient

[1] S. Matth., XXI, 44.

pas un nouvel Apôtre. Ils ne lui conféraient ni tous leurs pouvoirs ni l'infaillibilité doctrinale qu'ils tenaient de Jésus-Christ.

D'ailleurs, ils ne s'attachaient point à une église particulière; ils ne fixaient leur siége nulle part. Ils allaient évangéliser de province en province. Cependant il fallait un centre qui réunît les diverses parties de ce royaume qu'ils fondaient : Jésus-Christ l'avait ainsi ordonné. C'est pourquoi ils rangeaient sous l'obéissance de saint Pierre les peuples qu'ils soumettaient. Dès leur temps, nous voyons qu'il y avait un trône ou un siége principal : celui de saint Pierre. Là était rassemblée, comme dans sa source, la plénitude de la puissance apostolique, pour passer à tout pontife légitime qui s'asseyerait dans cette Chaire[1].

HENRI

Ainsi les douze Apôtres ne se regardaient pas tous comme égaux en autorité?

L'ABBÉ

Non, Monsieur, car saint Pierre était leur chef. Ils ne l'avaient pas élu; mais c'est Jésus-Christ lui-même qui l'avait constitué sur eux.

JULES

C'est là un point que j'ai entendu contester par

[1] « Si les Apôtres eux-mêmes enseignaient et agissaient sous la dépendance de Pierre, combien plus les évêques, qui ne sont que partiellement héritiers de la mission des Apôtres, doivent-ils proclamer leur subordination envers le vicaire de Jésus-Christ! » (Mgr Pie, évêque de Poitiers, Hom. 20 nov. 1850.)

les protestants. Il faut que la primauté de saint Pierre ne soit pas marquée dans les saintes Écritures; car, si elle y était, les protestants la reconnaîtraient sans doute comme nous.

L'ABBÉ

Que vous êtes simple, monsieur Jules! Ne vous ai-je pas dit que les protestants entendent l'Évangile comme ils veulent? Avec ce faux principe, il n'y a pas de sacrilége impertinence qu'ils ne fassent dire à l'Évangile, comme il n'y a pas de vérité si clairement exprimée qu'ils n'en effacent. Qui peut les en empêcher, dès qu'ils rejettent l'autorité de l'Église universelle? Si Jean Calvin méprise notre opinion, méprisons la sienne. Consultons nous-mêmes l'Évangile avec la lumière du bon sens, et prenons pour guides les saints Pères, chez lesquels se trouve l'interprétation de l'Évangile donnée par les Apôtres.

JULES

Ainsi la primauté de saint Pierre est marquée dans l'Évangile?

L'ABBÉ

Vous l'allez voir. Rappelez-vous d'abord ces paroles célèbres que je vous citais hier. Tous les Apôtres étaient réunis, quand Jésus, se tournant vers Simon-Pierre, lui dit : « Tu es bien heureux, « Simon, fils de Jean. Moi je te dis que tu es « Pierre; et sur cette pierre je bâtirai mon Église, « et les portes de l'enfer ne prévaudront point

« contre elle. Et je te donnerai les clefs du « royaume des cieux. Et tout ce que tu lieras sur « la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu « délieras sur la terre sera délié dans le ciel [1]. »

Ces magnifiques paroles sont adressées à Pierre, comme une récompense spéciale de sa foi plus généreuse, comme un privilége qu'il n'accorde pas aux autres. Lui seul est le fondement de l'Église. Les autres pourront en être les colonnes; mais Pierre sera le Rocher qui supportera tout [2]; et un si grand édifice, bâti sur ce ferme fondement, sera tellement solide, que toutes les puissances de l'enfer ne pourront jamais le renverser. Par ces paroles, Jésus-Christ n'a-t-il pas déclaré saint Pierre le chef de toute l'Église, dont les Apôtres eux-mêmes font partie? Car il n'y a pas douze églises comme douze Apôtres, mais une seule Église bâtie sur un seul rocher, qui est Simon-Pierre [3]. Voilà le premier titre de la primauté de saint Pierre.

Jésus-Christ ajoute : « Et je te donnerai les « clefs du royaume des cieux. » C'est encore à Pierre seul qu'il adresse cette parole. Sans doute les autres pourront aussi ouvrir et fermer les cieux,

[1] S. Matth., XVI, 17.

[2] ROCHER est le sens de *petra* en latin et en grec, et de *cephas* en syriaque. Ces mots ne désignent pas une pierre à bâtir, mais ils signifient le ROCHER même sur lequel on bâtit.

[3] On peut dire que les douze Apôtres sont les colonnes de l'Église, et même qu'ils en sont les fondements; mais il n'y a qu'un seul ROCHER sur lequel les fondements eux-mêmes sont posés.

mais sous la présidence de Pierre, à qui les clefs sont données. Lors même que Pierre confie ces clefs à d'autres mains, elles ne cessent pas d'être à lui [1]. Deuxième titre de la primauté de saint Pierre.

Enfin Notre-Seigneur lui dit encore : « Tout ce « que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, « et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié « dans le ciel. » Les autres Apôtres remettront les péchés sans aucun doute : Jésus-Christ leur donnera plus tard cette admirable puissance [2]. Mais cette première parole : « Tout ce que tu lieras, » dite à un seul, a déjà rangé tous les autres sous sa puissance, selon la remarque de Bossuet. Si, dans la suite, Jésus-Christ leur dit aussi : « Vous délierez, » la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. En outre, la puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans son partage; au lieu que la puissance donnée à un seul et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude. Ainsi raisonne Bossuet, commentant ce passage [3]. C'est donc à Pierre seul qu'il remet la plénitude de ses droits sur les consciences. Lui seul peut toutes les lier en leur im-

[1] *Memento claves ejus hic Dominum Petro, et per eum Ecclesiæ reliquisse :* « Souvenez-vous que, par ces paroles, le Seigneur a laissé les clefs du ciel à Pierre, et par lui à l'Église. » (Tertull., *Scorp.*, x.)

[2] *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis.* (Joann., xx, 23.) — *Quæcumque solveritis super terram erunt soluta et in cœlo.* (S. Matth., xviii, 18.)

[3] Voyez la belle explication de cette parole dans Bossuet : *Sermon sur l'Unité de l'Église*, 1re partie.

posant des lois qui obligent toute l'Église, comme lui seul peut accorder toutes les dispenses et toutes les grâces. Troisième titre de la primauté de saint Pierre, que nous fournit ce premier endroit de l'Évangile.

Mais il y a un second passage où cette primauté est inscrite d'une manière encore plus formelle. « Simon, Simon, dit-il la veille de sa mort et « pendant la dernière cène, voilà que Satan a de- « mandé à vous cribler tous comme on crible le « froment. Mais moi j'ai demandé pour toi que ta « foi ne défaille point. Lors donc que tu seras « converti, confirme tes frères [1]. » Il y a dans ces paroles deux nouvelles preuves de la primauté de saint Pierre : l'une, c'est que Jésus le distingue encore de tous les autres, et cela en leur présence; il prie pour lui seul, afin que sa foi ne souffre jamais de défaillance ni d'éclipse. Et c'est encore lui seul, malgré sa faute annoncée d'avance, qu'il charge de confirmer ses frères dans la foi. Comment pourrait-il les y confirmer, si lui-même ne leur était pas supérieur? C'est comme s'il disait aux autres : Pierre sera infaillible : consultez-le, écoutez-le, croyez-le.

Enfin Jésus dit à saint Pierre une troisième parole, près du lac de Tibériade. C'était après sa résurrection. Il lui confia l'autorité sur toute son Église. « Simon, fils de Jean, lui dit-il, m'aimes- « tu plus que ceux-ci? » Pierre lui répondit :

[1] S Luc, XXII, 31.

« Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Alors Jésus lui dit : « Pais mes agneaux, pais mes « brebis[1]. » En lui commandant de paître et les agneaux et les brebis, il lui donne l'autorité sur tout le troupeau : sur les simples fidèles, qui sont les agneaux, et sur les brebis, qui sont les pasteurs eux-mêmes. Quiconque n'est pas régi par la houlette de saint Pierre n'est pas du troupeau de Jésus-Christ. Voilà donc une nouvelle preuve de sa primauté sur les Apôtres et sur toute l'Église[2].

On ajoute bien d'autres raisons. Ainsi, dans le dénombrement que les Évangélistes font des Apôtres, ils placent toujours saint Pierre le premier, quoiqu'en nommant les autres ils ne gardent aucun ordre certain[3]. C'est lui qui, dans le cénacle, propose l'élection d'un nouvel Apôtre pour remplacer Judas. C'est lui qui, le jour de la Pentecôte, adresse la parole aux Juifs au nom de tous les Apôtres. C'est encore lui qui, plus tard, ouvre et préside le concile de Jérusalem.

A ces preuves tirées de la sainte Écriture, on pourrait joindre le témoignage des plus anciens et des plus savants docteurs de l'Église. Vous avez déjà entendu saint Jérôme nommer saint Pierre le Prince des Apôtres : *Simon Petrus princeps*

[1] S. Joann., XXI, 17. — [2] C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement d'aimer plus que tous les autres Apôtres, et ensuite de paître et de gouverner tout, « et les agneaux et les brebis, » et les petits et les mères : pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre. (BOSSUET, *Unité de l'Église.*)

[3] Saint Matthieu le nomme formellement le premier : *Duodecim autem Apostolorum nomina sunt hæc :* primus, Simon *qui dicitur Petrus* (X, 2).

Apostolorum. Saint Augustin répète continuellement : « Pierre, le premier des Apôtres; Pierre, le premier dans l'ordre apostolique; Pierre, qui possède la principauté de l'apostolat [1]. » Il serait aussi facile qu'il me semble inutile de multiplier les témoignages.

VII. — *Le Pape est le chef de toute l'Église.*

HENRI

Que saint Pierre fût le chef des Apôtres, je ne le conteste pas : il ne peut rester là-dessus aucun doute. Mais il est un autre point qui me semble encore obscur.

L'ABBÉ

Lequel ?

HENRI

Vous prétendez que les évêques de Rome, successeurs de saint Pierre, ont hérité de sa primauté : est-ce bien certain? L'évêque de Rome a-t-il vraiment sur l'Église universelle toute l'autorité qu'avait saint Pierre ?

L'ABBÉ

Saint Léon le Grand vous répond : « Pierre ne cesse pas de présider dans sa chaire, et il partage sans fin la dignité du Pontife éternel. Car cette

[1] *Serm. CCXCIX in Natal. Apost.,* n. 1; *Serm. LXXVI de Verb.* (Matth., I, 3.)

ferme solidité qu'il a reçue de Jésus-Christ s'est transmise à ses héritiers[1]. »

Saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne, écrivant à l'hérésiarque Eutychès, l'engage à se soumettre au Pape en toutes choses. « Car, dit-il, le bienheureux Pierre, qui vit et préside toujours dans sa chaire, enseigne la vérité à tous ceux qui la cherchent[2]. »

Écoutez maintenant le glorieux martyr saint Cyprien, évêque de Carthage : « Il n'y a, dit-il, qu'un Dieu, un Christ, une Église, et une seule chaire fondée sur la pierre, par la voix du Seigneur[3]. »

Comment passer sous silence saint Irénée, évêque de Lyon, qui écrivait au second siècle : « Il est nécessaire que toute Église, c'est-à-dire tous les fidèles répandus sur la terre, soit unie à l'Église romaine, à cause de sa plus puissante principauté[4]? »

Mais voici un texte plus expressif encore : il est de saint Optat, évêque de Milève[5]. « Tu ne peux

[1] S. Leo Magn. *Serm. III in Assumpt.*, n. 2, 3 : *Soliditas enim illa, quam de petra Christo etiam ipse petra factus accepit, in suos quoque se transfudit hæredes.*

[2] *Beatus Petrus, qui in propria sede vivit et præsidet, præstat quærentibus veritatem.* (S. Petrus Chrysol. *ad Eutych.*)

[3] *Deus unus est, et Christus unus, et una Ecclesia, et cathedra una super Petram Domini voce fundata.* (S. Cypr. *Ad plebem*, ep. 60.)

[4] *Ad hanc enim Ecclesiam* (Romanam), *propter potentiorem principalitatem, necesse est omnem convenire Ecclesiam.* (Iren. *Adversus Hæreses*, III, III, 3.)

[5] Saint Optat, évêque de Milève en Numidie, mourut vers

le nier, dit-il à un schismatique de son temps, tu sais bien qu'à Rome il y a une chaire pontificale, instituée par saint Pierre, sur laquelle saint Pierre, chef des Apôtres, s'est assis, afin que tous les chrétiens conservassent l'unité en cette chaire unique, et afin que les autres Apôtres ne prétendissent pas avoir chacun la leur : en sorte que quiconque établirait une autre chaire contre la chaire unique, fût par là même schismatique et pécheur. C'est donc Pierre qui s'est assis le premier sur la chaire unique. Lin lui a succédé. » Puis il continue la liste de tous les papes jusqu'à son temps[1].

J'avais donc raison d'affirmer qu'à l'origine de l'Église, au temps même des Apôtres, la chaire de saint Pierre était le centre de la doctrine, et qu'elle l'est encore aujourd'hui.

HENRI

J'ai cependant ouï dire que les papes avaient conquis peu à peu leur suprématie, et qu'ils étaient, dans l'origine, semblables aux autres évêques.

L'ABBÉ

Des hérétiques l'ont dit et écrit, et des ignorants

l'an 384. Saint Augustin a fait son éloge. « Optat, dit-il, pourrait être une preuve de la vérité de l'Église catholique, si elle s'appuyait sur la vertu de ses ministres. »

[1] *In qua una Cathedra unitas ab omnibus servaretur, ne cæteri Apostoli singulas sibi quisque defenderent, ut jam schismaticus et peccator esset qui contra singularem Cathedram alteram collocaret.* (Optatus Milev., *Adv. Parmen.*, II.)

l'ont répété après eux. Mais nous voyons la suprématie de l'évêque de Rome reconnue et exercée dès le commencement du christianisme. Ainsi une grande division troubla l'Église de Corinthe, alors que le premier siècle n'était pas encore achevé. L'Apôtre saint Jean vivait, il écrivait son Apocalypse à Patmos; et d'Éphèse, sa résidence ordinaire, il gouvernait les Églises d'Asie. Un cousin germain de Notre-Seigneur, saint Siméon, était évêque de Jérusalem. A qui s'adressent les prêtres de Corinthe injustement déposés? Vont-ils se plaindre à Jérusalem ou à Éphèse? Non, ils portent leur cause à Rome; et le successeur de saint Pierre, le pape saint Clément, écrit aux Corinthiens une lettre, — nous l'avons encore, — qui termine le différend et qui rétablit la paix dans cette Église agitée. Voilà donc saint Clément, un disciple des Apôtres, que son autorité sur l'Église entière élève au-dessus des Apôtres mêmes, parce qu'il est le successeur de saint Pierre.

D'ailleurs, qu'est-il besoin de citer les exemples anciens? La parole de Jésus-Christ nous suffit. A un édifice éternel il faut un éternel fondement. Un troupeau qui ne périra jamais doit toujours avoir un pasteur.

C'est donc l'héritier de saint Pierre, c'est l'évêque de Rome, c'est le Pape actuellement vivant qui est aujourd'hui le fondement de l'Église de Jésus-Christ. Il est l'oracle de sa Religion, le docteur de ceux qui enseignent l'Évangile, le pasteur suprême des agneaux et des brebis. Jésus-Christ

parle toujours par la bouche de saint Pierre, qui vit toujours dans son successeur[1].

HENRI

Tous ces témoignages de l'Écriture, des saints Pères et de l'histoire, nous prouvent bien que l'Église romaine possède et conserve la véritable Religion de Jésus-Christ. Ainsi, grâce à vous, Monsieur, nous savons où est la vérité. Je ne saurais assez vous remercier de vos sages leçons, et je compte bien en profiter pour vivre désormais en docile enfant de l'Église romaine.

JULES

Ce sont bien là aussi mes sentiments, monsieur l'abbé. Mais souffrez que je vous fasse encore une question.

L'ABBÉ

Parlez.

VIII. — *Aucune Église séparée de Rome n'est la véritable Église.*

JULES

Il y a dans le monde plusieurs peuples qui n'obéissent pas au Pape, et qui cependant acceptent l'Évangile. Croyez-vous que tous ces chrétiens soient dans le chemin de la perdition?

[1] *Christus per Leonem locutus est.* (Paroles du concile de Chalcédoine, en 451.)

L'ABBÉ

Mon ami, la religion qui sauve est dans l'Église une, sainte, catholique et apostolique; et ces caractères ne se trouvent que dans l'Église romaine.

En vain chercherez-vous ailleurs l'unité : hors de son sein, on voit mille sectes occupées à modifier perpétuellement leur symbole. Il y a deux cents ans, Bossuet composait l'histoire des églises réformées, et il intitulait son livre *Histoire des variations;* depuis cette époque elles ont tant changé, qu'on les reconnaît à peine.

Ces Églises sont-elles catholiques? Mais nous les voyons resserrées entre des montagnes et des rivières, comme les royaumes terrestres où elles ont pris naissance et dont elles ne peuvent franchir les limites. L'Eglise évangélique de Prusse s'arrête à la douane de la Prusse, et ainsi de toutes les autres.

Oseraient-elles se prétendre apostoliques? Mais elles sont nées d'hier, et leur nom même indique leur récente origine. Où étaient les pélagiens avant Pélage, les luthériens avant Luther, les huguenots avant Calvin[1], et les anglicans avant

[1] Jean Calvin naquit à Noyon en 1509, et mourut à Genève l'an 1564. Il rejette la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, nie la liberté de l'homme, supprime l'invocation des saints, et ne veut ni pape, ni évêques, ni prêtres, ni culte extérieur. Michel Servet ayant avancé quelques erreurs sur la Trinité, Calvin le fit brûler vif en 1553.

Henri VIII[1]. On sait l'histoire, l'époque, le lieu, la honteuse cause de leur rupture.

Toutes ces tristes Églises sont des branches séparées de la vigne, rameaux desséchés, sarments stériles qui ne produisent aucun fruit de *Sainteté*. Parmi ces millions de sectaires, on peut voir des hommes habiles dans l'industrie ou dans les arts, talents naturels qui fleurirent autrefois dans la race même de Caïn; mais un saint, mais un homme à qui le Ciel ait donné un signe miraculeux d'approbation, vous ne le trouverez jamais.

IX. — *De l'intolérance dogmatique.*

HENRI

Vous croyez donc que Dieu condamne tous les hérétiques, tous les schismatiques, tous les infidèles?

L'ABBÉ

La foi seule peut conduire l'homme au bonheur futur. En dehors d'elle toutes les voies s'égarent, et ceux qui s'y engagent se précipitent vers l'abîme[2].

[1] Henri VIII, roi d'Angleterre, voulant épouser Anne de Boulen, qu'il aimait, essaya de faire annuler son mariage avec Catherine d'Aragon. Le Pape refusa. Il rompit avec le Pape et se déclara chef de l'Église anglicane. Des six femmes qu'il épousa, il en répudia deux, fit trancher la tête à deux, et la dernière était menacée de l'échafaud, quand son terrible époux mourut.

[2] Mgr Plantier, évêque de Nimes.

JULES

Que cette pensée est désolante!

HENRI

Rome est trop sévère : je regrette son dogme intolérant, immuable et inflexible.

L'ABBÉ

Mon cher Henri, à vos regrets permettez-moi d'ajouter les miens, qui ne sont pas moins légitimes. L'arithmétique est trop sévère. La géométrie est intolérante, immuable, inflexible! Quoi! toujours deux et deux font quatre, et ne feront jamais cinq! Jamais de conciliation entre le cercle et le carré, qui s'entêtent l'un à rester rond, et l'autre à s'enfermer entre ses quatre lignes droites! Et cet impitoyable triangle aura éternellement trois angles, et jamais quatre! Vous souriez, Messieurs? Vous comprenez donc que le propre de la vérité, c'est d'être immuable et toujours la même. Une arithmétique variable est fausse, et une géométrie complaisante est absurde. « Voilà pourquoi mon dogme est inflexible, » vous dit l'Église romaine. Elle est douce, compatissante, tolérante à l'égard des hommes qui se trompent; au lieu de haïr ceux qui la combattent, elle désire les éclairer pour les sauver. Mais Rome condamne l'erreur, parce que Rome possède la vérité.

HENRI

Eh bien, Monsieur, partons de ce point. Dans

la Religion, comme dans les mathématiques, la vérité est rigoureuse. Je comprends qu'en géométrie la tolérance est une pure sottise, et qu'en religion ce soit une faute. Mais, dites-moi, est-il vrai que Jésus-Christ, le Sauveur des hommes, qui a donné son sang pour tous les hommes, damnera des chrétiens qui se trompent, mais enfin qui se glorifient de porter son nom?

X. — *Si Dieu condamne les hérétiques.*

L'ABBÉ

Jésus-Christ aime les hommes; il est mort pour tous les hommes, et c'est ce qui rend plus coupables ceux qui l'outragent.

JULES

Comment ces infortunés l'outragent-ils?

L'ABBÉ

Messieurs, n'avons-nous pas vu que Jésus-Christ est avec son Église et qu'il enseigne avec son Église?

HENRI

Oui, c'est démontré.

L'ABBÉ

Eh bien, Jésus-Christ dit lui-même, et il dit par la voix de son Église : « Je suis Dieu! » Arius répond : C'est faux!

Jésus-Christ, dit : « Ma grâce est nécessaire pour le salut. » Pélage répond : C'est faux !

Jésus-Christ, prenant du pain et montrant ce pain, dit : « Ceci est mon corps. » Calvin répond : C'est faux !

Et vous me demandez quel crime ont commis ces infortunés! Tous les inventeurs d'hérésies et tous les hérétiques opiniâtres dans leur erreur, sont des impies qui insultent Jésus-Christ en refusant de croire à sa parole. Ils osent dire à un Dieu : « Vous avez menti ! » La sentence de ces blasphémateurs est écrite dans l'Évangile, qu'ils lisent pour leur condamnation : « Allez, dit Notre-« Seigneur à ses Apôtres, prêchez l'Évangile à « toute créature. » Puis il ajoute cette parole : « Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé. « Mais celui qui ne croira pas sera condamné. » *Qui vero non crediderit, condemnabitur*[1].

XI. — *Si Dieu condamne les schismatiques.*

HENRI

Je comprends que l'hérésie volontaire soit un grand péché : c'est un outrage fait à la véracité divine. Mais, Monsieur, il y a des nations dont la foi est semblable à la nôtre, quoiqu'elles n'appartiennent pas à l'Église romaine. Les Grecs et les Russes, par exemple, croient à peu près tout ce

[1] S. Marc, XVI, 15.

que nous croyons, m'a-t-on dit. Et parce qu'ils n'obéissent pas au Pape, ils seraient traités aussi rigoureusement que les luthériens et les calvinistes!

L'ABBÉ

La réponse est dans l'Évangile, Messieurs : « Il « n'y aura qu'une bergerie; il n'y aura qu'un trou- « peau[1]. » Jésus-Christ n'a pas deux troupeaux ni deux bergeries : il faut donc choisir entre l'Église russe et l'Église romaine, puisqu'elles sont séparées et diverses. Si le Pasteur unique est à Rome, il n'est pas à Pétersbourg. On ne peut demander la rémission de ses péchés au czar et au Pape. Un seul possède les clefs du ciel : si c'est le Pape, ce n'est pas le czar. La question se réduit donc à savoir lequel des deux est le successeur de saint Pierre : est-ce l'évêque de Rome ou l'empereur de Russie?

JULES

La question ainsi posée ne peut pas être douteuse.

HENRI

En ce cas-là, je n'irai pas confesser mes péchés à l'empereur de Russie, ni au au roi de Prusse, ni à la reine d'Angleterre. Mais, monsieur l'abbé, que pensez-vous de l'Église constitutionnelle, qui fut établie en France à la fin du siècle dernier?

[1] *Fiet unum ovile et unus pastor.* (Joann., x, 16.)

Nos pères pouvaient-ils faire leur salut dans cette Église?

L'ABBÉ

Non, Monsieur. Les évêques constitutionnels s'étaient déclarés indépendants du Souverain Pontife; ils étaient séparés de l'Église romaine, et par conséquent schismatiques, eux et leurs adhérents. Or Jésus-Christ condamne tous les schismatiques lorsqu'il dit : « Il n'y aura qu'un seul « troupeau et qu'un seul Pasteur. »

Il condamne tous les schismatiques, lorsqu'il dit : « Je bâtirai mon Église, » et non pas mes Églises! Et s'il s'élève dans le monde plusieurs Églises, il marque la place où l'on trouvera la sienne: c'est à Rome, sur le tombeau du chef des Apôtres et sur le rocher de saint Pierre.

Il condamne tous les schismatiques, laïques et prêtres, évêques et patriarches, rois et empereurs, lorsqu'il dit : « Si quelqu'un n'écoute pas mon « Église, qu'il soit pour vous comme un païen et « un publicain[1]. »

Il les condamne enfin lorsqu'il dit à Pierre et aux Pasteurs soumis à Pierre : « Celui qui vous « écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me « méprise[2]. »

Non, les schismatiques n'entreront pas dans le ciel plutôt que les hérétiques, ni les hérétiques plutôt que les Juifs, ni les Juifs plutôt que les mahométans, ni les mahométans plutôt que les

[1] S. Matth., xviii, 17. — [2] S. Luc, x, 16.

païens. Les uns n'ont pas voulu croire, les autres n'ont pas voulu obéir. Ce sont des orgueilleux et des révoltés, dont le partage sera dans les siècles des siècles avec l'ange rebelle qui les inspire.

XII. — *Hors de l'Église point de salut.*

HENRI

Ainsi, vous êtes de l'opinion de ceux qui répètent que « hors de l'Église il n'y a point de salut. »

L'ABBÉ

Monsieur, je suis de l'opinion de saint Jérôme. Voici comme parle ce grand docteur : « Je suis uni à la chaire de Pierre. Je sais que l'Église est bâtie sur ce rocher. Quiconque mange l'Agneau pascal hors de cette maison est un profane. Tout homme qui ne sera pas dans l'arche de Noé périra dans les eaux du déluge[1]. »

Cent ans auparavant, saint Cyprien écrivait la même chose dans les mêmes termes : « Si un seul homme, dit-il, a pu se sauver hors de l'arche au temps du déluge, on pourra aussi se sauver hors de l'Église[2]. » Et le même saint martyr ajoute : « Quiconque n'a pas l'Église pour mère, n'aura pas Dieu pour père[3]. »

[1] Hieron., *ad Pam.*, VII.

[2] *Si potuit evadere quisquam, qui extra arcam Noe fuit, et qui extra Ecclesiam fuerit, evadet.* (S. Cyprian., *Unit. Eccl.*)

[3] *Habere jam non potest Deum patrem qui Ecclesiam non habet matrem.* (S. Cypr., *Ibid.*)

Ainsi donc, au sentiment de saint Jérôme et de saint Cyprien, de saint Optat de Milève et de saint Irénée, dont je vous ai plus haut cité les paroles, « il n'y a point de salut hors de l'Église; » c'est-à-dire point de salut pour ceux qui en sortent, point de salut pour ceux qui la connaissent et ne veulent pas y entrer. Vous voyez que ce n'est pas une opinion moderne, mais une maxime aussi ancienne que le christianisme : c'est un dogme proclamé par tous les saints docteurs et inscrit par Jésus-Christ dans l'Évangile.

JULES

C'est donc un grand malheur d'être né dans le schisme ou dans l'hérésie?

L'ABBÉ

Oui, Messieurs, puisque ce malheur devient irréparable et éternel, si l'on suit volontairement l'erreur de ses pères. On est perdu, si l'on s'obstine à ne pas quitter la voie où ils se sont égarés.

HENRI

Pardonnez-moi, monsieur l'abbé, si j'insiste encore, malgré les excellentes raisons et les graves autorités que vous nous avez apportées. Assurément je confesse que l'Église romaine est la seule véritable. Néanmoins j'ose espérer que le bon Dieu sera moins sévère que vous ne le dites. Car je vois dans les pays hérétiques des gens simples et pleins de droiture, qui haïssent sincèrement le péché,

qui aiment Dieu de tout leur cœur, qui sont de bonne foi dans leur religion, et qui embrasseraient certainement la vérité s'ils la connaissaient. Et vous dites que Dieu damnera ces hommes à cause de leur ignorance? Cela est impossible!

JULES

Je ne le croirai jamais.

L'ABBÉ

Ni moi non plus, Messieurs.

HENRI

En ce cas nous sommes d'accord. Vous reconnaissez donc qu'on peut se sauver hors de l'Église catholique.

XIII. — *De la bonne foi.*

L'ABBÉ

Expliquons-nous. Je vous l'ai dit, les apostats qui sortent de l'Église, les impies qui la combattent, ceux qui la connaissent et ne veulent pas y entrer, n'ont point de salut à attendre. Puisqu'ils ferment les yeux à la lumière, ils sont inexcusables. Mais ceux qui n'ont jamais eu le moyen de connaître la vérité ne seront pas condamnés pour l'avoir ignorée. Si donc il y a dans les pays hérétiques ou schismatiques des hommes simples et purs qui n'aient aucun doute sur leur religion, qui soient pleins de bonne foi et tels que vous nous les avez dépeints,

l'Église catholique les adopte pour ses enfants[1], Elle est leur mère, quoiqu'ils ne la connaissent pas. Ils lui appartiennent réellement par l'esprit et par le cœur; et la preuve qu'ils sont bien ses fils, c'est qu'aussitôt qu'ils la reconnaissent ils se jettent dans ses bras. Ces âmes sincères accueillent la lumière dès qu'elle brille à leurs yeux. C'est le beau spectacle que nous donne aujourd'hui l'Angleterre : le peuple, les grands, les membres les plus savants et les plus honorables du clergé anglican rentrent en foule dans l'Église catholique. Au lieu de repousser la vérité, ils la proclament hautement et quittent tout pour la suivre. Leur conversion est tout à la fois la preuve de leur sincérité et la récompense de la droiture de leur cœur[2].

[1] En effet, l'hérésie est définie par les théologiens : « une erreur volontaire et opiniâtre contre un dogme de foi. » Pour être hérétique, il faut donc nier avec opiniâtreté une vérité proposée par l'Église à la croyance des fidèles. — « Le schisme et l'hérésie sont condamnables, mais il n'est pas de crime sans volonté, et devant Dieu nous ne sommes pas coupables quand le cœur est innocent... Au milieu d'une société hérétique, on peut être innocent d'hérésie, si l'on ne professe l'erreur que par l'ignorance invincible de la vérité. Aussi est-ce un principe très connu et non contesté que l'hérésie est bien moins dans l'erreur que dans l'opiniâtreté à la soutenir malgré le jugement de l'Église. » (Frayssinous.)

[2] Qu'il y ait des protestants de bonne foi, cela est incontestable. Le vénérable Mgr de Cheverus, évêque de Boston, ayant converti deux ministres protestants, leur demanda s'ils étaient dans la bonne foi. Ils lui répondirent qu'ils n'avaient jamais eu le moindre doute sur leur religion, jusqu'au moment ou ils avaient eu le bonheur de l'entendre. Beaucoup d'autres protestants, devenus de fervents catholiques, ont fait la même déclaration.

Rassurez-vous donc, Messieurs, sur le sort des hommes sincères. Quelque part qu'ils soient, Dieu les connaît. Jésus-Christ, qui a versé son sang pour tous les hommes, donne sa grâce à tous; et personne ne sera perdu que par sa faute. « Si « l'Évangile est encore caché, dit saint Paul, il « l'est pour ceux qui périssent volontairement[1]. » « Le salut, dit saint Augustin, n'a jamais manqué à celui qui en a été digne[2]. » Au grand jour du jugement, nous verrons que toute condamnation viendra d'une loi connue et violée, d'une grâce repoussée et d'une lumière méprisée. Au lieu donc de nous livrer à d'inutiles recherches sur la destinée des peuples qui sont dans les ténèbres et asssis à l'ombre de la mort[3], remercions Dieu de nous avoir appelés à son admirable lumière et profitons des grâces qu'il nous donne.

Nous avons fini, Messieurs; notre tâche est accomplie. J'avais promis de vous montrer d'abord la véracité des Livres saints, ensuite la divinité de Jésus-Christ et de la Religion qu'il a fondée; en troisième lieu, l'infaillibilité de l'Église catholique, apostolique et romaine, qui conserve et conservera jusqu'à la fin du monde cette sainte Religion dans toute sa pureté. Nous avons examiné ensemble

[1] *Quod si etiam opertum est Evangelium nostrum, in iis qui pereunt est opertum.* (II Cor., IV, 3.)

[2] *Salus nulli unquam defuit qui dignus fuit; et cui defuit, dignus non fuit.* (S. August., *Ep. ad Deo gratias*, quæst. 2.)

[3] *Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent.* (Luc, I, 79.)

tous ces points l'un après l'autre, et vous savez si je vous ai conduits par des chemins ténébreux. En marchant toujours dans la lumière, nous sommes arrivés au Temple unique du vrai Dieu.

Que nous reste-t-il maintenant à faire, sinon d'y entrer pour remercier et adorer le Seigneur qui l'habite?

Écoutons, Messieurs, la voix qui y parle, et chantons hardiment le Symbole avec le peuple fidèle et avec tous les saints docteurs; car l'Église catholique, apostolique et romaine a les paroles de la vie éternelle. Le mensonge en est absent; l'erreur n'y pénètre jamais. C'est cette Église qui est la colonne et le ferme soutien de la justice et de la vérité[1]. Elle est bâtie sur le rocher immobile : ni les tempêtes humaines ne la feront chanceler, ni les assauts de l'enfer ne prévaudront contre elle. Croyez donc ce qu'elle croit, sans crainte de vous tromper. Écoutez docilement ce qu'enseignent ses évêques réunis en concile et présidés par le souverain Pontife; car ils ne peuvent errer : Jésus-Christ est au milieu d'eux, le Saint-Esprit gouverne leurs pensées, et toutes leurs décisions touchant la foi et les mœurs commencent par ces paroles : « Il a plu au Saint-Esprit et à nous. » On voit dans Paris une belle fontaine dominée par un groupe de quatre évêques. Les mille évêques répandus dans l'univers catholique sont mille

[1] *Ecclesia Dei vivi columna et firmamentum veritatis.* (I Tim., III, 15.)

fontaines d'où jaillissent les eaux de la pure doctrine.

Enfin, au centre de l'Église, il y a une chaire où parle une bouche que l'Esprit-Saint dirige : c'est la bouche de Pierre, docteur et pontife immortel, qui règne dans ses successeurs et qui annonce la vérité à tous ceux qui l'interrogent, parce que sa foi ne peut jamais défaillir[1]. Aussi naguère, en 1854, lorsque cette bouche sacrée s'est ouverte au milieu de l'Église universelle pour proclamer le dogme de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie, deux cents millions de voix, transportées d'enthousiasme, ont répété : *Amen!*

Je me tus. Après un court silence, Henri dit : *Amen. Amen,* répéta Jules. Puis Henri, levant les yeux et me regardant d'un air à la fois grave et plein de franchise, me dit : « Monsieur l'abbé, vous m'avez autrefois enseigné la Religion, dans mon enfance; je ne l'ai point oubliée; mais au moment où elle commençait à chanceler dans mon esprit, vous l'avez raffermie. Grâce à vous, je possède la vérité, et j'en connais les preuves. Oh!

[1] *Ego autem rogavi pro te, ut non deficiat fides tua.* (S Luc, XXII, 32). — L'infaillibilité docrinale du Pape, marquée clairement dans l'Évangile, a été définie en 1870 par le concile du Vatican. La sainte assemblée a déclaré que les décisions du Pontife romain sont irréformables lorsque, remplissant les fonctions de Pasteur et de Docteur suprême, il propose à la croyance de l'Église universelle une doctrine qui concerne la foi ou les mœurs.

combien je souhaiterais que plusieurs de mes amis eussent assisté à nos entretiens! Ils auraient vu tous leurs doutes s'évanouir, comme les miens se sont dissipés. Du moins je leur reporterai vos raisons, autant que me le permettra ma mémoire. Je suis pleinement convaincu; cependant je ne puis vous dire encore adieu. Permettez-moi de revenir demain. »

Je compris le jeune homme. Jules le comprit comme moi, et dit : « Nous viendrons ensemble. » Je leur dis en leur serrant la main à tous deux : « Je vous attendrai. »

SAMEDI

CONFÉRENCE SECRÈTE

Le soleil baissait; je récitais mon bréviaire en me promenant dans le jardin; les deux jeunes hommes y entrèrent. En attendant que j'eusse fini, Jules prit une allée, Henri en prit une autre, et tous deux marchèrent en silence. Au bout de quelques instants, je m'agenouillai sur le gazon, puis, ayant fait le signe de la croix, je me levai et je m'avançai vers eux. Henri s'approcha et me dit : « Où irons-nous? — Venez, » lui répondis-je. Nous montâmes tous deux dans ma chambre. Je fermai la porte. Il s'agenouilla sur mon prie-Dieu; je m'assis auprès de lui sur une chaise. Il parla quelque temps à voix basse devant le crucifix. Je lui dis ensuite quelques paroles, puis il se leva content et la figure rayonnante.

Jules, à son tour, entra et prit sa place. Quelques moments après, nous nous levâmes tous deux et nous nous rendîmes à l'Église, où Henri nous avait précédés. Après avoir adoré le très saint

Sacrement et prié Dieu avec ferveur, ils s'en allèrent.

Pour moi, je récitai le *Te Deum*, pendant que les anges et les saints, témoins de ce qui venait de se passer sur la terre, le chantaient dans le ciel.

Peu de temps après, mon vénérable oncle arriva. Je lui rendis compte de la sainte mort de Geneviève, et il apprit avec joie mes conférences avec Jules et Henri.

DIMANCHE

HEUREUSE CONCLUSION

Le lendemain dimanche, les deux amis assistaient à la grand'messe avec recueillement, l'un auprès de l'autre.

Au moment de la communion, quand plusieurs personnes pieuses de la paroisse s'approchèrent de la table sainte, et quand le prêtre ouvrit le tabernacle, pendant que les enfants de chœur récitaient le *Confiteor,* Henri et Jules se levèrent, s'avancèrent les yeux modestement baissés, s'agenouillèrent l'un près de l'autre, comme au jour de leur première communion, et reçurent de ma main le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ; puis ils retournèrent à leur place, sans voir si on les regardait, mais heureux et tout occupés du Dieu qu'ils adoraient dans leur cœur.

Mon vieil oncle, qui avait toujours beaucoup aimé ces deux honnêtes jeunes hommes, avait peine à retenir ses larmes en considérant leur piété simple et franche. Il prévoyait que cette

action, avec la grâce du Sacrement reçu dans un cœur pur, les confirmerait dans le bien pour toujours. Après la messe, il les invita à partager le modeste repas du presbytère; mais ils remercièrent gracieusement. « Permettez-nous, dit Jules, de retourner au milieu de nos familles. Souffrez, Monsieur, qu'elles aient les prémices de notre joie. Dieu peut-être, en ces moments précieux, nous inspirera-t-il quelques bonnes paroles, qui en détermineront d'autres à vouloir essayer de notre bonheur. »

C'est ainsi que la divine grâce opère : les cœurs qu'elle a remplis ont besoin de la répandre.

O vous qui avez lu ces pages, si elles vous ont convaincus, comme Jules et Henri, donnez-les aux personnes qui vous sont chères; et pendant que vos amis liront à leur tour ces entretiens, priez Dieu qu'il les éclaire aussi de sa lumière, dissipe leurs doutes et les affermisse dans la possession de la vérité.

NOTES

—

Note A, *p.* 35

« Voici ce que l'on raconte touchant les hommes « d'avant le déluge. Ils étaient violents et commettaient « des actions injustes; ils ne gardaient pas les serments, « ne recevaient pas les hôtes, et n'épargnaient pas les « suppliants. C'est pourquoi la grande calamité fondit « sur eux. Tout à coup une immense quantité d'eau sortit « de la terre, de grandes pluies tombèrent du ciel, les « fleuves se débordèrent, la mer envahit le continent, « la terre entière fut engloutie sous les eaux, et tous les « hommes périrent. Deucalion seul fut réservé, à cause « de sa sagesse et de sa piété, pour être le père d'une « nouvelle race. Or voici comment il fut sauvé. Il avait « une grande arche; il y entra avec ses fils et leurs « femmes. Des sangliers, des chevaux, des lions, des « serpents, et toutes les espèces d'animaux qui habitent « la terre vinrent l'y trouver par couples. Il les reçut « dans son arche, et ils ne lui firent aucun mal, parce « que Jupiter leur avait inspiré une grande amitié pour « l'homme; et ils voguèrent tous ensemble dans la même « arche tant que l'eau régna sur la terre. Telle est, « d'après les Grecs, l'histoire de Deucalion. » (Lucien, *De Dea Syra*, c. xii.) Notez que Deucalion est le même que Noé; car ces deux mots, l'un grec et l'autre hébreu, ont la même signification (*dulcedo, quies*). — Abydène fait

mention des oiseaux que Sisuthrus (autre traduction de Noé) lâcha par trois fois pour savoir si quelque point de la terre sortait des eaux. — Le Phénicien Sanchoniathon, historien que l'on croit antérieur à la prise de Troie, rapporte, dans les fragments qui nous en restent, « qu'au temps d'une race de géants, race extrêmement corrompue, des pluies violentes, accompagnées de vents impétueux, ayant fondu sur la terre, Usoüs (autre nom de Noé, *salvatus*) prit un grand arbre, en coupa les branches, et, monté dessus, osa le premier se confier à la mer. » (Phil. Bybl.) — Enfin voici les paroles de Plutarque : « On rapporte que Deucalion lâcha hors de « l'arche une colombe qui, tant qu'elle revint, lui fit « connaître que la tempête durait encore, et lorsqu'elle « ne revint plus, lui fit juger que le déluge était passé. » (Plut., *De Solertia animal.*, c. XIII.)

Note B, *p.* 79.

Quelques-uns ont dit que les sept premières semaines désignaient le temps qu'on mettrait à rebâtir les murailles de Jérusalem. C'est inexact : elles furent achevées en cinquante-deux jours. (Esdras, VI, 15.) Mais cette enceinte, où le peuple se trouvait à l'abri de ses ennemis, n'était pas encore Jérusalem avec ses édifices. Il est probable que les sept premières semaines marquent le temps qu'il faudra non seulement pour que les murailles soient rebâties, mais encore pour que l'espace qu'elles renferment (*platæa*) soit couvert d'édifices : *rursus ædificabitur platæa et muri.* L'hébreu RECHOB n'est pas seulement une place publique, *forum* ou *platæa,* mais encore *area, expansus locus, spatium amplum ;* ce qui désigne tout le terrain qu'occupe la ville. Au reste, en énonçant un nombre composé, les Hébreux avaient coutume de placer d'abord le plus petit, comme font souvent les Latins, qui disent volontiers *novem et sexaginta* au lieu de *sexaginta novem.* (V. Cornel. Lap. sur cet endroit.)

Note C, *p.* 93

Texte de S. Quadratus.

Τοῦ δὲ Σωτῆρος ἡμῶν τὰ ἔργα ἀεὶ παρῆν · οἱ θεραπευθέντες, οἱ ἀναστάντες ἐκ νεκρῶν· οἳ οὐκ ὤφθησαν μόνον θεραπευόμενοι, καὶ ἀνιστάμενοι, ἀλλὰ καὶ ἀεὶ παρόντες. Οὐδὲ ἐπιδημοῦντος μόνον τοῦ Σωτῆρος, ἀλλὰ καὶ ἀπαλλαγέντος, ἦσαν ἐπὶ χρόνον ἱκανόν. Ὥστε καὶ εἰς τοὺς ἡμετέρους χρόνους τινὲς αὐτῶν ἀφίκοντο.

S. Quadratus, Apostolorum discipulus, Episcopus atheniensis, hanc Apologiam obtulit (anno 126) Adriano Eleusina sacra invisenti. Hoc libello commotus Adrianus Minutio Fundano proconsuli Asiæ scripsit, non sine objectu criminum Christianos condemnandos. (Migne, *Patr.*, t. V, p. 1265.)

Note D, *p.* 100

Texte de Papias.

Μάρκος μὲν, ἑρμηνευτὴς Πέτρου γενόμενος, ὅσα ἐμνημόνευσεν ἀκριβῶς ἔγραψεν... ὥστε οὐδὲν ἥμαρτε Μάρκος · ἑνὸς γὰρ ἐποιήσατο πρόνοιαν, τοῦ μηδὲν ὧν ἤκουσε παραλιπεῖν ἢ ψεύσασθαί τι ἐν αὐτοῖς. (Euseb., *Hist. eccl.*, l. III, c. XXXIX.)

Note E, *p.* 113

Texte de Fl. Josèphe sur Jésus-Christ.

Γίνεται δὲ κατὰ τοῦτον τὸν χρόνον Ἰησοῦς, σοφὸς ἀνὴρ, εἴ γε ἄνδρα αὐτὸν λέγειν χρή. Ἦν γὰρ παραδόξων ἔργων ποιητὴς, διδάσκαλος ἀνθρώπων τῶν ἡδονῇ τἀληθῆ δεχομένων · καὶ πολλοὺς μὲν Ἰουδαίους, πολλοὺς δὲ καὶ τοῦ Ἑλληνικοῦ ἐπηγάγετο. Ὁ Χριστὸς οὗτος ἦν. Καὶ αὐτὸν ἐνδείξει τῶν πρώτων παρ' ἡμῖν σταυρῷ ἐπιτετιμηκότος Πιλάτου, οὐκ ἐπαύσαντο οἵ γε πρῶτον αὐτὸν ἀγαπήσαντες. Ἐφάνη γὰρ αὐτοῖς τρίτην ἔχων ἡμέραν πάλιν ζῶν, τῶν

θείων προφητῶν ταῦτά τε καὶ ἄλλα μυρία θαυμάσια περὶ αὐτοῦ εἰρηκότων. Εἰσέτι τε νῦν Χριστιανῶν ἀπὸ τοῦδε ὠνομασμένων οὐκ ἐπέλιπε τὸ φῦλον. (Fl. JOSEPH, *Ant. Jud.*, l. XVIII, c. III.)

Il en est qui s'étonnent qu'un Juif ait pu parler de Jésus en ces termes. Mais ce qu'ils présentent comme une objection contre ce passage nous semble une preuve de son authenticité. En effet, un aveu si éclatant n'a pu passer inaperçu. Lorsque Eusèbe transcrivait deux fois ce témoignage, d'abord dans sa *Démonstration évangélique*, puis dans son *Histoire;* quand Sozomène le plaçait en tête de la sienne et le commentait; quand saint Jérôme le traduisait dans son livre *de Scriptoribus ecclesiasticis* (c. XIII); quand Ruffin le rapportait, quand Isidore de Péluse le donnait, quand Sophronius et d'autres écrivains latins, grecs, syriens, égyptiens, le citaient aux païens et aux Juifs : leurs adversaires ont dû recourir aux ouvrages de Josèphe, qui n'étaient pas rares. Si le passage invoqué ne s'y fût pas trouvé, l'imposture eût été découverte. Ainsi, plus ce texte est frappant, plus il est certain.

Veut-on prétendre qu'Eusèbe ou un chrétien quelconque ait fabriqué cette pièce et l'ait glissée furtivement dans les *Antiquités* de Josèphe? Mais est-ce qu'un chrétien pouvait insérer cette pièce fausse dans tous les exemplaires d'un ouvrage si célèbre, que les savants lisaient en Italie, en Grèce, en Égypte et en Syrie? Autant vaudrait dire que c'est Frayssinous ou Lacordaire qui ont inséré dans l'*Émile* de J.-J. Rousseau le fameux passage de ce philosophe sur l'Évangile.

Comment d'ailleurs supprimer dans l'ouvrage de Josèphe ce qui concerne Jésus? L'historien raconte la mort de saint Jean-Baptiste (*Ant. J.*, l. XVIII, c. V) et celle de saint Jacques, évêque de Jérusalem, qu'Ananus fit lapider (*Ant. J.*, l. XX, c. IX). Il nomme même saint Jacques, *le frère* (c'est-à-dire le cousin germain) *de Jésus appelé le Christ*. Si donc il n'avait rien dit de Jésus, qui avait

fait bien plus de bruit dans la nation et dont le monde entier s'occupait encore, un pareil silence eût été inconcevable. Aussi nos critiques modernes, après avoir combattu ce passage, ont fini par l'admettre.

Aujourd'hui personne ne le rejette; mais l'un en arrache un mot, l'autre en écourte une phrase. Cependant les raisons qui prouvent l'authenticité de ce passage en prouvent aussi l'intégrité. D'ailleurs, il est aisé de montrer que tout se tient dans cette pièce, et que tout retranchement est arbitraire et laisse un vide. Pourquoi Josèphe n'avouerait-il pas des miracles que personne de son temps ne contestait? Et si Jésus a fait de si grandes choses, n'est-il pas naturel de soupçonner qu'il était plus qu'un homme, qu'*il était le Christ?* Ce mot de Christ vous étonne? Eh bien! ôtez-le; mais ôtez aussi « les divins prophètes qui ont prédit tout ce qui lui est arrivé »; ôtez de même « les chrétiens appelés de son nom », et formant « une tribu qui subsiste encore »; puis avec ce qui reste essayez de faire quelque chose qui ait du sens. Tout est de la main de Josèphe: il n'est pas plus facile de mutiler son texte que de le supprimer.

Un ecclésiastique de mes amis ayant lu cette note, insérée dans la première édition des *Soirées d'automne,* m'opposa l'autorité de plusieurs écrivains estimables, qui continuent de répéter que le texte de Josèphe a été interpolé. Je lui répondis par la lettre suivante:

Monsieur l'abbé, après avoir lu ma note sur le texte de l'historien Josèphe relatif à Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous le croyez authentique pour le fond; mais il vous reste encore des doutes sur l'intégrité du passage. Vous m'opposez l'autorité de plusieurs savants qui affirment encore aujourd'hui que ce texte fameux a été altéré par un chrétien. Je respecte beaucoup l'autorité des savants; mais j'estimerais encore davantage leurs raisons. La seule qu'ils nous donnent, c'est qu'un Juif n'a pu, disent-ils, parler de Jésus en ces termes. Ils suppriment

donc plusieurs phrases qu'ils prétendent avoir été insérées furtivement dans le texte primitif. Voici la leçon qu'ils nous présentent; tout ce qui est en lettres italiques est retranché par eux.

« En ce temps-là paraît Jésus, homme sage, *si pour-*
« *tant il ne faut l'appeler qu'un homme; car* il faisait
« des choses surprenantes, *et il était le docteur de ceux*
« *qui aiment à recevoir la vérité.* Il eut beaucoup de
« sectateurs parmi les Juifs et parmi les gentils. *Il était*
« *le Christ.* Ayant été accusé par les principaux de notre
« nation, Pilate le fit crucifier. Mais ceux qui s'étaient
« attachés à sa personne ne cessèrent pas de lui rester
« fidèles. *Car trois jours après sa mort il leur appa-*
« *rut vivant, comme l'avaient annoncé les prophètes*
« *inspirés de Dieu, qui avaient aussi prédit de lui*
« *une foule d'autres merveilles.* Ses sectateurs, appelés
« chrétiens de son nom, ont subsisté depuis et sub-
« sistent encore aujourd'hui. »

Pour moi, je ne puis accepter des retranchements qui ne reposent sur aucun manuscrit, sur aucune version antique, sur aucune autorité. Tout ce triage est purement arbitraire. Un autre motif qui me fait rejeter un texte ainsi émondé, c'est qu'il est insignifiant et qu'il présente de graves incohérences. En voici une qui saute aux yeux. Vos savants retranchent cette phrase : « Il « était le Christ; » et ils admettent : « La secte des chré- « tiens qui tirent de lui leur nom. » Mais les CHRÉTIENS ne tirent pas leur nom de JÉSUS : ils le tirent de CHRIST. *Christianus* vient de *Christus* et non de *Jesus.* Il est donc impossible que l'historien ait écrit ceci : « les chrétiens tirent de lui leur nom, » sans avertir que Jésus était ou s'appelait le *Christ.* C'est une étourderie inconcevable que d'admettre la seconde phrase, en retranchant la première.

Eh bien, direz-vous, supprimons-les toutes les deux, et l'incohérence disparaîtra.

J'y consens; effaçons encore cette phrase : « Ses sec-

« tateurs appelés chrétiens de son nom ont subsisté depuis « et subsistent encore aujourd'hui. » Mais ces mots contiennent précisément le seul fait qui puisse déterminer l'historien à faire mention de Jésus. Sans cette phrase, le morceau, tel qu'on nous le donne, est absolument insignifiant. A quoi bon nous dire qu'à une telle époque « vivait un homme sage qui faisait des choses surpre-« nantes, et que les Juifs, l'ayant dénoncé à Pilate (on ne « sait pourquoi), ce gouverneur le fit crucifier »? Quoi! Josèphe aurait dit cela, et il n'aurait pas ajouté que cet homme était l'auteur d'une secte considérable qui, malgré la persécution de Néron, subsistait encore et remplissait Rome et l'univers! C'est impossible. Sans cette dernière phrase, le récit est manifestement tronqué. Vos savants ont donc raison de la conserver. Mais elle serait elle-même absurde, sans ces mots qui précèdent: « Il « était le Christ. » Voyez-vous, monsieur l'abbé, comme la grammaire et la logique s'unissent pour enchaîner ces deux propositions l'une à l'autre, et pour les lier à tout le reste du passage: en sorte que si Josèphe n'a pas écrit la dernière (où il parle des sectateurs du Christ), il n'a rien écrit du tout; et que si, au contraire, il l'a écrite, la première est aussi de sa main. Il faut, ou supprimer le morceau tout entier, ou admettre ces deux phrases. Le supprimer tout entier, c'est impossible; et admettre ces deux phrases, c'est accepter tout le reste.

Car pourquoi retranchent-ils encore cette parole: « S'il « ne faut l'appeler qu'un homme? » Tertullien nous apprend que Tibère, sur le rapport de Ponce-Pilate, proposa au Sénat de mettre Jésus au rang des dieux. Josèphe ne va pas si loin: il pouvait soupçonner Jésus d'être plus qu'un homme, sans le regarder pour cela comme un dieu.

A cette époque même, les ébionites dogmatisaient à Pella, pendant le siége de Jérusalem. « Jésus, disaient-« ils, était né de Joseph et de Marie à la manière ordi-« naire; mais avec l'âge, faisant des progrès dans la

« vertu, il avait été choisi pour devenir fils de Dieu. Car « le Christ, qu'ils regardaient comme le plus puissant des « Anges, était descendu en lui du haut du ciel, en forme « d'une colombe. » Voilà ce qu'enseignaient et croyaient les ébionites. Ces paroles de l'historien Josèphe : « S'il « ne faut l'appeler qu'un homme, » peuvent se rapporter à la doctrine de ces hérétiques, qui, moitié Juifs et moitié chrétiens, essayaient d'opérer une fusion entre la synagogue et l'Église.

Vos doctes critiques nous accordent généreusement un autre petit bout de phrase. « Il eut beaucoup de secta- « teurs parmi les Juifs et les gentils. » Pourquoi donc refusent-ils d'ajouter « qu'il était le docteur de ceux qui « aiment à recevoir la vérité » ? Car si on lui donne des sectateurs ou disciples, il est bon de dire qu'il enseignait quelque chose. Le verbe ἐπηγάγετο, il entraîna, *ad se pertraxit*, a une signification trop vague, qui a besoin d'être précisée par le mot διδάσκαλος, *magister*. Voilà donc encore un retranchement qui n'est pas heureux. Je vous prie de remarquer, Monsieur, que je ne raisonne pas en théologien catholique, mais en simple grammairien. Je traite ce passage absolument comme un texte de Polybe ou de Xénophon.

Je reviens à la fameuse phrase : « Il était le Christ, » ὁ Χριστὸς οὗτος ἦν. Renan la conserve, en changeant de sa propre autorité, ἦν, *erat*, en ἐλέγετο, *dicebatur*, ce qui est une platitude. Car si Josèphe, qui savait le grec, eût voulu simplement exprimer l'idée de Renan, au lieu d'en composer une phrase à part, il se fût contenté de mettre à la première ligne : Ἰησοῦς ὁ λεγόμενος Χριστός. Mais, au fond, que nous importe ? Ἦν marque l'assentiment de l'auteur ; ἐλέγετο atteste l'opinion publique des contemporains de Jésus. Ainsi ἦν ou ἐλέγετο, *erat* ou *dicebatur*, présentent deux idées qui se valent à peu près ; sauf qu'avec ἦν la phrase est bien faite, et qu'avec ἐλέγετο elle est plate, c'est-à-dire interpolée.

Si Josèphe admet « qu'il était le Christ », pourquoi

n'ajouterait-il pas « qu'il apparut vivant trois jours après « sa mort, comme l'avaient annoncé les prophètes », puisqu'en effet David a prédit la résurrection du Messie? (Ps. III, 6, et LVI, 9.)

Vous voyez, monsieur l'abbé, comme tout se lie admirablement et comme tout s'enchaîne dans ce passage. Est-ce que les phrases qui le composent ne vous paraissent pas autant d'anneaux enlacés les uns dans les autres? Les savants qui le mutilent en font une pièce absurde, qu'un homme de bon sens n'a pas pu écrire, et que le plus mince grammairien répudie. Ce qu'ils laissent suppose ce qu'ils ôtent.

Toutes ces idées qui s'amènent, s'éclaircissent, se complètent mutuellement, ne prouvent-elles pas que le même esprit les a conçues et arrangées? Virgile a laissé dans l'*Énéide* un grand nombre de vers commencés. Tant de poètes qui sont venus après lui n'ont pas pu trouver un hémistiche pour finir un seul vers de ce poème inachevé. Et voilà qu'un faussaire obscur, prenant un morceau de Josèphe, insérerait entre chaque phrase des pensées si justes, que tout semble fondu d'un seul jet! Cela n'est-il pas plus invraisemblable que d'attribuer à Josèphe lui-même le passage qu'on lit depuis plus de seize cents ans dans tous les exemplaires de ses œuvres?

Si, après des preuves si claires et si fortes, nos adversaires nous répètent encore leur unique objection : « Comment un Juif a-t-il pu parler ainsi de Jésus et ne « pas croire en lui? » je leur demanderai à mon tour comment Jean-Jacques Rousseau a-t-il pu dire que « la « vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu », et ne pas croire que Jésus soit Dieu? Eh! n'avons-nous pas sous les yeux le même spectacle? Des hommes graves, probes, illustres parmi les savants, parlent de l'Église catholique en termes admirables, et demeurent protestants. Nous oublions trop, Monsieur, que la foi est une vertu surnaturelle, et qu'il faut que Dieu la donne.

Au reste, il y a dans le passage qui nous occupe un mot auquel on ne fait peut-être pas assez d'attention : c'est le dernier. Nos critiques ont-ils bien compris cette expression : τὸ φῦλον ? Si j'en saisis moi-même le sens, Josèphe veut, par ce terme, faire entendre que les chrétiens forment une *tribu*, une secte, une école parmi les Juifs, comme les pharisiens, les sadducéens, les esséniens, et qu'au fond tous professent la religion mosaïque. C'est ainsi que de nos jours un grand nombre de protestants considèrent le calvinisme, le luthéranisme, l'anglicanisme et le catholicisme, comme étant une seule religion, et comme formant diverses branches de la même Église. Ils pensent qu'il suffit d'être chrétien pour être sauvé. Ils ne font pas difficulté de louer les hommes illustres et les grands saints de l'Église romaine, comme nous-mêmes nous citons souvent avec éloge Pascal, Newton et Leibnitz, quoiqu'ils ne fussent pas catholiques.

En se mettant à ce point de vue, on n'a aucune peine à comprendre que Josèphe ait parlé de Jésus en des termes si favorables. Josèphe n'était pas un Juif fanatique, mais un homme tolérant en fait d'opinions religieuses ; c'était un juif libéral, un peu philosophe, et qui prétendait voir les choses de haut. Josèphe, habile courtisan, sut accommoder sa conduite et ses paroles aux intérêts de sa fortune. Il fut tour à tour et à la fois l'ami et le favori de Vespasien et de Titus, à qui il avait fait la guerre ; il trouva même le secret de plaire à Domitien. Jaloux de sa réputation d'écrivain élégant et spirituel, il n'oubliait rien de ce qui pouvait rendre son livre et son peuple intéressants aux yeux des Grecs et des Romains. On conçoit donc parfaitement qu'il n'ait pas omis un personnage comme Jésus, l'une des gloires de sa nation, et qu'il l'ait montré, dans son histoire, environné des traits éclatants que lui fournissait le témoignage de ses contemporains. Mais aller jusqu'à recevoir le baptême de Jésus et fréquenter les assemblées des

chrétiens, c'était s'exposer à perdre les bonnes grâces de son terrible maître. Sa haute prudence le préserva de cette exagération, et tandis que le sang des chrétiens coulait à grands flots, il sut vivre en sûreté et mourir paisiblement à Rome, la dernière année de Domitien.

Assurément, monsieur l'abbé, la vérité de la Religion chrétienne ne repose pas sur le témoignage de l'historien Josèphe. Quand le passage qui nous occupe serait falsifié ou même tout entier apocryphe, la certitude des miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'en serait pas moins démontrée par des preuves invincibles et claires comme le jour.

Si donc je me suis livré à cette discussion, c'est pour montrer une fois de plus que les savants peuvent avoir des distractions comme les gens vulgaires; qu'ils n'ont point toujours examiné à fond les choses dont ils parlent, et que, semblables aux autres mortels, les plus sages d'entre eux se copient mutuellement et répètent ce qu'ils ont entendu dire. Les noms célèbres ne doivent pas trop nous en imposer quand ils prétendent renverser avec un superbe dédain, non seulement les grandes preuves sur lesquelles la Religion repose, mais ces légers appuis dont nos pères ornaient plutôt qu'ils n'affermissaient les solides édifices de leurs arguments.

Agréez, etc.

A. MAUNOURY.

NOTE F, *p.* 123

Prophéties concernant la naissance et la vie du Christ.

Et tu Bethlehem Ephrata, parvulus es in millibus Juda: ex te mihi egredietur qui sit Dominator in Israel; et egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis... Et erit iste Pax. (Mich., v, 2.)

Ecce Virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. (Is., VII, 14.)

Ecce dies venient, dicit Dominus; et suscitabo David germen justum. (Jer., XXIII, 5.)

Videbo eum, sed non modo : intuebor illum, sed non prope. Orietur stella ex Jacob, et consurget virga de Israel. (Num., XXIV, 17.)

Reges Tharsis et insulæ munera offerent : reges Arabum et Saba dona adducent. (Ps. LXXI.) — Omnes de Saba venient aurum et thus deferentes, et laudem Domino annuntiantes. (Is., LX, 6.)

Ecce ego mittam angelum meum, et præparabit viam ante faciem meam. Et statim veniet ad Templum suum Dominator, quem vos quæritis et Angelus Testamenti, quem vos vultis. (Mal., III, 1.)

Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini; rectas facite in solitudine semitas Dei nostri. (Is., XL, 3.)

Deus ipse veniet et salvabit vos. Tunc aperientur oculi cæcorum, et aures surdorum patebunt. Tunc saliet sicut cervus claudus, et aperta erit lingua mutorum. (Is., XXXV, 4.)

Exsulta satis, filia Sion : jubila, filia Jerusalem. Ecce Rex tuus veniet tibi justus et salvator : ipse pauper et ascendens super asinam et super pullum filium asinæ. (Zach., IX, 9.)

— Tous ces textes doivent s'entendre du Messie : les rabbins eux-mêmes en conviennent.

Note G, *p.* 125

Prophéties concernant la Passion du Christ.

Homo pacis meæ, in quo speravi, qui edebat panes meos, magnificavit super me supplantationem. (Ps. XL.)

Et appenderunt mercedem meam triginta argenteos. Et dixit Dominus ad me : Projice illud ad statuarium,

decorum pretium, quo appretiatus sum ab eis. Et tuli triginta argenteos, et projeci illos in domum Domini ad statuarium. (Zach., XI, 12.)

Percute pastorem, et dispergentur oves. (Zach., XIII, 7.)

Insurrexerunt in me testes iniqui, et mentita est iniquitas sibi. (Ps. XXVI.)

Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me. (Is., L, 6.) — Dabit percutienti se maxillam, saturabitur opprobriis. (Jerem. Thren., III, 30.)

Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum. (Is., LIII, 7.) — Ego quasi agnus mansuetus, qui portatur ad victimam. (Jerem., XI, 19.)

A planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas. (Is., I, 6.) — Non est species ei, neque decor; et vidimus eum, et non erat aspectus : et desideravimus eum, despectum et novissimum virorum, virum dolorum. (Is. LIII, 2.)

Foderunt manus meas et pedes meos, dinumeraverunt omnia ossa mea. (Ps. XXI.)

Et dicetur ei : Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum ? Et dicet : His plagatus sum in domo eorum qui diligebant me. (Zach., XIII, 6.)

Et cum sceleratis reputatus est. (Is., LIII, 12.)

Et aspicient ad me, quem confixerunt. (Zach., XII, 10.)

Os illius non confringetis. (Exod., XII, 46.)

Dederunt in escam meam fel, et in siti mea potaverunt me aceto. (Ps. LXVIII.)

Diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem. (Ps. XXI.)

Caro mea requiescet in spe, quoniam non derelinques animam meam in inferno, nec dabis Sanctum tuum videre corruptionem. (Ps. XV.)

Et erit sepulcrum ejus gloriosum. (Is., XI, 10.)

Note H, *p.* 140

La léthargie, qui prend différents noms suivant ses différents caractères, est un sommeil profond causé par un trouble du système nerveux. L'effet de ce trouble peut aller jusqu'à la suspension de la sensibilité et du mouvement. Cependant la léthargie ne présente pas les signes caractéristiques de la mort réelle. Par exemple, on ne constate pas dans la léthargie l'absence des battements du cœur et du pouls, la raideur des membres, la flétrissure des yeux, l'obscurcissement de la cornée, l'immobilité et la dilatation des pupilles. Avec un examen attentif, on voit bien que la personne n'est pas morte. Au reste, quelle que soit la cause de ce sommeil, ou il se termine par la mort dans les cas très graves, ou il ne peut se dissiper que par degrés. Quant à une espèce de léthargie qui donnerait l'apparence complète de la mort à un malade encore plein de force, et qui se retrouverait tout à coup plein de santé, elle est inconnue de la médecine.

Note J, *p.* 207

Sedes tua, Deus, *in sæculum sæculi : virga directionis virga regni tui. Dilexisti justitiam et odisti iniquitatem : propterea unxit te, Deus, Deus tuus, oleo lætitiæ præ consortibus tuis.* (Ps. xliv.) Tout le monde convient que ce psaume s'adresse au Messie, dont le nom est même marqué par le verbe *unxit* (masach en hébreu, ἔχρισεν en grec). Donc le Messie est appelé Dieu une première fois dans ces paroles : *Sedes tua, Deus, in sæculum sæculi.* Il l'est une seconde fois dans celles qui suivent : *Unxit te, Deus, Deus tuus.* Car, dit

saint Augustin, c'est comme s'il y avait: *O tu Deus, unxit te Deus tuus.* « Primum nomen Dei vocativo casu intelligendum est, sequens nominativo, » dit-il. Ainsi l'interprète saint Chrysostome. Ainsi l'explique Eusèbe de Césarée lui-même, quoique arien, et il appuie son interprétation sur l'hébreu (*Demonstrat. Evang.,* IV, 15). C'est le vrai sens; mais si quelqu'un prétend que les Septante, la Vulgate et l'hébreu lui-même sont ici ambigus, du moins il n'y a pas d'équivoque dans le premier verset, où le Messie est clairement appelé Dieu : *Sedes tua, Deus, in sæculum sæculi.*

Note L, *p.* 252

L'Église fondée par Jésus-Christ sera toujours une société *visible;* jamais elle ne sera cachée; on pourra jusqu'à la fin des temps lui demander la vérité, la rémission des péchés et les sacrements qui confèrent la grâce. Le prophète la désigne sous la figure d'une montagne élevée sur d'autres montagnes, et sur le sommet de laquelle est bâti le Temple du Seigneur; et il voit toutes les nations s'y rendre en foule. Notre-Seigneur lui-même dit aux Apôtres et à leurs successeurs : « Vous êtes la lumière du monde : une ville bâtie sur le haut d'une montagne ne peut pas être cachée. » *Erit in novissimis diebus præparatus mons domus Domini, in vertice montium, et elevabitur super colles : et fluent ad eum omnes Gentes.* (Is., II, 2.) — *Vos estis lux mundi : non potest civitas abscondi supra montem posita.* (S. Matth., V, 14.)

En outre, la véritable Église aura quatre signes qui la distingueront de toutes les autres. Elle sera UNE. Car il n'y aura qu'un Seigneur, une foi, un baptême, un seul bercail et un seul pasteur; et Jésus-Christ demande à son Père que tous ceux qui croiront en lui ne fassent qu'un à l'imitation de la très sainte Trinité. *Unus Do-*

minus, una fides, unum baptisma. (Ephes., IV, 5.) — *Pater sancte, serva eos quos dedisti mihi, ut sint unum, sicut et nos.* (Joann., XVII, 11.) — *Fiet unum ovile et unus pastor.* (Joann , X, 16.)

Elle sera SAINTE, car la sanctification de l'Église et des membres qui composent l'Église est le but même de l'incarnation du Verbe, et la fin de toutes les actions comme de toutes les souffrances de Jésus-Christ : *Dedit semetipsum pro nobis, ut nos redimeret ab omni iniquitate et mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum.* (Tit., II, 14.) — *Christus dilexit Ecclesiam, et seipsum tradidit pro ea, ut illam sanctificaret.* (Ephes., V, 26.) — *Elegit nos... ut essemus sancti et immaculati, in conspectu ejus.* (Ephes., I, 4.)

La sainteté est spirituelle et intérieure; cependant on la donne comme un caractère visible, qui distingue la véritable Église; parce que Dieu manifeste souvent par des prodiges la sainteté des âmes qui lui sont agréables. La prophétie et les miracles, bien que plus rares aujourd'hui qu'aux premiers temps, n'ont jamais cessé dans la véritable Église.

Elle doit être CATHOLIQUE et renfermer dans son sein toutes les nations de l'univers. Les prophètes l'avaient annoncé, et Jésus-Christ le déclare à ses Apôtres : *Fluent ad eum omnes Gentes.* (Is., II, 2.) — *Postula a me, et dabo tibi Gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ.* (Ps. II.) — *Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ. Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit.* (S. Marc, XVI, 15.) Sainte et catholique sont deux caractères marqués dans le Symbole même des Apôtres : *Credo... sanctam Ecclesiam, catholicam.*

Enfin l'Église doit être APOSTOLIQUE, c'est-à-dire qu'elle doit remonter aux Apôtres par sa croyance et par ses pasteurs. Elle doit recevoir des Apôtres son enseignement et ses pouvoirs. *Estis cives sanctorum et domestici Dei, superædificati super fundamentum Apos-*

tolorum et prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu. (Ephes., II, 19.) — *Murus civitatis habebat fundamenta duodecim; et in ipsis duodecim, nomina duodecim Apostolorum Agni.* (Apoc., XXI, 14.)

Nul n'a le droit de parler aux hommes au nom de Dieu, si Dieu ne lui a pas donné ce pouvoir. Jésus-Christ a dit aux Apôtres : *Docete : vobiscum sum.* Eux seuls et leurs successeurs ont donc le droit d'enseigner la Religion ; car les paroles qu'ils prononcent ne sont pas leurs paroles, mais les paroles de Dieu même, qui a placé la doctrine de la vérité dans la chaire de l'unité, dit saint Augustin. *Neque enim sua sunt quæ dicunt, sed Dei, qui in cathedra unitatis doctrinam posuit veritatis.* (Epist. 105.)

Jésus-Christ a dit aux Apôtres : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis.* Eux seuls et leurs successeurs ont donc la puissance de remettre les péchés. Combien les hérétiques et les schismatiques sont malheureux, lors même qu'ils sont de bonne foi ! Admettons que l'hérésie et le schisme ne leur soient pas imputés à cause de leur ignorance invincible ; mais s'ils pèchent après leur baptême, ils n'ont personne à qui ils puissent demander le pardon de leurs fautes : ni leurs prêtres ni leurs évêques ne peuvent les absoudre. S'ils ont commis un seul péché mortel, ils n'ont de ressource que dans la contrition parfaite : il faut que Dieu leur donne cette grâce admirable, ou ils sont perdus. Le catholique est fragile sans doute ; mais toutes les fois qu'il tombe, il trouve dans l'Église un remède à ses blessures. Il se repent de sa faute, il dit à un prêtre : « Mon Père, pardonnez-moi. » Le prêtre lui dit : « Je t'absous : » *Ego te absolvo*, et tout est pardonné !

Puis donc que la bonne foi dans l'erreur excuse seulement l'erreur, mais qu'elle ne remet pas les péchés commis contre les commandements de Dieu, nous sommes forcés de reconnaître que tous ceux qu'enveloppent les ténèbres du schisme, de l'hérésie ou de l'in-

fidélité, sont vraiment *assis à l'ombre de la mort*. Sans doute la miséricorde de Dieu en sauvera plusieurs; mais l'ombrage sous lequel ils reposent est mortel de sa nature. De là nous devons conclure que l'ignorance de la vérité est la principale cause de la perdition des hommes.

Note M, *p.* 98.

Voici le texte où Tertullien a nommé les quatre évangélistes : *Constituimus imprimis evangelicum instrumentum Apostolos auctores habere quibus hoc munus Evangelii promulgandi ab ipso Domino sit impositum : si et apostolicos, non tamen solos, sed cum Apostolis et post Apostolos : quoniam prædicatio discipulorum suspecta fieri posset de gloriæ studio, si non assistat illi auctoritas magistrorum, imo Christi qui magistros Apostolos fecit. Denique nobis fidem ex Apostolis Joannes et Matthæus insinuant, ex apostolicis Lucas et Marcus instaurant.* (*Adv. Marcion.*, l. IV, c. II.

L'année de la naissance de Tertullien et celle de sa mort ne sont pas connues. Mais l'on sait qu'il écrivait à la fin du second siècle et au commencement du troisième, sous les empereurs Septime Sévère et Caracalla (193-217), et sous le pape saint Zéphyrin (200-217). *Sub Severo principe et Antonino Caracalla maxime floruit.* (*De Viris illustr.* ou *De scriptor. eccl.*, c. LIII.) Plusieurs le font naître vers l'an 160 et mourir vers l'an 240.

TABLE DES SOIRÉES

DIMANCHE

LES LIVRES DE MOISE

LUNDI

LES PROPHÉTIES

MARDI

JÉSUS-CHRIST

Il est le Messie annoncé par les Prophètes.

MERCREDI

JÉSUS-CHRIST

Sa Religion est prouvée par les miracles.

JEUDI

JÉSUS-CHRIST

Il est Dieu.

VENDREDI

L'ÉGLISE

La Religion fondée par Jésus-Christ
se trouve dans l'Église romaine et nulle part ailleurs.

SAMEDI

DIMANCHE

17731. — Tours, impr. Mame.

ALBERT

OU

PREUVES DE L'EXISTENCE DE DIEU

PAR

A.-F. MAUNOURY

PROFESSEUR AU PETIT SÉMINAIRE DE SÉEZ

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR

Nemo Deum negat, nisi cujus
interest Deum non esse.

S. AUG.



PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

CH. POUSSIELGUE, SUCCESSEUR

RUE CASSETTE, 15

1887

LETTRE

DE M[gr] L'ÉVÊQUE DE SÉEZ A L'AUTEUR

Ce travail, fruit d'une plume exercée, est digne de servir de complément aux *Soirées d'automne,* que vous avez déjà publiées, et ne peut manquer d'obtenir le même succès.

† CH.-FRÉD., Évêque de Séez.

ALBERT

OU

PREUVES DE L'EXISTENCE DE DIEU

Eugène Dumont, fils d'un riche habitant de Séez, venait d'achever son cours de philosophie. C'est l'époque solennelle où un jeune homme doit prendre une décision qui engage son avenir. Jusque-là, tout entier à ses études, il n'avait songé qu'à acquérir cette instruction solide et ces convictions profondes qui développent les talents et forment les grands caractères. Maintenant il se demandait quelle carrière il devait embrasser. Ses regards se portaient tour à tour de la chaire universitaire au barreau, et du code civil à la *Somme* de saint Thomas.

Un jour qu'occupé de ces graves pensées, il se promenait seul dans les prairies qui bordent la rivière de l'Orne, il rencontra un de ses amis d'enfance, Albert. Ce jeune homme, après avoir essayé du latin et du grec pendant quelques années, était entré chez un horloger, avait visité plusieurs grandes villes, et maintenant il revenait se fixer

dans sa ville natale, avec la réputation d'un excellent ouvrier.

Eugène et Albert échangent quelques paroles d'affection et se serrent la main, comme des amis qui se revoient après de longues années. Les deux jeunes hommes étaient contents de se promener ensemble dans ces belles prairies témoins des jeux de leur enfance.

Mais bientôt Albert, prenant un air sérieux : « Mon cher Eugène, dit-il, j'ai souvent entendu, dans mes voyages, de singuliers propos sur la religion et sur l'Être suprême. Toi qui es un savant, pourrais-tu me prouver l'existence de Dieu ?

— Est-ce que par hasard tu en douterais ? » dit Eugène.

I. — *Si Dieu est le soleil?*

Albert s'empressa de répondre qu'il continuait de réciter les prières qu'il avait apprises sur les genoux de sa mère. — Mais, ajouta-t-il, on trouve des gens qui prétendent que le bon Dieu est le soleil. Car c'est le soleil, disent-ils, qui fait pousser le blé dans les champs et l'herbe dans les vallées. C'est le soleil, père de la nature, qui fait mûrir les raisins sur les coteaux et les fruits sur les arbres de nos jardins.

EUGÈNE

Et toi, qu'en penses-tu ?

ALBERT

Moi, je pense que le soleil, qui est une grosse boule, ne saurait être un Dieu.

EUGÈNE

Tu as raison. Dieu n'est pas un globe de matière ni une lumière sujette aux éclipses.

II. — *Dieu est-il le monde?*

ALBERT

Il est vrai, ceux qui raisonnent ainsi sont des gens stupides, grossiers, peu différents des animaux qu'ils nourrissent. Je n'en ai jamais rencontré un seul dans notre pays.

Mais certains autres, qu'on appelle des savants, écrivent dans des journaux, des revues, des brochures ou des livres qui me passent de temps en temps sous la main, que Dieu, c'est le Grand-Tout. Ils disent en style pompeux que Dieu, c'est la nature; et si on leur demande ce qu'ils entendent par la nature, ils vous répondent que c'est tout ce qui existe dans l'univers. Autant que je puis entendre leurs phrases nuageuses, ils enseignent qu'il n'y a point d'autre Dieu que l'univers. Est-ce que Dieu et l'univers seraient la même chose?

EUGÈNE

Juge toi-même combien ces prétendus sages sont insensés. Ils confondent ensemble Dieu et le

monde, c'est-à-dire qu'ils prennent l'ouvrage pour l'ouvrier : comme si une tour et le maçon qui l'a bâtie étaient la même chose.

D'après leur beau système, tu es Dieu et je suis Dieu. Un bouc et un taureau qui rumine sont nos confrères en divinité. Que dis-je ! un chou, un navet, un oignon, sont Dieu comme nous. Ce champignon que tu cueilles le matin, c'est un Dieu qui vient de pousser pendant la nuit. Quand un renard attrape un coq, c'est un Dieu qui croque un Dieu. Quand un loup mange un mouton, c'est un Dieu qui se mange. Le chardon et l'âne qui le broute sont le même Dieu. Le menuisier et sa varlope sont le même Dieu. Si je te coupe le cou, je fais une action divine. Un chrétien et un Turc qui tirent l'un contre l'autre, c'est Dieu qui se fusille. Vois comme c'est clair, comme c'est raisonnable, et surtout comme c'est moral.

Avec ce système, qu'on appelle panthéisme, il n'y a plus de crimes. Le vol, l'adultère, sont choses innocentes ; l'assassinat, l'empoisonnement, le parricide, sont les fantaisies d'un Dieu. Donc il faut abolir le code pénal ; car de quel droit puniriez-vous un Dieu ?

ALBERT

Mais c'est absurde !

EUGÈNE

Dis que c'est affreux. Les plus grands ennemis de la société ne sont pas les sicaires, mais ceux qui répandent de si abominables doctrines.

ALBERT

Et pourtant on appelle philosophes des gens qui écrivent de pareilles sottises !

EUGÈNE

Dire que le monde est Dieu, c'est dire qu'il n'y a pas de Dieu. Le panthéiste n'est en réalité qu'un athée.

ALBERT

En effet, je n'y vois pas de différence. Si tout est Dieu, ou si rien n'est Dieu, cela revient au même.

EUGÈNE

Combien est plus savant et plus vraiment philosophe l'enfant qui apprend son catéchisme ! Si on lui demande ce qu'est Dieu, il répond sans hésiter : « Dieu est un esprit infiniment parfait qui a créé toutes choses. » Grande vérité, qui est le fondement de toutes les sociétés humaines. Un Dieu tout-puissant, bon, juste, qui a tout fait et qui gouverne le monde matériel par des lois physiques et dirige les hommes par des lois morales, tout repose sur cette base. S'il n'y a pas de Dieu, qui m'empêche de satisfaire toutes mes passions? De quel droit un homme viendrait-il m'imposer sa volonté? S'il n'y a pas de Dieu, je défie qu'on me montre une loi qui oblige ma conscience; personne au monde n'a le droit de me défendre le vol, l'adultère, l'homicide, le parricide. S'il n'y a pas de Dieu, je te tue et je te mange, si je suis le

plus fort et si cela est à ma convenance. Dieu est le principe d'où découlent tous les droits et tous les devoirs. Otez Dieu : tout le genre humain n'est plus qu'une troupe d'animaux sauvages qui se dévorent.

III. — *Tous les peuples reconnaissent l'existence d'un Dieu.*

ALBERT

Je vois que l'athéisme et le panthéisme sont une philosophie aimée des coquins. Pour moi, sans être dévot, je chante à l'église, comme tout le monde, *Credo in Deum*. Mais j'ai ouï dire qu'en philosophie on démontre parfaitement que Dieu existe, et qu'on voit cela clair comme deux et deux font quatre. Toi qui es passé philosophe (on dit même que tu es bachelier), ne pourrais-tu pas me prouver cette vérité? Je crois en Dieu sur le témoignage de ma mère, de mon curé, de l'Église universelle; je voudrais y croire encore sur le témoignage de ma raison.

EUGÈNE

La raison t'enseigne d'abord qu'il n'est pas possible que tout le genre humain se trompe sur une question pareille. Car Dieu est un juge, qui sans doute récompense le bien, mais qui punit aussi très sévèrement tout ce qui est mal : en sorte que bien des gens ne demanderaient pas mieux que

de n'avoir plus à craindre un tel juge. Et cependant tous tremblent devant un Dieu : on ne saurait leur persuader qu'il n'y en a pas. Toutes les nations, civilisées ou sauvages, s'accordent à reconnaître un Dieu. « On trouve des nations qui n'ont point de villes, point de lois, point de magistrats ; mais on n'en trouve aucune qui n'ait point de Dieu, » dit Plutarque. Un consentement si unanime montre que cette conviction est innée dans le cœur des hommes. « En effet, dit Cicéron, quand on voit toutes les nations du monde s'accorder en un point, il faut regarder ce consentement unanime comme une loi même de la nature [1]. » Celui donc qui nie l'existence de Dieu commence par se révolter contre la raison universelle, c'est-à-dire contre le sens commun [2].

ALBERT

Oh ! sans doute, s'il faut s'en rapporter à l'autorité, la question est tranchée.

EUGÈNE

Mais ne vois-tu pas que l'autorité du genre humain en cette matière ne saurait être fondée que sur la raison même ? Une conviction contraire à toutes les passions ne saurait venir d'ailleurs. En

[1] *Omni autem in re consensio omnium gentium lex naturæ putenda est.* (*Tuscul.*, I, 13.)

[2] « Personne ne nie l'existence d'un Dieu, dit saint Augustin, si ce n'est celui qui aurait intérêt à ce qu'il n'y en eût point. » *Nemo Deum negat, nisi cujus interest Deum non esse.* « Tenez votre âme en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais, » dit à son tour J.-J. Rousseau.

effet, les tribus sauvages, qui errent sans lois, adorent un Dieu au fond de leurs forêts. Donc ce ne sont pas les législateurs qui ont inventé la croyance en un Dieu, ni les princes qui l'ont imposée. L'idée de Dieu serait-elle un préjugé de l'éducation? Mais quel précepteur a pu enseigner ce dogme à tant de nations divisées de mœurs, de pays, de langage? D'où vient que les navigateurs qui parcourent l'Océan n'ont pas découvert une île habitée par des hommes où un Dieu ne fût craint et adoré? Il faut, mon ami, que l'existence de Dieu soit certaine par elle-même, et que tout homme qui raisonne en trouve l'idée claire dans son âme.

ALBERT

Je ne conteste pas la force de cette preuve; mais je serais bien aise de pouvoir dire, comme saint Thomas : « Je crois, parce que je vois. »

EUGÈNE

Il ne te suffit donc pas que cette vérité soit proclamée par les plus hauts génies et par tout le genre humain. Eh bien, si tu veux encore qu'elle te soit démontrée par la raison, j'y consens; ne faisons appel qu'aux lumières naturelles de notre propre intelligence. Et pour raisonner plus à notre aise, asseyons-nous sur l'herbe; ou, si tu l'aimes mieux, allons nous reposer sur ce vieux saule renversé, qui nous présente là-bas un siége commode.

ALBERT

Volontiers.

IV. — *Preuve de l'existence de Dieu par celle du monde.*

Les deux amis s'étant assis l'un auprès de l'autre, Eugène commença ainsi.

EUGÈNE

Le monde et tout ce qui est dans le monde prouve l'existence de Dieu, mon cher Albert. Car l'univers et tout ce qu'il renferme est son ouvrage; et tout ce que Dieu a fait porte l'empreinte de sa main.

ALBERT

Le monde ne pourrait donc pas s'être fait tout seul ou par hasard? Un ancien philosophe avait pourtant trouvé le moyen de construire le monde en se passant de Dieu. Car j'ai lu je ne sais où qu'Épicure supposait un nombre infini d'atomes se mouvant dans le vide. « Un jour, dit-il, ces atomes se rencontrent par hasard, ils s'accrochent, et, formant des masses qui se ruent les unes sur les autres, ils deviennent la terre, le soleil, la lune, les étoiles; » et voilà le monde bâti sans l'intervention divine.

EUGÈNE

Système puéril! Épicure suppose des atomes innombrables; mais qui les a tirés du néant? Il suppose ces atomes en mouvement; mais qui les agite? Il suppose que leur rencontre fortuite a

produit le monde ; mais qui donc a mis dans le monde le bel ordre que nous y voyons? Ainsi Épicure fonde son système sur trois impossibilités. Il est impossible, en effet, qu'il y ait des atomes sans un Créateur, puisque la matière n'existe pas par elle-même. Il est impossible que les atomes se meuvent sans un moteur, puisque la matière est inerte et immobile par elle-même. Il est impossible que la rencontre des atomes ait produit l'ordre qui est dans le monde sans un ordonnateur, puisque la matière est aveugle par elle-même.

Ainsi, malgré les efforts d'Épicure, Dieu reparaît partout. Il lui faut un Dieu pour créer ces fameux atomes, un Dieu pour les mettre en mouvement, un Dieu pour en former ces globes admirables qui roulent ensemble avec tant d'harmonie et qui composent le monde.

Je passe sur les deux premiers points comme évidents. Mais développons le troisième, qui d'ailleurs nous suffit, et prouvons l'existence de Dieu par le spectacle de l'univers, par l'ordre qui y règne.

V. — *L'ordre ne saurait être l'effet du hasard.*

Toute la nature montre un art infini qui suppose un auteur souverainement intelligent. Quand je parle d'art, tu me comprends, toi qui es un artiste. L'art, comme tu le sais, est une réunion

de moyens choisis tout exprès pour arriver à une fin précise. Par exemple, il y a de l'art dans ce pont, sous lequel coule la rivière; car les pierres en sont taillées avec industrie et disposées avec habileté. Elles s'ajustent avec précision les unes aux autres, pour former une voûte sous laquelle passe l'eau et sur laquelle roulent les pesantes voitures. Conçois bien ceci : l'art est un ordre, un arrangement, une industrie, un dessein suivi qui ne peut venir que d'une intelligence.

ALBERT

Je t'accorde cela.

EUGÈNE

Le hasard, au contraire, est aveugle; il ne prépare rien, ne choisit rien; il n'a ni dessein ni but, ni volonté ni intelligence. En effet, qu'est-ce que le hasard? On appelle ainsi le concours fortuit de certaines circonstances, le résultat de causes nécessaires et privées de raison. C'est, par exemple, un coup de vent qui pousse une fenêtre et ferme une porte. C'est une tuile que le vent détache du toit d'une maison et qui tombe sur un passant. Mais ce résultat imprévu, ce concours fortuit n'a pas pour cause un être doué d'intelligence, de puissance et de volonté. Au fond, ce n'est rien qu'un mot et qu'une fiction de notre esprit. Les effets de ce qu'on appelle le hasard paraissent quelquefois singuliers, mais jamais ils ne sont voulus ni médités; jamais ils ne portent la trace d'une intelligence qui les ait préparés et arrangés.

ALBERT

C'est bien ainsi que je comprends le hasard.

EUGÈNE

Eh bien, l'univers, considéré dans ses détails comme dans son ensemble, porte le caractère manifeste d'une cause infiniment intelligente, et je soutiens contre Épicure que le hasard, c'est-à-dire le concours fortuit et aveugle de causes privées de raison, ne peut avoir mis le bel ordre que nous voyons dans le monde. Une comparaison te rendra cette vérité sensible. Tu as lu les fables de la Fontaine, n'est-ce pas?

ALBERT

Sans doute, et même j'en sais encore quelques-unes par cœur.

EUGÈNE

Qui croirait jamais que ces petits poèmes si parfaits, ces contes si ingénieux et si spirituels, n'ont point été composés par le génie d'un grand poète, mais par le hasard? Quoi! c'est le hasard qui aurait fait ces jolies fables qu'on appelle *la Laitière et le Pot au lait, le Gland et la Citrouille, le Meunier, son Fils et l'Ane?* Oserait-on prétendre que les caractères de l'alphabet, ayant été jetés en confusion par terre, un coup de pur hasard (comme un coup de dés) a rassemblé toutes les lettres précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire tant d'histoires curieuses, et cela dans des vers pleins de charmes et ornés de

belles rimes? C'est le hasard qui aurait peint chaque chose et chaque personnage avec tant de vérité? C'est le hasard qui aurait fait parler le Loup et l'Agneau, la Cigale et la Fourmi, le Corbeau et le Renard, enfin chaque animal selon son naturel? Qu'on raisonne et qu'on subtilise tant qu'on voudra, jamais on ne persuadera à un homme sensé que les fables de la Fontaine n'ont point d'autre auteur que le hasard. Le hasard ne ferait jamais un seul vers, une seule phrase qui ait du sens, bien loin de faire une fable entière, encore moins tout un volume rempli de si beaux poèmes. Pourquoi donc un homme sensé croirait-il de l'univers ce que son bon sens ne lui permettrait jamais de croire du plus petit apologue?

Passons à une autre comparaison. Elle est de saint Grégoire de Nazianze[1]. Nous voici tous deux dans une chambre; nous entendons frémir, derrière un rideau, un instrument doux et harmonieux. Nous ne le voyons pas, mais aux sons qui nous frappent nous reconnaissons un violon. Croirons-nous que le hasard, sans aucune main d'homme, puisse avoir formé cet instrument? Dirons-nous que les cordes de ce violon se sont fabriquées toutes seules et sont venues d'elles-mêmes se ranger et se tendre sur un bois, dont les pièces se sont collées ensemble pour former une cavité sonore avec des ouvertures régulières? Soutiendrais-tu que l'archet, formé sans art, est

[1] Or. 28, n. 6.

poussé par le vent pour toucher chaque corde si diversement et avec tant de justesse? Quel esprit raisonnable pourrait douter si une main d'homme a fait cet instrument et si des doigts habiles le touchent avec tant d'harmonie?

Veux-tu que j'ajoute une troisième comparaison? Un voyageur trouve dans une île déserte une belle statue de marbre. En la voyant, il dit aussitôt : « Sans doute il y a eu ici autrefois des hommes. Je reconnais la main d'un habile sculpteur. J'admire avec quelle délicatesse il a su proportionner tous les membres de ce corps pour leur donner tant de beauté, de grâce, de majesté, de vie, de tendresse, de mouvement et d'action. »

Mais pendant que le voyageur admire la statue et vante l'habileté de l'artiste, quelqu'un lui répond : « Vous vous trompez, un sculpteur ne fit jamais cette statue. Elle est faite, il est vrai, selon le goût le plus exquis et dans les règles de la perfection; mais c'est le hasard tout seul qui l'a faite. En voici l'histoire. Parmi tant de morceaux de marbre que renfermait la montagne voisine, il y en a eu un qui s'est formé ainsi de lui-même; les pluies et les torrents l'ont détaché de la montagne; un orage très violent l'a jeté tout droit sur ce piédestal, qui s'était préparé de lui-même dans cette place. Vous croiriez, il est vrai, que cette figure marche, qu'elle vit, qu'elle pense, et qu'elle va parler. Mais elle ne doit rien à l'art : c'est un coup du hasard qui l'a si bien finie et placée. » Réponds, Albert, que penserait le voya-

geur d'un individu qui lui tiendrait un pareil langage ?

ALBERT

Il le prendrait pour un fou.

EUGÈNE

Disons donc avec confiance qu'un poème suppose un poète; qu'un air de musique suppose un musicien; qu'une statue suppose un sculpteur; qu'un tableau suppose un peintre, et qu'un palais suppose un architecte, comme le pont que voici suppose un maçon.

ALBERT

Tout cela est incontestable.

VI. — *L'ordre qui éclate dans l'univers prouve l'existence de Dieu.*

EUGÈNE

Donc le monde suppose un Dieu, c'est-à-dire un être qui n'est pas le monde, mais qui a fait le monde; un créateur puissant qui l'a tiré du néant, et un architecte intelligent, qui en a disposé toutes les parties avec ordre. Car quelle puissance n'a-t-il pas fallu pour créer la terre avec ses mers et ses montagnes, pour former le soleil, la lune et les innombrables étoiles qui brillent au firmament? Et ne vois-tu pas quelle profonde intelligence a été nécessaire pour faire régner dans l'univers l'ordre que nous y admirons?

ALBERT

Il me semble apercevoir quelque chose de ce bel ordre; mais je voudrais que tu me le fisses mieux sentir.

EUGÈNE

En effet, ce n'est point assez de proclamer la sagesse que l'on découvre dans la structure de l'univers : un philosophe comme toi n'admet rien sans preuves. Essayons donc de montrer les principaux traits de cet ordre admirable.

Mais dans cette revue rapide que nous allons faire de l'univers, souvenons-nous toujours bien des principes élémentaires que voici :

Il n'y a point d'effet sans cause.

Rien ne se fait de rien.

Un ouvrage où l'ordre éclate suppose nécessairement une cause intelligente.

ALBERT

Tous les hommes de bon sens avouent ces principes.

EUGÈNE

Portons donc maintenant nos regards sur le spectacle du monde. Dis-moi, la succession régulière des jours et des nuits ne fait-elle pas entendre qu'une cause intelligente préside à leur cours si constant dans sa variété, et si varié dans sa constance ?

L'aurore, depuis des milliers d'années, n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour : elle

commence à point nommé, au moment et au lieu réglé. Le soleil sait où il doit se coucher et se lever chaque jour[1]. Par là il éclaire tour à tour les deux côtés du monde, et visite tous ceux auxquels il doit ses rayons. Le jour est le temps de la société et du travail; la nuit, enveloppant la terre de ses ombres, finit toutes les fatigues et adoucit toutes les peines. Elle suspend, elle calme tout; elle répand le silence et le sommeil: en délassant les corps, elle renouvelle les esprits. Bientôt le jour revient pour rappeler l'homme au travail et pour ranimer toute la nature[2].

Qui donc a inventé ces deux belles choses, le jour et la nuit, qui se tiennent par la main, qui s'appellent et se suivent amicalement? le jour et la nuit, dont le retour ne se fait jamais attendre une seule minute? le jour et la nuit, dont les trois cent soixante-cinq révolutions différentes composent l'année, qui toujours recommence?

ALBERT

C'est, en effet, une chose extrêmement curieuse que la marche si régulière et pourtant si variée du jour et de la nuit.

EUGÈNE

Mais outre le cours si constant qui forme les jours et les nuits, le soleil nous en montre un autre, par lequel il s'approche pendant six mois

[1] *Sol cognovit occasum suum.* (Ps. CIII.)
[2] Fénelon, *Existence de Dieu*, c. II.

d'un pôle, et au bout de six mois revient avec la même diligence sur ses pas pour visiter l'autre pôle [1]. Ce bel ordre fait qu'un seul soleil suffit à toute la terre.

Si, placé à la même distance, le soleil était plus grand, il embraserait tout le monde, et la terre s'en irait en poudre. Si, placé à la même distance, il était moins grand, la terre serait toute glacée et inhabitable. Si, dans la même grandeur, le soleil était plus voisin de nous, il nous enflammerait. Si, dans la même grandeur, il était plus éloigné de nous, nous ne pourrions subsister dans le globe terrestre, faute de chaleur. Quel compas, dont le tour embrasse le ciel et la terre, a donc pris des mesures si justes? Est-ce le hasard qui conduit la marche étonnante de ce bel astre, marche si savante, qu'il faut être un savant consommé pour la comprendre? Est-ce le hasard qui a pesé son volume et fixé sa distance avec une si juste précision? Ou bien son auteur n'est-il pas plutôt « le Dieu qui a fait toutes choses avec poids, mesure et nombre », comme dit l'Écriture [2]?

Le soleil ne fait pas moins de bien à la partie dont il s'éloigne qu'à celle dont il s'approche pour la favoriser de ses rayons : ses regards bienfaisants fertilisent tout ce qu'il voit. L'éloignement

[1] Sans doute ce n'est pas le soleil qui marche, c'est la terre qui tourne sur elle-même en vingt-quatre heures, et autour du soleil en une année. Mais nous empruntons ce langage vulgaire, nous parlons comme tout le monde, et nous exprimons les effets comme ils nous apparaissent.

[2] *Sagesse*, XI, 21.

et le retour du soleil amène le changement des saisons, dont la variété est si agréable. Le printemps fait taire les vents glacés, montre les fleurs et promet les fruits. L'été donne les riches moissons. L'automne répand les fruits promis par le printemps. L'hiver est un temps de repos, un sommeil de la nature, qui répare alors ses forces, afin que la terre, au printemps suivant, déploie tous ses trésors avec toutes les grâces de la nouveauté. Ainsi la nature, diversement parée, donne tour à tour tant de nouveaux spectacles, qu'elle ne laisse jamais à l'homme le temps de se dégoûter de ce qu'il possède. Voilà comment le soleil, instrument de la sagesse et de la bonté divines, publie la gloire de son auteur !

Non, mon ami, Dieu ne s'est pas laissé lui-même sans témoignage. Pour peu que l'homme soit attentif, il sent sa présence. N'est-ce pas Dieu, dit saint Paul, qui répand ses bienfaits du haut des cieux, dispense les pluies, conduit la marche des saisons, féconde le sein de la terre, nous donne les fruits en abondance et remplit nos cœurs de joie[1] ?

VII. — *Un mot sur les étoiles.*

Mais que signifie cette multitude presque innombrable d'étoiles ? Combien doit être puissant et sage celui qui fait des mondes innombrables, comme les grains de sable qui couvrent les rivages

[1] Act. Ap., XIV, 16.

de la mer, et qui conduit sans peine, pendant tant de siècles, tous ces mondes errants, comme un berger conduit son troupeau ! De tant de globes immenses qu'emporte un mouvement rapide et qui tournent dans le même espace, si un seul s'écartait de son orbite et allait en choquer un autre, le monde entier tomberait dans une effroyable confusion. Mais pas une étoile, pas une planète ne dévie de la ligne qui lui est tracée.

VIII. — *Dieu est l'auteur des lois de la nature.*

ALBERT

Ma profession m'a obligé d'étudier la marche du ciel, qui règle celle du temps. C'est, je l'avoue, quelque chose de merveilleux. Mais est-ce que le mouvement du soleil et celui de tous les astres n'est pas déterminé par les lois immuables de la nature? Est-ce qu'il n'y a pas des lois physiques qui gouvernent tous les corps célestes? Les astronomes ont découvert ces lois, et ils en calculent les effets avec une rigoureuse précision.

EUGÈNE

Eh! sans doute, mon cher Albert, il y a des lois admirables qui gouvernent ce monde visible. L'attraction, la pesanteur, la force centrifuge, tout cela est connu, expliqué. Mais ces lois mêmes prouvent ce que je veux établir. Car une loi suppose un législateur. Qu'est-ce qui a donné à la na-

ture des lois si constantes et si salutaires? des lois si simples, qu'on est tenté de croire qu'elles s'établissent d'elles-mêmes? et cependant des lois si fécondes en effets, qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un art merveilleux? Est-ce l'ivoire qui s'est fait lui-même élastique? Est-ce le fer qui s'est fait malléable? Est-ce la masse de la terre qui s'est remuée toute seule et qui a pris sa course autour du soleil? Quoi! la matière, substance inerte, insensible, qui ne pense pas, aurait fait elle-même les lois étonnantes qui la régissent!

ALBERT

Il serait absurde de le penser. La matière obéit à des lois, et n'en fait pas. La matière reste où on la met, et va où on la pousse.

EUGÈNE

C'est très bien dit; mais puisque la matière obéit à des lois, qui les a faites? Répondons sans hésiter : La matière est en mouvement; or elle est incapable de se mouvoir elle-même; donc elle est mue par un être distinct de la matière; donc il y a un esprit qui lui imprime le mouvement. Répondons encore : La matière est aveugle; donc c'est un esprit qui l'ordonne et qui la dirige.

En effet, à qui devons-nous attribuer l'assemblage de tant de ressorts si profonds et de lois si bien concertées, sinon à Dieu, au Grand-Esprit, comme l'appellent les sauvages qui ne connaissent pas son nom? Tu es horloger, et tu sais ce qu'est une montre. Eh bien, mon cher, les ressorts d'une

montre, si parfaits qu'on les suppose, ne sont point façonnés avec autant d'industrie ni liés avec autant de justesse que les diverses parties du monde. Dans le monde rien ne s'use, rien ne s'arrête, rien ne se précipite; tout marche perpétuellement d'un cours égal, ou bien ce qui semble s'altérer se répare et se renouvelle de soi-même. Pourrais-tu me faire une pendule qui marche toujours et jamais ne se dérange? Les savants cherchent en vain le mouvement perpétuel; le voilà trouvé: le monde marche, et marche d'un pas égal depuis six mille ans. Quel est donc ce dessein si étendu, si suivi, si beau, si bienfaisant? Quel législateur a médité ce code de lois si sages? Quoi! la France, la nation la plus intelligente du monde, possède une assemblée de trois ou quatre cents Lycurgues occupés sans cesse à perfectionner ses lois, et aucune intelligence n'aurait conçu les lois admirables qui régissent le monde! Et le monde, qui n'est que de la pure matière, semblable à celle que nous foulons sous nos pieds, se serait de lui-même rangé dans ce bel ordre! Et il s'y maintiendrait tout seul! Non, il faut qu'une main aussi industrieuse que puissante, maîtresse et régulatrice des soleils, ait mis dans son ouvrage un ordre également fécond et simple, constant et utile.

Aussi Voltaire, méditant sur ce grand spectacle, disait: « Il faut être enragé pour prétendre qu'une horloge ne prouve pas un horloger, et que le monde ne prouve pas un Dieu. »

ALBERT

Tous tes raisonnements sont excellents, mon cher Eugène; mais voilà celui que je comprends le mieux. Oui, c'est un Dieu qui a fait non seulement le monde, mais encore les lois qui gouvernent le monde.

IX. — *Idée de la puissance du Créateur.*

EUGÈNE

Je n'ai encore parlé que de la sagesse de l'ouvrier immortel, du grand architecte qui a fait le monde : que serait-ce si nous voulions considérer sa puissance ?

Contemplons la terre, ce globe si vaste, qui a neuf mille lieues de circonférence. Dieu l'a formé, Dieu le gouverne, Dieu fait continuellement sentir son action dans toutes ses parties. C'est Dieu qui tapisse de gazon les vallées et qui couronne de forêts les montagnes. C'est Dieu qui couvre de moissons les champs cultivés par l'homme, et qui peuple la terre, les eaux, les airs d'une infinité d'animaux. C'est Dieu qui les conserve, les nourrit, les reproduit. Car, dit le poète :

> Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
> Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Mais qu'est-ce que la terre en comparaison du soleil ? Connais-tu la grandeur de cet astre immense ? Je vais essayer de t'en donner une idée.

La distance de la lune à la terre est, selon les savants, de 90,000 lieues. Or le soleil est si grand, que, s'il était lancé entre ces deux planètes, il ne passerait pas entre elles, mais il les emporterait dans sa course. Supposons que le globe du soleil soit vide : sais-tu combien il faudrait y verser de globes terrestres pour le remplir ? Il en faudrait plus de mille, plus de cent mille, plus d'un million. Songe qu'il faut 1,300,000 globes semblables à la terre pour égaler celui du soleil !

Et toutes ces légions d'étoiles qui scintillent dans le ciel à des distances prodigieuses, chacune est un soleil ! Dieu a fait tout cela, et il l'a fait de rien ; et la création de tous ces mondes ne lui a coûté aucun effort : il a parlé, et tout a été fait. Conçois-tu sa puissance ?

Oui, cher Albert, le nom de Dieu est écrit en caractères de feu sur la voûte étoilée. « Les cieux, « dit le prophète, racontent la gloire de Dieu, et « toutes les nations de la terre entendent ce ma-« gnifique langage. » Le soleil et la lune, la terre et les étoiles crient à tous ceux qui les contemplent : « Ce n'est pas nous qui nous sommes « créés nous-mêmes. C'est le Seigneur qui nous a « faits, et nous sommes l'ouvrage de ses mains. » *Ipse fecit nos, et non ipsi nos*[1].

Ayant ainsi parlé, Eugène se tut. Il y eut un moment de silence ; on n'entendait que le bruit de l'Orne qui roulait ses eaux paisibles entre ses deux

[1] Psaume XCIX.

rives bordées de saules et de peupliers. Albert était heureux de voir si clairement prouvée l'existence d'un Être Suprême, cause première de tout ce qui existe dans la nature. Les deux jeunes hommes se levèrent et se dirigèrent vers la ville.

X. — *Fécondité de la terre.*

Comme ils traversaient la plaine fertile qui environne la ville de Séez, Eugène, voyant à droite et à gauche des champs bien cultivés et des pommiers chargés de fruits, disait à son ami : — Vois-tu cette terre que nous foulons aux pieds? C'est d'elle que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse vile et grossière prend toutes les formes les plus diverses, et elle seule devient tour à tour tous les biens que nous lui demandons. Cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux. En une seule année elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes. Naguère ces champs que tu vois étaient couverts d'épis ondoyants. L'homme les a ramassés dans ses granges; et maintenant ces mêmes guérets, changés en prairies, offrent une nouvelle moisson d'herbe tendre que paissent les troupeaux. Rien n'épuise la terre. Plus on déchire ses entrailles, plus elle devient libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée, elle ne ressent aucune vieillesse; ses entrailles sont encore pleines des

mêmes trésors[1]. Mille générations ont passé dans son sein; tout vieillit excepté elle seule; elle se rajeunit chaque année au printemps. Qui donc lui donne cette jeunesse immortelle et cette inépuisable fécondité?

ALBERT

Celui qui ne vieillit pas lui donne sa jeunesse; celui qui a tout fait de rien alimente sa fécondité.

EUGÈNE

En contemplant tous ces bienfaits de la nature, le roi-berger s'écriait : « O Seigneur notre Dieu, « que votre nom est admirable dans toute la terre! « Qu'est-ce donc que l'homme pour que vous « pensiez à lui? Vous l'avez couronné de gloire « et d'honneur. Vous l'avez établi sur toutes les « œuvres de vos mains. Vous avez mis sous ses « pieds toutes vos créatures : les brebis et les gé- « nisses avec les troupeaux des champs, les oi- « seaux du ciel et les poissons de la mer, qui par- « courent les sentiers de l'abîme[2]. » Hélas! que d'hommes jouissent de ces biens, mon cher Albert, sans en remercier l'auteur, sans même daigner penser à la main qui les donne! Ils ressemblent à l'animal stupide et grossier qui broie les glands tombés par terre, sans jamais lever les yeux vers l'arbre qui les produit.

[1] Fénelon, *Existence de Dieu*, c. II.
[2] Psaume VIII.

XI. — *Les fleuves et les mers.*

En s'entretenant ainsi, Eugène et Albert étaient arrivés à la barrière de la voie ferrée qui traverse la plaine. Un long convoi, emportant de nombreux voyageurs et des wagons chargés de pommes et de bœufs, richesses de la Normandie, venait de passer en lançant des torrents de fumée.

— Que d'immenses travaux il a fallu, dit Eugène, pour que l'homme pût faire rouler ses chariots sur ces rails de fer! Que de soins continuels ne faut-il pas encore pour les entretenir! Vois, au contraire, nos grandes rivières sillonnées par les navires. Ce sont des chemins que Dieu a faits, des chemins qui marchent, et qui portent où l'on veut les fardeaux que l'on y dépose. Quelle différence entre les œuvres de Dieu et celles des hommes!

Admire aussi comment les mers ouvrent sur leurs flots des voies plus rapides encore et plus commodes. Cet Océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est, au contraire, le rendez-vous de tous les peuples. Là se croisent sans cesse tous les vaisseaux et tous les pavillons. C'est par ce chemin liquide et sans traces au travers des abîmes que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodité et de richesses.

XII. — *Un philosophe.*

Comme Eugène disait ces mots, il se trouvait en face du sanctuaire de l'Immaculée-Conception, devenu célèbre dans toute la France. Les deux jeunes hommes, après avoir salué respectueusement la statue de la mère de Dieu, allaient se séparer. Mais Eugène invita son ami à souper. Albert accepta. Il fut accueilli avec cordialité par M. et Mme Dumont. Un voisin, quelque peu cousin de la famille, était venu faire une visite; on l'avait retenu pour le repas. C'était M. Laroche, autrefois commerçant, aujourd'hui grand liseur de brochures nouvelles, de revues et de dictionnaires encyclopédiques. Ces lectures, mal agencées dans sa tête, lui faisaient croire de bonne foi qu'il était presque un savant.

Lorsqu'on fut à table, il se mit à faire l'éloge de la philosophie positive. — La vraie science, disait-il, consiste à rejeter les hypothèses; elle dégage le certain d'avec le conjectural; elle laisse aujourd'hui les spéculations métaphysiques pour s'en tenir aux faits que l'on voit, aux choses que l'on touche, à ce qui tombe sous les sens et que l'expérience constate par un examen attentif. Peut-être y a-t-il des habitants dans la lune; mais, comme je ne les vois pas, je ne m'en occupe pas. La vérité dont on est sûr est celle qu'on tient dans sa main et que l'on voit de ses yeux. Tout le reste n'est que système. Les anciens philo-

sophes, à commencer par Platon et à finir par Descartes et Malebranche, étaient des rêveurs sublimes. Les philosophes modernes, avec moins de génie et plus de bon sens, mettent la réalité à la place des idées; ils raisonnent sur des faits observés, au lieu de nous donner des visions ingénieuses. Ils enseignent la vérité positive à un siècle positif.

M. et Mme Dumont n'entendaient pas grand'-chose à ce discours, où le vrai et le faux se confondaient. Eugène laissait tout passer sans répondre un mot. Mais Albert, que ce fatras impatientait, prit la parole : — Si j'entends bien vos principes, dit-il, nous ne serions pas sûrs de l'existence de Dieu ?

— L'existence de Dieu, reprit M. Laroche d'un ton magistral, est en philosophie une brillante hypothèse.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda gravement M. Dumont.

M. Laroche se hâta de répondre que la philosophie positive ne niait pas l'existence de l'Être Suprême. — Seulement, ajouta-t-il, comme elle ne le voit pas, ne l'entend pas, ne le touche pas, en un mot, comme les sens ne lui fournissent aucun moyen de constater sa présence, elle ne s'en occupe pas.

— Elle veut bien le traiter comme les habitants de la lune, dit Albert.

— Non, Monsieur; ce serait une impiété, repartit M. Laroche. La philosophie laisse cette

grande question à la théologie. Les théologiens, s'appuyant sur la révélation, affirment qu'il y a un Dieu. Mais les philosophes nouveaux, qui prennent pour guide la raison pure et l'expérience, n'agitent plus cette question. Plusieurs croient, comme vous et moi, l'existence de Dieu; mais ils ne la démontrent pas.

M. Laroche accentua ces paroles avec une certaine autorité. Albert se sentait encore trop novice en ces matières pour engager une lutte. Se tournant donc vers son ami: — Est-ce que la philosophie, lui dit-il à demi-voix, ne démontre pas l'existence de Dieu par la raison pure?

— Sans doute, répondit Eugène sur le même ton. Dieu est le premier mot de la philosophie, comme il en est le dernier. Toute sagesse commence à Dieu et finit en Dieu. L'œil de l'homme ne voit pas Dieu, la main de l'homme ne touche pas Dieu, mais sa raison le lui montre.

XIII. — *Une perdrix.*

M. Laroche se sentait contredit; il s'adresse à Eugène: — Mon cousin, lui dit-il, je respecte les dogmes des théologiens; et, pour ma part, je déclare que je crois fermement tout ce que la Religion enseigne; mais pourriez-vous prouver, par les seules forces de la raison, l'existence d'un Dieu qu'on ne voit pas?

— Parfaitement, dit Eugène; et je vais tout de

suite vous présenter un argument qui vous satisfera, je pense.

Eugène achevait de découper une perdrix. Il en offre une aile à M. Laroche en lui disant :
— Voici ma preuve !

— Comment cela? demanda le philosophe étonné.

EUGÈNE

Oui, c'est là ma démonstration, et j'espère que je n'aurai pas besoin d'en chercher une autre.

LAROCHE

Ah! voyons comment une aile de perdrix va nous démontrer l'existence de Dieu!

EUGÈNE

Cette perdrix, dites-moi qui l'a produite.

LAROCHE

Un œuf sans doute.

EUGÈNE

Et l'œuf, d'où vient-il?

LAROCHE

D'une perdrix.

EUGÈNE

Très bien; mais cette nouvelle perdrix, d'où vient-elle?

LAROCHE

D'un autre œuf qu'une autre perdrix a pondu : c'est tout simple.

EUGÈNE

S'il en est ainsi, dites-moi, je vous prie, qui a fait le premier œuf.

LAROCHE

Une première perdrix.

EUGÈNE

Je le pense comme vous. Mais cette première perdrix, qui l'a faite? Car celle-là ne vient pas d'un œuf, et elle ne s'est pas faite elle-même. Ce n'est pas non plus la terre échauffée par le soleil qui l'a produite. On ne voit pas les perdrix sortir de terre, comme les morilles pousser dans les prés. Qui donc a fait la première perdrix?

M. Laroche, embarrassé, gardait le silence. Eugène continua : — Eh bien, mon cousin, si vous ne connaissez pas l'inventeur de la perdrix, je vais vous dire son nom. Sans invoquer les théologiens ni l'Église, sans même ouvrir la Bible, je dis : « Celui qui a fait la première perdrix est un Dieu. » La preuve, c'est qu'il n'a fallu rien moins qu'une intelligence infinie, jointe à une puissance infinie, pour créer cet animal. Un Dieu seul a pu composer les organes si tendres et si vigoureux qui forment le corps de cet oiseau. Dieu seul a pu lui donner cet œil perçant qui découvre le grain de mil ou de froment caché dans la poussière; ce bec qui le saisit avec tant de prestesse; cet estomac qui le digère; ces intestins qui savent fabriquer des œufs, d'où éclosent de nouvelles

perdrix toutes vivantes; et cette gorge qui chante, et ces oreilles si fines qui entendent le plus léger bruit, et ces pieds qui courent si rapidement, et ces ailes qui se déploient au moindre péril. Qu'un homme habile représente l'image d'une perdrix sur la toile, on l'appelle un grand peintre, on l'admire, on se dispute son chef-d'œuvre, qui n'est pourtant qu'un morceau de toile colorée. Mais pour composer une seule des plumes légères qui recouvrent cet oiseau, il faut la main d'un Dieu.

Voilà, mon cousin, une démonstration rigoureuse de l'existence de Dieu. Il a fallu un Dieu pour créer des perdrix, des hommes, le monde entier. Ce n'est point là une rêverie nébuleuse ni une spéculation métaphysique: c'est une preuve palpable, c'est de la philosophie très positive.

Tout le monde comprit un argument si simple. M. Laroche, qui au fond était un fort brave homme, remercia Eugène, en lui disant qu'il était heureux de voir clairement démontrée par la raison la première et la plus importante de toutes les vérités, qu'il avait toujours crue par la foi.

On laissa dormir la philosophie, et de joyeux propos égayèrent la table.

XIV. — *Action de Dieu dans la nature.*

Après le repas, les deux amis allèrent se promener dans le jardin. Albert voyait clairement l'existence de Dieu; mais, réfléchissant sur la con-

versation qu'ils avaient tenue ensemble dans la prairie, il avait encore de la peine à concilier l'action continuelle de Dieu dans le monde avec les lois de la nature. Il reprit donc ainsi la parole :

— Tu me disais tantôt que non seulement Dieu a fait le monde et établi les sages lois qui le gouvernent; mais il me semble que tu prétends en outre qu'il agit encore lui-même sans cesse dans la nature. Tu m'as dit que son action continuelle est partout. Tu penses donc que Dieu, après avoir créé les différentes espèces d'animaux et de plantes, ne se repose pas, mais qu'il continue de reproduire les individus?

EUGÈNE

C'est vrai.

ALBERT

Ainsi, d'après toi, c'est Dieu qui fait chaque animal venant au monde; c'est lui qui forme chaque épi de blé qui croît dans les champs. Est-ce bien là ta pensée?

EUGÈNE

Tu m'as parfaitement compris.

ALBERT

Moi, je croyais que Dieu avait, au commencement, créé les premiers animaux et les premières plantes, et qu'il avait alors établi des lois d'après lesquelles ces plantes et ces animaux se reproduisent eux-mêmes.

EUGÈNE

Tu as raison de le croire : c'est écrit dans la Genèse, le plus ancien de nos livres sacrés.

ALBERT

Mais si le bon Dieu a établi des lois qui reproduisent les individus, si ces lois font naître un animal d'un autre animal, et une plante d'une autre plante ; si par exemple un pommier engendre un pommier, qu'est-il besoin d'ajouter l'action de Dieu à celle des lois qu'il a faites ?

EUGÈNE

Cette grosse difficulté n'est que dans les mots. Qu'est-ce qu'une loi, mon cher Albert ? Une loi existe-t-elle par elle-même ? Une loi commande-t-elle toute seule, et se fait-elle toute seule obéir ? Penses-tu qu'il suffise à un prince d'écrire une loi sur du papier pour qu'elle soit exécutée ? Ne faut-il pas des ministres et des agents qui la fassent observer ? Dieu n'a pas besoin de ministres : il fait sa loi et l'exécute lui-même. Une loi de la nature, c'est l'action de la providence, de la sagesse, de la puissance divine. Une loi de la nature n'est pas autre chose que Dieu lui-même, qui continue de vouloir et d'agir d'après un dessein constant.

XV. — *Un épi de blé.*

Ainsi une loi de la nature porte qu'un grain de blé mis dans la terre y pourrit, germe et produit

un épi. Qu'il pourrisse tout seul et se décompose, je le comprends. Mais que de cette pourriture naisse de soi-même un chaume mobile et ferme, souple et fortifié par des nœuds réguliers; que cette tige élégante se couronne elle-même d'un épi, dont les grains sont artistement rangés dans leurs gaines, et qu'enfin ces grains se remplissent eux-mêmes et par eux seuls d'une farine nourrissante, c'est ce que je ne comprends pas.

Tu as visité nos plus fameuses expositions de l'industrie : parmi toutes les merveilles qu'on y a tant admirées, qu'on a publiées, célébrées, médaillées, as-tu vu un épi de blé? Prie donc le plus savant de nos académiciens de te faire un épi de blé. Oh! je sais qu'il l'analysera parfaitement, et qu'il t'en nommera toutes les parties. Mais d'en faire un seul, il n'en viendra jamais à bout. « Allons, Messieurs, dirais-je volontiers à nos grands chimistes, réunissez-vous, prenez tous vos instruments, employez tous vos procédés; il s'agit de nous trouver dans les entrailles de la terre autant de farine qu'un seul grain de blé en contient. » Ils confesseraient leur impuissance. Comment ces savants nous feraient-ils un grain de froment, eux qui ne peuvent même pas changer la couleur d'un cheveu de nos têtes? O faiblesse de la science humaine, comparée à la science de la nature! Mais que devons-nous entendre par la nature? Est-ce seulement de la matière? Quoi! un peu de boue et de fumier composerait un chef-d'œuvre que l'homme le plus habile ne peut faire? C'est impos-

sible. Albert, il faut un Dieu pour faire un épi de blé. La terre humide, le fumier, la chaleur du soleil, ne sont que des substances stériles ou des instruments inertes par eux-mêmes : il faut qu'un ouvrier aussi puissant qu'intelligent s'en empare pour en former le chef-d'œuvre que nous admirons. Il faut que Dieu fasse pour nous chacun des grains de blé que nous mangeons. Vois si nous avons raison de lui dire dans notre prière : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. »

Sans doute il y a des causes secondes qui agissent immédiatement sur ce grain de blé. L'humidité, la chaleur du soleil, les sucs de la terre où il est déposé, le font germer, croître, mûrir. Mais sans l'influence de la cause première, qui est Dieu, ces causes secondes demeureraient inertes et sans vertu.

XVI. — *Une montre.*

Une comparaison te rendra la chose encore plus sensible. Place-moi sur une table toutes les pièces d'une montre : les roues, les ressorts, les pivots, le cadran, les aiguilles, la boîte; mets à côté les pinces, les tourne-vis et les autres instruments avec lesquels tu disposes et arranges ces objets divers; puis couvre le tout d'une cloche de verre. Il y a sous ce verre tout ce qu'il faut pour faire une montre. Eh bien, dis-moi, la montre se fera-t-elle toute seule?

ALBERT

Jamais.

EUGÈNE

Ne faut-il pas qu'une main intelligente prenne chacune de ces pièces et les mette à leur place?

ALBERT

Sans doute; une montre ne se fait pas comme un fromage.

EUGÈNE

Et il ne faudrait pas qu'une main divine saisît dans le sol les substances éparses qui composent un épi, mille fois plus merveilleux qu'une montre? Oui, je le répète, si une montre prouve un habile ouvrier, un épi de blé prouve un Dieu. En conviens-tu, Albert?

ALBERT

Oui, mon cher Eugène; tu m'as fait comprendre enfin ce qu'est une loi de la nature. Je vois que c'est l'action perpétuelle de la Providence.

XVII. — *La vigne, le rosier, le brin d'herbe.*

EUGÈNE

Ce principe philosophique une fois admis, qu'une loi de la nature est Dieu même agissant, et cette grande vérité étant établie par la raison, tu vois que Dieu est non seulement présent partout, mais

qu'il agit en tous lieux. Car ce que nous disons d'un épi de blé, on doit l'affirmer d'une grappe de raisin, d'une orange, d'une rose, d'un lis, d'une violette. Est-ce la racine de la vigne qui sait choisir dans le sol les sucs propres à former ses branches, ses feuilles, ses grappes, et la délicieuse liqueur qui gonfle ses raisins? Est-ce la racine du rosier qui sait pomper dans la terre la substance qui compose ses feuilles vertes comme l'émeraude? Est-ce sa tige épineuse qui a appris à colorer de vermillon les gracieux pétales de sa fleur? Est-ce elle qui les parfume d'une odeur si suave? Et ce beau lis, d'où lui vient sa magnifique parure? Qui l'a si délicatement tissé? Qui donc a filé et compté ces six étamines d'or au milieu de son calice blanc comme la neige? « Salomon, dans toute « sa gloire, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'a « jamais été vêtu avec tant de majesté. » Mon cher Albert, qu'est-ce que la racine et la tige d'une plante, sinon des canaux que Dieu fabrique, et par où Dieu fait passer les substances qu'il a lui-même choisies et préparées?

En remontant de cause en cause, la science finit toujours par se trouver en présence de Dieu. Quiconque veut expliquer une feuille d'arbre sans Dieu est forcé d'admettre un effet sans cause, c'est-à-dire une absurdité. Oui, je l'affirme avec hardiesse, non seulement une rose, mais un brin d'herbe prouve un Dieu. Car ce brin d'herbe surpasse infiniment la puissance de l'homme. L'homme ne fait que des choses mortes, et le brin d'herbe

est vivant! Il germe, il végète, il croît, il se colore; sa sève monte, circule; il lève sa tête vers le ciel; et si on le coupe, sa racine le repousse de nouveau à la lumière.

ALBERT

Voilà des vérités auxquelles je n'avais jamais pensé.

XVIII. — *La mouche.*

EUGÈNE

Mais si une rose, un lis, une humble violette, un brin d'herbe, exigent le travail d'un Dieu, à combien plus forte raison faut-il reconnaître l'empreinte de sa main dans des ouvrages beaucoup plus parfaits?

Qui donc a façonné le corset de cette mouche si petite et si vive? Qui donc a tissu la trame de ces ailes légères, qui emportent dans les airs cet atome bourdonnant? Et cette trompe si déliée et si puissante, qui l'a fabriquée? Dis-moi, qui donc a taillé avec tant d'industrie les nombreuses facettes de ces yeux dont la loupe nous découvre l'artifice[1]?

[1] Saint Augustin, frappé des merveilles que le plus faible insecte offrait à sa vue, disait: « Dieu a créé les anges dans les cieux et les vermisseaux sur la terre, sans être plus grand dans les uns ni plus petit dans les autres; mais il est admirable dans toutes ses œuvres. »

XIX. — *Le corps humain.*

Et s'il faut une sagesse divine pour faire une mouche, penses-tu qu'un homme puisse apparaître au monde sans l'intervention d'un Dieu? Ah ! si la soirée n'était pas si avancée, je te montrerais en détail les beautés du corps humain, encore plus merveilleux que le monde.

Laissons l'intérieur, dont les organes cachés frappent d'étonnement l'anatomiste, et jetons seulement un rapide coup d'œil sur l'extérieur.

Vois-tu ces deux jambes posées sur deux pieds agiles? Ce sont deux colonnes fermes et souples, qui soutiennent le corps et le portent rapidement où l'on veut. Les pieds sont deux bases composées de muscles et de petits os mobiles, pour s'adapter à toutes les formes du sol.

Considère cette poitrine : elle est solide, pour protéger le cœur et les principaux organes de la vie qu'elle renferme; et cependant elle est mobile comme les branches d'un soufflet, pour dilater et resserrer les poumons, qui aspirent l'air et le renvoient.

Combien Job avait raison de dire : « Ce sont « vos mains, Seigneur, qui m'ont formé ! Ce sont « elles qui ont arrangé toutes les parties de mon « corps. Vous m'avez façonné comme le potier « façonne l'argile. Vous m'avez composé d'os et « de nerfs; vous m'avez revêtu de chair et enve-

« loppé d'une peau comme d'un vêtement[1]. »

Du haut du corps pendent deux bras nerveux et symétriques, qui s'attachent aux épaules. Leur souplesse ne nuit point à leur force : quand on le veut, ces bras, qui se plient et se replient avec tant de volubilité, deviennent fermes comme deux barres de fer, en s'arc-boutant contre les épaules comme contre une muraille.

Examine donc ces mains, qui saisissent les corps voisins, les attirent, les lancent, les repoussent, les démêlent. Et ces doigts agiles, comme ils manient la hache, le marteau, l'épée, le ciseau! Comme ils pincent les cordes de la guitare, promènent l'aiguille ou le pinceau sur la toile, et courent avec prestesse sur la flûte ou sur les touches de l'orgue! A qui devons-nous ces mains et ces doigts, instruments habiles et puissants qui maîtrisent la nature?

Mais surtout contemple ces deux yeux limpides, où luit une flamme céleste; ces yeux, vrais miroirs construits avec un art infini, où tous les objets du monde, depuis le soleil jusqu'au grain de poussière, viennent se peindre tour à tour sans confusion, afin que l'âme puisse les y voir. L'œil de l'homme voit tout ce qui est dans la nature, mais il n'y voit rien d'aussi beau que lui-même. Est-ce une loi abstraite et impersonnelle qui a fait cette merveille?

Te parlerai-je encore de cette langue, instru-

[1] Job, c. x.

ment d'une souplesse et d'une mobilité inconcevables, qui se plie comme un serpent, ramasse les aliments broyés par les dents, les presse et les envoie dans la gorge, d'où ils passent dans l'estomac ? Cette langue va frapper les dents et le palais en mille manières, varie à l'infini les sons de la voix, et produit ainsi l'étonnant phénomène de la parole. C'est ainsi que le même organe sert aux fonctions les plus diverses.

Que ne dirait-on pas du larynx et de l'oreille, et du cœur et du cerveau ! Je ne voudrais qu'une seule vertèbre du cou pour démontrer l'existence et l'action présente d'un Dieu infiniment sage.

Mais je m'arrête; ce simple coup d'œil suffit pour te convaincre que le corps de l'homme porte la marque évidente d'une sagesse admirable, active, personnelle.

Oui, cher Albert, Dieu lui-même a travaillé le corps de chaque homme venant au monde. Car un tel chef-d'œuvre ne saurait avoir pour auteur le hasard ni les seules lois de la nature, qui, hors de Dieu, ne sont qu'une formule vaine et sans substance. Ce n'est point non plus l'œuvre de nos parents. Quand Ève vit paraître à la lumière son fils premier-né, elle s'écria : « Je suis la mère d'un homme ! » Et aussitôt elle ajouta : « C'est Dieu qui me l'a donné. » *Possedi hominem per Deum !* Toutes les mères répètent les mêmes paroles; elles disent comme la mère des Machabées à ses enfants : « Je ne sais comment vous êtes apparus « dans mon sein. Ce n'est pas moi qui ai composé

« vos membres et qui les ai ajustés. A plus forte « raison je ne vous ai pas donné votre esprit, « cette substance intelligente qui pense en vous. « Ce n'est pas moi qui ai tiré du néant votre âme, « et qui l'ai unie à votre corps. Non, non, ce « n'est pas moi qui ai fait de l'un et de l'autre « un tout vivant. Dieu seul, qui a créé de rien le « ciel et la terre, a pu faire un ouvrage aussi par- « fait[1]. »

XX. — *L'âme et son union avec le corps.*

Cette parole de la mère des Machabées : « Je ne « vous ai pas donné votre esprit, » contient une nouvelle preuve de l'existence de Dieu et de son action personnelle; et cette preuve est aussi péremptoire qu'elle est courte. La voici en deux mots.

Il y a vingt-cinq ans, les molécules de matière qui composent mon corps étaient éparses dans le monde. Mais mon âme, où était-elle? Où était alors cette substance qui pense en moi, qui raisonne et qui veut? C'est une substance spirituelle et immatérielle; car la matière ne pense point, ne raisonne point, ne veut point. Où donc était mon âme? Où était aussi la tienne, ô Albert, il y a vingt-cinq ans? Elle n'était nulle part, elle n'était pas; et maintenant elle est! Qui donc a fait sortir

[1] *Nescio qualiter in utero meo apparuistis. Neque enim ego spiritum et animam donavi vobis, et vitam; et singulorum membra non ego ipsa compegi.* (II Macch., c. VII.)

du néant ton âme et la mienne? C'est un Dieu infiniment puissant; car il faut une puissance infinie pour faire de rien quelque chose.

Ainsi je ferme les yeux, je ne vois rien, je n'entends rien; j'oublie le monde; j'oublie même mon corps. Mais, recueilli au fond de ma conscience, je prononce ce mot : « Je suis ! » et à l'instant même je conclus : « Donc il existe un Dieu[1] ! »

En voici encore une preuve nouvelle qui jaillit de l'union même de mon corps et de mon âme. Car, dis-moi, qui donc a pu faire un seul tout de deux substances si différentes? Conçois-tu que, sans la puissance de Dieu, un corps matériel puisse s'unir à un esprit immatériel, et cela par des liens si intimes que tous deux ne forment qu'une seule personne? Quand le corps et l'âme sont séparés par la mort, Dieu seul peut les réunir : donc, mon ami, Dieu seul a pu les unir dans le sein de nos mères.

Ainsi le monde qui m'environne, et mon propre corps, et mon âme, et l'union de mon âme avec mon corps, tout en moi et hors de moi prouve l'existence d'un Dieu infiniment sage, puissant et bon.

Tout nous montre un Dieu qui a fait le monde, un Dieu qui le gouverne, un Dieu qui le conserve.

[1] « Je sens qu'il y a un Dieu, dit la Bruyère, et je ne sens point qu'il n'y en a pas. Je m'en tiens là, et je crois que Dieu existe. S'il est des hommes qui ne le croient pas, il s'ensuit seulement que, dans le moral comme dans le physique, il y a des monstres. »

XXI. — *Dieu conservateur.*

ALBERT

Est-ce que tu mets une différence entre ces deux mots, gouverner le monde et le conserver?

EUGÈNE

Oui, car si Dieu ne gouvernait pas le monde, il tomberait dans le chaos; et s'il ne le conservait pas, il retomberait dans le néant.

ALBERT

Mais le monde, une fois sorti du néant, ne peut-il pas subsister tout seul?

EUGÈNE

Impossible.

ALBERT

Cependant une maison, bâtie par un maçon, se tient toute seule debout, sans que le maçon la soutienne. Et tu prétends que le monde, ouvrage d'un Dieu, ne pourrait subsister si Dieu ne le soutenait pas?

EUGÈNE

Mon ami, ta comparaison n'est pas juste.

ALBERT

Voyons en quoi elle pèche.

EUGÈNE

C'est que le maçon qui a bâti la maison n'en a pas fait la matière. Il n'a pas créé les pierres; il

les a simplement taillées et posées. Comme elles étaient sans lui, elles durent sans lui. Faibles mortels, nous ne créons rien; nous ne faisons que changer la place ou la forme des objets que nous trouvons sous notre main. Nous remuons des atomes : là se borne toute notre puissance. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu; il a fait son ouvrage tout entier, et dans sa matière et dans sa forme.

Écoute bien ce principe. Au commencement, Dieu a tiré du néant la matière dont il a fait le monde. La matière, qui n'était pas, n'aurait jamais été si Dieu ne lui avait pas donné l'être. Puisqu'elle n'était rien par elle-même, elle n'est que ce que Dieu l'a faite; et puisqu'elle n'avait rien par elle-même, elle n'a que ce que Dieu, son auteur, lui a donné. Comprends-tu cela?

ALBERT

Parfaitement.

EUGÈNE

Donc la cause unique qui a fait exister la matière du monde, c'est la volonté de Dieu. La matière a commencé d'exister quand Dieu a voulu; elle existe tant que Dieu veut; et si Dieu cessait de vouloir, elle n'existerait plus; car la raison de son existence, c'est la volonté de Dieu. Si elle existait sans que Dieu le voulût, ce serait un effet sans cause, c'est-à dire une absurdité. Figure-toi la matière du monde comme un rayon de lumière qui part du soleil. Que le soleil se couche, aussitôt le rayon s'éteint; que Dieu cesse de vouloir, et le

monde aussitôt retombe dans le néant. Et non seulement ce monde visible s'évanouit, mais mon âme, la tienne, celles de tous les hommes, les anges, en un mot, toutes les créatures disparaissent : si Dieu cesse de vouloir, elles n'existent plus.

Oui, mon cher Albert, nous ne sommes que néant par nous-mêmes; et à peine sortis du néant, nous sommes toujours portés à y rentrer par notre nature. Le prophète David parlait donc en vrai philosophe, lorsqu'il disait à Dieu : « Ma substance « est comme le néant devant vous. » *Substantia mea tanquam nihilum ante te*[1]. Salomon exprimait la même vérité avec une admirable précision, quand il disait : « Comment une seule chose pour« rait-elle subsister sans votre volonté, Seigneur? » *Quomodo posset aliquid permanere, nisi tu voluisses*[2]*?* Et saint Paul, parlant aux sages d'Athènes, prononçait trois mots d'une profondeur et d'une justesse qui l'élèvent au-dessus d'Aristote et de Platon : « Nous vivons en Dieu, nous nous mouvons en « Dieu, nous sommes en Dieu. » *In ipso vivimus, et movemur, et sumus*[3]*!* C'est-à-dire, non seulement Dieu nous conserve la vie et le mouvement, en tenant notre corps et notre âme unis ensemble, mais à chaque instant de la durée nous sommes par lui. *In ipso sumus.*

[1] Psaume XXXVIII.
[2] Sap. XI, 26.
[3] Act. Apost. XVII, 28.

ALBERT

Ainsi la durée de toute créature est une création continuelle ?

EUGÈNE

C'est la vérité même; oui, la conservation est une création prolongée. Je me représente un homme placé au haut d'une tour; il tient une masse de plomb dans sa main étendue sur un abîme. S'il ouvre la main, la masse tombe. Tel est le monde dans la main de Dieu : si Dieu cesse de le soutenir, il tombe dans le néant. Juge par cette image combien le pécheur est ingrat, puisqu'il offense son créateur au moment même qu'il en reçoit l'existence et la vie. *In ipso sumus.* Je me figure encore que nous sommes en Dieu comme l'enfant est dans le sein de sa mère; car l'être et la vie coulent incessamment du cœur de Dieu dans le nôtre. *In ipso sumus.*

ALBERT

Ainsi notre vie ne devrait être qu'une action de grâce continuelle ?

EUGÈNE

Oui, mon cher Albert, chacune de nos respirations devrait être un acte d'amour. Car tout l'univers nous exhorte à adorer Dieu, à le remercier continuellement de ses bienfaits, à l'aimer. Toutes les voix de la nature, et du ciel et de la terre, répètent sans cesse à notre cœur : *Diliges Domi-*

num Deum tuum. Tu aimeras le Dieu qui a créé le monde et qui le gouverne. Tu aimeras le Dieu qui t'a créé toi-même et qui te conserve à chaque instant l'être et la vie.

Eugène se tut, leva les yeux au ciel et demeura un instant immobile. Le soleil était depuis longtemps descendu sous l'horizon, et les derniers bruits de la ville s'éteignaient par degrés. La cloche de la cathédrale sonnait le couvre-feu. Les deux amis s'agenouillèrent sur le gazon, au pied d'un tilleul, et firent ensemble la prière du soir. Albert serra ensuite la main d'Eugène, et tous deux se quittèrent pour aller prendre leur repos.

Le lendemain, Albert, retourné à son travail, pensait souvent à Dieu, dont chaque objet lui rappelait la sagesse et la présence.

Eugène, de son côté, avait trouvé tant de charmes à instruire une âme droite, que toutes les incertitudes qu'il avait sur sa vocation étaient désormais fixées. Il se rendit à l'église, entendit pieusement la sainte messe, et promit à Dieu de consacrer sa vie à le faire connaître aux hommes.

FIN

TABLE

17731. — Tours, imp. Mame.

